

# John Adams Library.

IN THE CUSTODY OF THE  
BOSTON PUBLIC LIBRARY.



SHELF No.

ADAMS

174.22 v.2







JERUSALEM

DÉLIVRÉE.

POÈME DU TASSE.

---

*NOUVELLE TRADUCTION.*

---

TOME SECOND.



A L O N D R E S.

---

M. D C C. L X X x.

✓ ADAMS/74.22  
v.2



L A  
JÉRUSALEM  
DÉLIVRÉE.

---

CHANT XI.

Tout occupé de l'affair qu'il méditoit,  
Godefroi faisoit préparer les machines guer-  
rières, quand le Solitaire l'aborde, & le

tirant à l'écart , d'un ton imposant & majestueux lui tient ce discours : ,, Seigneur ,  
 ,, tu armes contre Solime les forces de la  
 ,, Terre , mais tu ne commences pas par  
 ,, où tu dois commencer.

,, Cherche dans le Ciel du secours &  
 ,, de l'appui ; invoque avant tout la céleste  
 ,, milice ; elle seule peut t'obtenir la vic-  
 ,, toire ; c'est à elle que tu dois la deman-  
 ,, der : que les Prêtres revêtus de leurs au-  
 ,, gustes ornemens marchent les premiers ,  
 ,, & que leur pieuse harmonie porte jus-  
 ,, qu'au ciel nos hommages & nos vœux.  
 ,, Vous , Chefs augustes d'une sainte en-  
 ,, treprise , donnez l'exemple à vos sol-  
 ,, dats , & qu'ils s'avancent sur vos traces. »

Bouillon applaudit au pieux Solitaire :  
 ,, Mortel chéri des Cieux , lui répond-il ,  
 ,, je veux suivre tes conseils : pendant que  
 ,, je rassemble les Chefs , toi, va trouver les  
 ,, Pontifes Guillaume & Adhémar , &  
 ,, tous trois ordonnez la pompe de cette  
 ,, auguste cérémonie. ,,

Le lendemain , dès le lever de l'aurore ,

le vieillard réunit les Pasteurs & les Prêtres dans le lieu consacré au culte de l'Eternel ; les Prêtres revêtent de longs habits de lin , les Pontifes ceignent la mître & prennent des ornemens tissus d'or & de soie.

Pierre s'avance le premier : dans ses mains est l'étendard redouté que le ciel même révère : les Prêtres distribués sur deux lignes égales le suivent d'un pas grave & lent ; le front humilié , d'une voix suppliante , ils forment un double concert : Guillaume & Adhémar ferment ces lignes & marchent parallèlement.

Bouillon paroît seul après eux : les Chefs le suivent deux à deux ; les soldats marchent ensuite chacun à son rang. Ainsi fortoient de leurs retranchemens les peuples unis pour venger leur commune croyance. La trompette ne faisoit point entendre ses sons belliqueux ; tout dans leurs chants respiroit la piété.

Ils t'invoquent , ô Pere tout-puissant ! & toi Fils égal au Pere & toi qui les unis tous deux par les nœuds d'un éternel amour !

ils t'implorent , ô Vierge secourable aux mortels , Vierge mere d'un Homme-Dieu ! & vous , troupe brillante , Chefs subordonnés de l'immortelle milice , & toi fidele Précurseur , devant qui s'humilia la majesté d'un Dieu.

Ils réclament ton secours , ô toi qui fondas , qui soutiens cette chaire d'où les Pontifes , tes successeurs , répandent sur l'Univers les trésors de la grace & ouvrent les portes du salut : & vous qui annonçâtes aux mortels étonnés un Dieu vainqueur du trépas , & vous qui pour attester ce miracle , prodiguâtes votre sang & votre vie.

Soyez-nous propices , vous dont la langue ou les écrits enseignèrent aux humains le chemin qui conduit au ciel. Et toi favorite de Jésus-Christ , toi qui fus choisir le sort le plus heureux , & vous qui , renfermées dans un asyle solitaire ne connûtes que Dieu pour époux , & vous encore femmes généreuses qui par un effort plus sublime , bravâtes les supplices & la fureur des tyrans.

Tels étoient les chants des Chrétiens : dans leur marche , leurs rangs se prolongent & se déploient ; d'un pas tardif & lent ils s'avancent vers ce mont couronné d'oliviers , dont le nom est si cher à l'univers : il s'étend à l'orient de Solime , & n'en est séparé que par la vallée de Josaphat.

Les vallons , les collines , les grottes profondes retentissent de leurs chants ; de mille côtés l'écho les répète : il semble qu'une harmonie cachée anime les antres & les bois : par-tout on entend résonner le nom de Jésus & le nom de Marie.

Du haut de leurs remparts , les Infideles en silence , contemplent un spectacle qui les étonne. Cette marche lente & mesurée , ces humbles accens , ces rits inconnus , cette pompe étrangere , fixent leurs regards : enfin ils poussent des cris profanes : le torrent , la vallée , la montagne mugissent de leurs outrages & de leurs blasphêmes.

Mais ces outrages & ces cris se perdent dans les airs ; semblables au vain gazouillement des oiseaux : envain des traits sifflent ,

ils ne peuvent arriver jusqu'aux Chrétiens. Rien ne trouble leur pieuse mélodie , rien ne dérange l'ordre de cette pompe auguste.

Sur la cime de la montagne , ils élèvent l'autel où doit s'immoler la grande victime : des deux côtés brûle une lampe toute éclatante d'or & de lumière. Guillaume revêt de nouveaux ornemens & se recueille dans un respectueux silence : il élève ensuite la voix , s'accuse lui même , & présente à l'Eternel des actions de grace & des prières.

Les Prêtres & les Chefs sont à genoux autour de l'autel : la foule plus éloignée a les regards attachés sur le Pontife : enfin le mystère est accompli : „ Partez , “ dit Guillaume , & la main étendue , il bénit le peuple prosterné. Pleins d'une sainte ferveur , & les Chefs & les soldats retournent vers le camp.

Godefroi rentre dans sa tente , suivi d'un nombreux cortège : il invite les principaux guerriers à sa table ; il veut que le vieux Comte de Toulouse y soit assis vis à vis de lui.



Après un repas sobre & frugal : » Demain ,  
» dit Bouillon , aux premiers rayons de l'au-  
» rote vous serez prêts pour l'assaut : demain  
» sera un jour de peines & de combats :  
» allez apprêter vos armes & réparer vos  
» forces. «

Les Chefs se séparent : bientôt la trom-  
pette guerrière annonce que tout doit être  
sous les armes au retour du soleil. On tra-  
vaille, on s'apprête ; enfin la nuit avec le  
silence amène le sommeil & suspend les  
fatigues.

L'aurore luttoit avec les ombres , & les  
premiers feux du jour n'avoient point frappé  
les portes de l'orient : le bœuf d'un pas  
tardif ne traçoit point encore ses pénibles  
sillons ; l'oiseau dormoit sous le feuillage ,  
le pasteur dormoit , les troupeaux dormoient  
aussi : le chasseur ni les chiens ne troubloient  
point encore le silence des bois , quand  
tout-à-coup la trompette appelle les com-  
bats , & de ses sons guerriers épouvante les  
airs.

Mille cris répètent aussi-tôt , aux armes !

aux armes ! Godefroi se leve ; il ne revêt point sa cuirasse accoutumée , il ne prend point son lourd bouclier : il n'a que l'armure & l'habillement d'un simple fantassin : Raymond le surprend dans cet équipage.

Il devine son projet : „ Seigneur , lui  
„ dit-il , où est ta cuirasse , où sont tes  
„ armes ? Pourquoi ce corps presque nud ?  
„ Je n'aime point à te voir exposé avec une  
„ si foible défense : tu n'aspirez sans doute  
„ qu'à une gloire commune ?

„ Eh ! que prétends-tu ? la palme d'un  
„ soldat ? laisse aux autres ces vulgaires  
„ exploits : qu'ils exposent , dans les com-  
„ bars , une vie moins utile & moins inté-  
„ ressante ? Toi , reprends ton armure & du  
„ moins , pour nous , prends soin de tes  
„ jours : tu es l'ame du camp , le mobile de  
„ notre entreprise ; assure nos succès en  
„ conservant ta vie.

Il se tait : „ Sage & vertueux ami , lui  
„ répond Bouillon , quand Urbain me  
„ ceignit cette épée dans Clermont , je ne  
„ promis pas au ciel de n'être que Capi-

„ taine : par un vœu secret , je m'engageai  
„ encore à combattre comme simple soldat.

„ Quand j'aurai mis toutes nos forces en  
„ activité , quand j'aurai rempli tous les  
„ devoirs d'un chef , j'irai sous ces remparts  
„ acquitter un devoir non moins sacré ; &  
„ sans doute Raymond ne me désavouera  
„ pas. Que le ciel veille sur ma vie , moi  
„ je ne puis songer qu'à remplir mes ser-  
„ mens. „

Il dit , & tous les Chevaliers François &  
ses deux freres suivent son exemple : les  
autres guerriers s'arment comme eux en  
fantassins. Cependant les Infidelles sont déjà  
sur la partie de leurs murs que bat le fou-  
gueux Aquilon & qui se replie vers l'Occi-  
dent.

Tranquilles sur les autres côtés que la  
nature a pris soin de défendre , ils réunif-  
sent dans ce seul point toutes leurs forces :  
Aladin y rassemble , & ses sujets , & sa  
milice étrangere. Les enfans , les vieillards  
viennent partager leurs travaux & lutter ,  
avec eux , contre la fortune ; ils fournissent

à des bras plus vigoureux la chaux , le soufre , le bitume , les pierres & les fleches.

Le rempart est hérissé d'armes & de machines guerrieres ; là , le Sultan tel qu'un géant terrible élève son front menaçant : plus loin paroît le Circassien tel qu'un bastion au milieu des crénaux. Clorinde est sur une tour & domine , & les assiégés & les assiégeans.

Sur ses épaules pend un carquois ; la fleche est dans ses mains ; son arc est déjà tendu : dans cette attitude , elle attend l'ennemi au passage : telle jadis au sein de<sup>s</sup> nues , on croyoit voir la fille de Latone lancer les traits & la mort.

Le vieux Monarque à pied court d'une porte à l'autre , fait apporter de nouvelles armes , fortifie les postes , voit tout , examine tout , encourage & rassure ses guerriers. Les femmes éperdues vont dans les Mosquées implorer leur Prophete.

„ O Mahomet , s'écrient-elles , que ton  
„ bras juste & redoutable brise la lance du  
„ brigand François ! abbats , renverse , sous

„ nos murs , l'impie qui a tant outragé ton  
„ nom „ ! Leurs prieres inutiles se perdent  
dans les airs , & leur Divinité n'entend  
point leurs cris dans le séjour de la mort &  
de la nuit éternelle. Cependant Bouillon  
fait déployer ses enseignes & marcher ses  
bataillons.

Toute son armée se développe sous ses  
yeux : elle est sur deux colonnes qui s'avan-  
cent obliquement vers les remparts. Au  
centre sont ces machines qui recellent dans  
leur sein la destruction & le trépas.

La cavalerie est sur les derrières , & se  
répand dans\* la plaine pour prévenir les sur-  
prises. L'attaque commence : les fleches ,  
les pierres volent de tous côtés ; la mort  
s'élançe des machines meurtrieres & roule  
sur les remparts. Nombre d'Infidelles expi-  
rent , nombre d'autres fuient & désertent  
les murs qu'ils devoient défendre.

Les Chrétiens impétueux courent & se  
précipitent. Les uns de leurs boucliers ferrés  
couvrent & défendent leurs têtes ; les autres  
à l'abri des béliers trouvent un asyle contre

les pierres qu'on leur lance : enfin ils arrivent au fossé & tentent de le combler.

Le fond n'en est point couvert de limon , ni baigné par les eaux ; bientôt il est rempli de fascines, de pierres & de troncs d'arbres. L'audacieux Adraсте s'y jette le premier & attache une échelle à la muraille ; ni les fleches , ni le bitume bouillant qui pleut sur lui ne peuvent l'arrêter.

Déjà ce fier Helvétien alloit toucher aux crénaux ; en butte à mille traits , aucun n'avoit ralenti son ardeur ; mais tout-à-coup une pierre énorme , monstrueuse , lancée par le Circassien , tombe sur son casque & le renverse.

Le coup n'est point mortel , mais ses esprits en sont étonnés : sans connoissance , & presque inanimé , il presse la terre sous son poids immobile. D'un ton farouche & menaçant , Argant s'écrie : » Le premier est tombé , qui osera le remplacer ? lâches , guerriers , que ne montez-vous à la breche ? je vous attends sans me cacher. Envain , vous vous couvrez sous vos boucliers ,

„ sous vos machines ; la mort vous y at-  
„ teindra comme des bêtes farouches dans  
„ leur repaire. „

Il dit : mais ses outrages irritent les  
Chrétiens sans les rendre imprudens ; tou-  
jours soigneux de se défendre contre les  
traits & les fardeaux qu'on leur lance , ils  
placent enfin au pied de la muraille le re-  
doutable bélier. Déjà des poutres énormes  
armées de fer ébranlent les portes & font  
trembler les remparts.

Cependant les Infidèles , avec cent bras ,  
roulent une pierre immense : elle tombe sur  
les boucliers pressés avec le fracas d'une  
montagne qui s'écroule , les rompt , brise  
les casques & accable nombre de guerriers ;  
la terre est couverte d'armes , de sang , de  
cadavres meurtris & déchités.

Les Chrétiens irrités s'élancent & vont à  
découvert défier l'ennemi & les dangers.  
Les uns dressent des échelles & y montent ;  
d'autres sapent les fondemens ; déjà le mur  
croule & ouvre au milieu des ruines un  
chemin à l'ardeur des assiégeans.

La breche s'aggrandit sous les coups redoublés du béliet ; les assiégés emploient toutes les ressources pour se défendre. Ils opposent des balles de laine aux efforts de la redoutable machine ; cette matiere molle & qui cede , les trompe & les amortit.

Cependant Clorinde a sept fois tendu son arc ; sept fois un trait a sifflé dans les airs , & chaque trait a été ensanglanté. Ce ne sont point des victimes ignorées que choisit cette amazone ; elle les dédaigne , & sa fureur n'est fatale qu'à d'illustres têtes.

Le premier qu'elle atteint , c'est le fils du Roi d'Albion ; à peine s'est-il montré qu'il est frappé du coup funeste ; sa main est percée malgré l'acier qui la défend. Inhabile au combat , il se retire & frémit plus de colere que de douleur.

Le Comte d'Amboise expire sur la crête du fossé ; Clotaire sur l'échelle , reçoit dans le flanc une plaie mortelle ; le Comte de Flandre est atteint au bras gauche au moment où lui-même travaille à faire mouvoir le béliet. Il veut attacher le trait qui l'a



bleffé , mais le fer reste dans la blessure.

L'imprudent Adhémar étoit spectateur du combat ; le trait fatal vole & lui perce le front ; il y porte la main , un second trait attache cette main au visage. Il tombe & les armes d'une femme s'abreuvent du sang d'un Pontife.

L'audacieux Palamède déjà touche aux crénaux & va s'élancer sur le rempart ; une septieme fleche l'atteint à l'œil droit & ressort sanglante derriere la tête. Il tombe & meurt au pied du mur qu'il voulut escalader.

Cependant Godefroi donne aux assiégés de nouvelles alarmes & forme une nouvelle attaque : il a fait conduire auprès d'une des portes la plus terrible de ses machines : c'est une tour de bois qui s'élève au niveau du rempart : dans ses flancs elle porte des armes & des guerriers , & roule sur un effieu mobile.

De son sein partent des javelots & des flechesmeurtrieres. Semblable à un vaisseau qui court à l'abordage , elle tente de s'atta-

cher à la muraille ; mais les assiégés , avec des pieux , avec des hallebardes , l'attaquent & la repoussent. L'air est obscurci d'une nuée de fleches : le trait revient heurté par un trait ennemi. Les Sarrasins tombent du haut des murs , comme les feuilles , ou comme les fruits qu'abbatent la grêle ou la tempête.

Moins bien armés que les Chrétiens , ils éprouvent toujours une perte plus grande : éperdus , effrayés des coups qu'on leur porte , la plupart prennent la fuite ; mais le fier Soliman reste immobile , & retient avec lui les plus hardis : Argant accourt ; arrache une poutre à la tour ennemie & s'en sert pour la repousser.

Clorinde vient aussi partager leurs dangers. Cependant les Chrétiens armés de faux longues & tranchantes , coupent les cordes auxquelles les balles de laine sont suspendues : elles tombent & livrent le mur , sans défense , aux efforts du bélier.

Battu de tous côtés , il s'ouvre & chancelle : Godefroi s'approche , couvert de son

bouclier : il voit Soliman descendre au milieu des ruines pour en défendre le passage , pendant que Clorinde & le Circassien se tiennent sur le rempart : à cette vue une noble ardeur le transporte & l'enflamme.

Il se tourne vers son fidele Sigier , qui porte son arc & un bouclier moins pesant :  
„ Donne-moi , lui dit-il , ces armes plus légères ; je veux le premier m'élancer sur ces débris : il est temps qu'enfin quelque exploit glorieux signale mon audace. „

A peine il a parlé qu'une fleche siffle & l'atteint à la jambe : les nerfs sont déchirés ; il sent une douleur cruelle. O Clorinde , le coup part de ta main ; c'est à toi que l'honneur en appartient. Si ce jour ne fut pas pour les Sarrafins le jour de la mort & de la servitude , ils ne le durent qu'à toi.

Le Héros , maître de sa douleur , ne ralentit point ses pas ; il monte sur les ruines , il appelle ses guerriers ; mais enfin le mouvement aigrit sa blessure ; sa jambe plie & se dérobe sous lui : il est forcé d'abandonner l'attaque.

De la main il appelle le généreux Guelfe :  
„ Je cede , lui dit-il , à la douleur ; com-  
„ mande à ma place : dans un moment , je  
„ reviens à toi. “ A ces mots il s’élance  
sur un courfier , mais il ne peut dérober sa  
retraite aux yeux des siens & des Infideles.

Avec lui disparoît la fortune des Latins :  
les assiégés sentent renaître leur vigueur ;  
leur espérance se ranime : l’audace des Chré-  
tiens diminue ; leur efforts sont moins rapi-  
des ; le fer languit dans leurs mains & le son  
même de la trompette s’affoiblit & s’éteint.

Bientôt sur les remparts reparoissent ces  
troupes que la crainte en avoit chassées : à la  
vue de la terrible Clorinde , l’amour de la  
patrie arme jusqu’aux femmes mêmes. Les  
cheveux épars , la robe retroussée , elles ac-  
courent , elles lancent des traits , des  
dards : pour défendre leurs murailles , elles  
ne craignent point d’exposer leur vie.

Guelfe , le valeureux Guelfe tombe renver-  
sé : le sort l’a choisi entre mille guerriers &  
a dirigé contre lui une pierre lancée de  
loin. L’épouvante redouble parmi les Chré-

tiens & s'éloigne des Infideles. Raymond est en même-temps frappé d'un même coup , & va , comme lui , mesurer la terre.

L'intrépide Eustache est atteint sur le revers du fossé. Dans ce malheureux moment , les Sarraïns ne portent point un coup qui ne donne la mort , ou ne fasse au moins une cruelle blessure. Le Circassien qu'énorgueillit le succès élève une voix insultante.

„ Ce n'est point ici Antioche : vous ne  
„ trouverez point ici cette nuit dont l'om-  
„ bre protégea vos artifices ; il faut com-  
„ battre à la clarté des cieux & contre un  
„ peuple éveillé. Qu'est devenue cette ar-  
„ deur pour la gloire , & cette avidité pour  
„ le butin ? Lâches Chrétiens , ou plutôt  
„ femmes timides , un moment de fatigue  
„ vous épuise ; à peine l'assaut commence  
„ & déjà vous l'abandonnez. „

Sa fureur se ranime : Cette vaste cité qu'il défend n'est déjà plus un théâtre digne de son audace. Il s'élance à travers les ruines des remparts & crie à Soliman d'une voix de tonnerre.

„ Soliman ! c'est en ce lieu , c'est en ce  
„ moment qu'on pourra décider de notre  
„ valeur : qui t'arrête ? que crains-tu ? je  
„ vais hors de ces murs chercher la gloire ;  
„ suis-moi si tu l'oses. „ Il dit ; & tous  
deux à l'instant se précipitent , l'un entraîné  
par la fureur , l'autre conduit par l'honneur  
& piqué d'un défi qui l'outrage.

Ils tombent sur les Chrétiens étonnés &  
surpris : tous deux jaloux de s'effacer , ils  
égorgent les guerriers , ils brisent , ils dis-  
persent les boucliers & les casques ; coupent  
les échelles , abattent les béliers & de ces  
monceaux de ruines & de débris , ils éle-  
vent un nouveau rempart à la place du  
rempart détruit.

Ces guerriers dont l'audace brûloit d'esca-  
lader les murailles , n'aspirent déjà plus à  
entrer dans Solime : sans force pour se dé-  
fendre , ils cedent au torrent qui les pour-  
suit , & livrent à la rage des deux Héros ,  
leurs machines désormais inutiles & bri-  
sées.

Ces fougueux rivaux s'abandonnent à

toute leur impétuosité : ils demandent des flammes , & déjà chacun d'eux armé d'une torche brûlante , marche à la tour de bois. Telles jadis on peignoit les filles de l'enfer sortant du Tartare , des flambeaux à la main pour bouleverser le monde.

Mais l'indompté Tancrede qui encourage ailleurs ses guerriers à l'assaut , voit enfin leur ravage & la flamme dévorante. Soudain il vole pour arrêter leur fureur : sa valeur impétueuse les repousse , les met en fuite & leur rend la terreur qu'ils avoient répandue parmi les Chrétiens.

Pendant que la fortune balance les révers & les succès , Godefroi est rentré dans sa tente : à ses côtés sont Baudouin & le fidele Sigier. Ses amis affligés accourent & l'environnent. Dans l'impatience qui le presse , il veut arracher le trait funeste , le bois se rompt & laisse le fer dans la plaie.

Il veut qu'on emploie pour l'en retirer les moyens les plus prompts ; il veut que l'acier tranchant ouvre sa blessure : „ Rendez-moi , „ dit-il , aux combats , il ne faut pas que

,, ce jour les termine sans moi. ,, Il dit , & appuyé sur une lance , il offre sa jambe au fer qui va la déchirer.

Déjà le vieil Hérotime , né sur les bords de l'Eridan interrogeoit , pour le guérir , son art & ses ressources : Hérotime connoît les plantes & leurs vertus , les eaux & leur usage : favori des Muses , il pouvoit chanter les héros & immortaliser leurs exploits ; mais il aima mieux consacrer ses travaux à une science plus obscure , & ne s'occupa qu'à rendre la santé aux mortels affligés.

Godefroi est debout , le regard ferein & la tête immobile : Hérotime , les bras nuds , la robe retroussée , tantôt avec le secours des plantes , tente d'arracher le trait fatal : tantôt armé d'un fer mordant , il le saisit & l'ébranle ; essais inutiles , impuissantes ressources !

Le trait se refuse à son adresse , & la fortune est inexorable à ses vœux : ses efforts meurtriers ne font qu'accroître la douleur du Héros. Enfin l'ange qui veille sur Bouillon , touché de ses maux cruels , va cueillir sur le

Mont



Mont Ida, le Dictame , plante salulaire ,  
dont la fleur a l'éclat de la pourpre.

La nature apprit aux chevres sauvages à  
connoître les vertus de cette herbe bien-  
faisante : c'est elle qui les guérit quand la  
fleche du chasseur s'attache à leurs flancs &  
les déchire. L'Ange l'apporte à l'instant , &  
sa main invisible en distille le suc dans les  
eaux destinées à laver la plaie du Héros.

Il y mêle l'onde sacrée de la fontaine de  
Lydie , & l'odorante panacée : le Vieillard  
en verse sur la blessure ; soudain le trait se  
détache de lui-même & sans effort : le  
sang s'arrête ; la douleur fuit , la vigueur  
renaît : „ Ce n'est point mon art qui te  
„ guérit , s'écrie Hérotine , tu ne dois rien  
„ à mes soins.

„ Je reconnois , à ce miracle , une céleste  
„ puissance : sans doute du haut des cieux  
„ un Ange est descendu pour toi ; prends  
„ tes armes : qui t'arrête ? retourne à l'as-  
„ saut. “ Godefroi brûlant de combattre a  
déjà repris sa lance , son casque & son  
bouclier.

Suivi de mille guerriers , il marche vers la cité : le ciel est obscurci d'un nuage de poussière qui vole sous leurs pas ; la terre tremble ; les ennemis , de loin , apperçoivent le héros & le reconnoissent : une frayeur soudaine les saisit & les glace. Trois fois Godefroi élève la voix.

A cette voix altière , à ces cris qui les rappellent au combat , les Chrétiens sentent renaître leur audace : ils revolent au pied des remparts : mais déjà Soliman & le Circassien se sont retirés au milieu des débris , & défendent obstinément le passage contre Trancrede & contre sa troupe.

Godefroi arrive caché sous ses armes , & d'un air terrible & menaçant , il lance au Circassien une javeline foudroyante : le bélier n'imprime pas un mouvement plus rapide ; l'arme funeste vole avec un bruit affreux. Argant , toujours intrépide , présente son bouclier.

Le bouclier est percé ; sa cuirasse & son armure le sont encore , & le fer s'abreuve de son sang ; mais insensible à la douleur ,

il l'arrache & le renvoie à Godefroi :  
„ Tiens , lui dit-il , je te rends tes armes. „

L'instrument fatal de l'injure & de la vengeance vole & revient ; mais le héros se courbe , & se dérobe au coup qui lui étoit destiné. Le fidele Sigier le reçoit , le fer lui perce le gosier ; il expire & s'applaudit d'expirer pour son maître.

Au même instant une pierre lancée par Soliman , frappe le chef des Neustriens ; il tourne sur lui-même & tombe en tournant. Godefroi cede à son ressentiment , saisit son épée , se précipite au milieu des ruines , & va de plus près combattre les ennemis.

Le choc est affreux , & le héros se signale par les coups les plus terribles : mais la nuit enveloppe la terre de son voile ténébreux ; ses ombres pacifiques suspendent enfin les querelles des mortels. Godefroi se retire & termine cette sanglante journée.

Mais avant que de rentrer dans son camp , il y fait reporter ses blessés , & sauve de la fureur de l'ennemi les débris de ses machines. Cette tour , la terreur des Infideles ,

quoiqu'elle ait reçu plus d'une atteinte, se soutient encore, & peut redevenir funeste aux assiégés.

Elle rouloit, & bientôt elle eût été à l'abri des retranchemens, mais elle a le sort d'un vaisseau qui, vainqueur des vents & des tempêtes, vient, à la vue du port, échouer sur le sable, ou périr sur un rocher. Ou telle encore qu'un courfier qui, après avoir franchi les précipices & les torrens, chancelle & tombe à la porte de l'asyle qui va le recevoir.

La tour penche tout-à-coup ; deux de ses roues se brisent & se dérobent sous elle : on la soutient, on la relève, en attendant qu'on vienne réparer ses ruines.

Godefroi veut qu'avant le jour elle soit rétablie : il place tout autour des gardes pour la défendre. Mais, du haut des remparts, on entend le bruit des marteaux & les cris des travailleurs ; mille flambeaux allumés éclairent & trahissent leur ouvrage.





## C H A N T X I I.

LA nuit roule sur son char d'ébène ; mais tout veille encore dans le camp & dans la ville. Les Chrétiens continuent , dans l'ombre , leurs travaux & font une garde assidue : les Infideles raffermissent leurs remparts ébranlés , chancelans , & en réparent les ruines. Les uns & les autres donnent à leurs blessés les soins les plus attentifs.

Enfin on a pansé les plaies ; la nuit avance & les travaux avec elle : quelques-uns sont achevés , les autres languissent ; l'ardeur se rallentit : le silence & les ombres devenues plus épaisses invitent au repos ; mais il n'en est point pour l'amazone toujours affamée de périls & de gloire ; elle presse les travailleurs & ranime leur activité qui s'éteint. Argant l'accompagne , & elle se dit en secret :

C'est bien aujourd'hui qu'Argant & le Roi des Turcs peuvent se vanter d'avoir

fait des prodiges de valeur ; seuls , ils ont osé sortir de Solime , se jeter au milieu des ennemis , & mettre leurs machines en pieces : & moi , loin des Chrétiens , à l'abri d'un rempart , j'ai combattu sans péril ! des coups heureux ont signalé mon adresse : voilà tous mes exploits & toute ma gloire. Est-ce donc là tout ce qu'une femme peut oser ?

Ah ! plutôt que de montrer une ame foible & timide au milieu de tant de héros , que ne vais-je sur les montagnes , ou dans les bois , lancer mes traits aux bêtes sauvages : que ne vais-je reprendre les habits de mon sexe , & me cacher dans la retraite , si je ne puis égaler ces guerriers. Ainsi parle Clorinde , inquiète , absorbée dans ses pensées : enfin un grand projet s'offre à son idée ; elle sort de sa rêverie & se tourne vers Argant.

„ Il y a long-temps , Seigneur , que  
„ j'éprouve un mouvement inconnu qui  
„ m'agite & m'enflamme : soit inspiration  
„ de Dieu , soit erreur de l'homme qui se

„ fait un Dieu de son desir ; tu vois ces  
„ flambeaux qui brillent hors du camp des  
„ ennemis , j'irai-là le fer dans une main ,  
„ une torche dans l'autre , & je mettrai le  
„ feu à la tout : mon projet une fois rem-  
„ pli , je laisse au ciel le soin de tout le  
„ reste.

„ Si le destin s'oppose à mon retour ,  
„ j'abandonne à tes soins mes fidelles com-  
„ pagnes , & ce mortel vertueux qui eut  
„ toujours pour moi la tendresse d'un pere :  
„ fais reconduire en Egypte ces infortunées  
„ que ma perte laisseroit sans secours &  
„ sans appui , & ce vieillard accablé de  
„ ses malheurs & du poids de la vie : au  
„ nom de Dieu , Seigneur , souviens-toi  
„ de ma priere ; ce sexe & cet âge sont bien  
„ dignes de ta pitié. „

Argant demeure interdit : il sent l'aiguil-  
lon de la gloire qui , du cœur de Clorinde ,  
passe dans le sien : „ Tu iras là , lui dit-il ,  
„ & moi , tu me laisserois ici confondu  
„ dans la foule des guerriers vulgaires ? &  
„ tu crois que tranquille , loin du danger ,

„ je pourrois contempler avec plaisir la  
„ flamme & la fumée de l'incendie que tu  
„ aurois allumé? Non, non, si jusqu'ici  
„ j'ai partagé tes périls, je veux encore te  
„ suivre à la gloire ou à la mort.

„ Ce cœur fait aussi bien que le tien mé-  
„ priser la mort, & je fais comme toi  
„ qu'il est beau d'échanger la vie contre  
„ l'honneur. — Tu en as donné, lui ré-  
„ pond Clorinde, une preuve immortelle  
„ dans cette sortie qui t'a couvert de gloire :  
„ mais enfin je ne suis qu'une femme, &  
„ mon trépas n'est point une perte pour la  
„ triste Jérusalem; mais toi, si tu péris,  
„ veuille le ciel écarter ce malheur! si tu  
„ péris, qui restera pour défendre ses mu-  
„ railles?

„ Envain, lui répliqua le guerrier, tu  
„ voudrois enchaîner mon ardeur par de  
„ frivoles raisons; je suivrai tes pas si tu  
„ veux me guider : si tu le refuses, je te  
„ devance. „ Tous deux d'accord ils vont  
trouver Aladin, qui les reçoit au milieu  
des plus sages de son conseil : „ Seigneur,



„ lui dit Clorinde , daigne écouter nos pro-  
„ positions , & agréer notre dessein.

„ Argant te promet de brûler la machine  
„ ennemie , & jamais Argant ne promet  
„ envain : j'accompagnerai ses pas : nous  
„ attendons seulement que la fatigue ait  
„ amené le sommeil. „ Aladin leve les  
mains au ciel , & des larmes de joie mouil-  
lent ses joues couvertes de rides : „ Grâces  
„ te soient rendues , dit-il , ô toi qui daignes  
„ encore abaisser tes regards sur tes servi-  
„ teurs & sauver mon empire !

„ Non , il ne tombera , pas puisqu'il lui  
„ reste pour appui de si braves Guerriers.  
„ Mais vous , couple généreux , quels bien-  
„ faits , quels présens pourront égaler vos  
„ services ? Que la renommée publie votre  
„ gloire & l'immortalise ; que l'Univers  
„ consacre vos noms & vos exploits ; vous  
„ trouverez votre plus noble récompense  
„ dans votre action même : mais mon  
„ cœur reconnoissant ne s'acquittera qu'à  
„ demi , en vous offrant une partie de mes  
„ Etats. „

Ainsi parle le vieux Monarque : il presse dans ses bras, tantôt Argant, tantôt Clorinde. Le Sultan ne peut plus dissimuler la noble jalousie qui l'anime : „ Ce n'est pas „ envain , dit-il , que j'ai ceint cette épée ; „ je marcherai avec vous , ou du moins je „ suivrai de près vos pas. — Quoi ! reprend „ Clorinde , irons-nous tous à cette entre- „ prise ? eh ! si tu viens , qui défendra „ Solime ?

Argant lui préparoit un refus plus piquant & plus altier ; mais Aladin le prévient , & d'un front calme & serein : „ Soliman , „ lui dit-il , nous connoissons toute ta „ valeur ; jamais elle ne s'est démentie : „ infatigable au combat , jamais l'aspect „ du plus affreux danger n'intimida ton „ courage.

„ Tu pourrois encore te signaler cette „ nuit , par des exploits dignes de toi ; „ mais je ne crois pas que vous deviez tous „ sortir à la fois. Il faut , pour rassurer un „ peuple alarmé , qu'il reste au milieu de „ nous , quelqu'un des plus fameux guer-

„ riers. Je ne consentirois pas même à  
„ laisser partir Argant & Clorinde , dont  
„ le sang aussi mérite d'être épargné , si  
„ l'entreprise étoit moins utile , & si je  
„ pouvois la confier à d'autres bras.

„ Mais cette tour funeste est environnée  
„ d'une garde nombreuse : pour l'attaquer  
„ avec succès , il faudroit envoyer une  
„ troupe plus nombreuse encore , & la  
„ prudence le défend. Laissons donc partir  
„ ce couple illustre qui veut s'exposer pour  
„ la cause commune : tous deux plus d'une  
„ fois ont couru de semblables hasards ;  
„ eux seuls feront plus que mille soldats :  
„ puissent-ils revenir vainqueurs dans nos  
„ murs !

„ Toi Seigneur , tu dois aux soins de ta  
„ grandeur & à l'honneur de ta couronne ,  
„ de rester dans Solime. Quand Argant &  
„ Clorinde auront allumé l'incendie : car  
„ ils l'allumeront , & un pressentiment  
„ secret m'en donne la certitude , si l'en-  
„ nemi les poursuit , tu iras les sauver &  
„ les défendre. „ Ainsi parloit Aladin ;

Soliman cede à ses conseils ; mais la tristesse est sur son front.

√ „ Attendez , ajoute Ismen , attendez  
 „ pour sortir que la nuit soit plus avancée :  
 „ peut-être le sommeil triomphera enfin de  
 „ ces gardes qui veillent autour de cette  
 „ funeste machine. Moi cependant je pré-  
 „ parerai des matieres enflammées , qui s’y  
 „ attacheront & la dévoreront toute en-  
 tiere. „ On adopte son avis , & les deux  
 Guerriers vont attendre l’heure favorable à  
 l’exécution de leur projet.

Clorinde , pour dérober sa marche aux  
 yeux des Chrétiens , quitte ses pompeux  
 habits & sa brillante armure : elle revêt une  
 cotte-d’armes noire , funeste présage de  
 son malheur. Elle prend un bouclier sans  
 éclat , & un casque qui n’a ni cimier ni  
 panache. Arsés est auprès d’elle , l’Eunuque  
 Arsés qui la reçut au moment où elle  
 respira le jour , & qui prit soin de son  
 enfance.

Quoiqu’accablé de vieillesse , il s’est par-  
 tout traîné sur les pas de l’intrepide Guerriere:

il lui voit changer son armure ; son cœur préface les dangers où elle va s'exposer ; il s'en afflige , il la conjure par ses cheveux blancs , par le souvenir de sa tendresse & de ses services , d'abandonner une funeste entreprise. Elle résiste à ses prières & à ses larmes. ✓

„ Cruelle ! lui dit-il enfin , puisque rien  
„ ne peut fléchir ce cœur obstiné , il faut  
„ que je dévoile à vos yeux le mystère de  
„ votre naissance : quand vous connoîtrez  
„ qui vous êtes , vous suivrez , à votre  
„ gré , ou mes conseils , ou l'ardeur qui  
„ vous entraîne. „ Il poursuit , & Clorinde  
les yeux fixés sur lui , l'écoute en silence.

„ Senape régnoit sur l'Ethiopie ; peut-  
„ être y regne-t-il encore : il adore le Fils  
„ de Marie , & tout son peuple l'adore  
„ comme lui. J'étois esclave dans son Pa-  
„ lais & confondu avec les Femmes de la  
„ Reine , je servois cette Princesse : elle  
„ étoit noire ; mais sa couleur n'altéroit  
„ point sa beauté.

„ Senape l'aimoit avec fureur & sa  
*Tome II.* D

„ lousie étoit égale à sa flamme : certe fu-  
„ neste passion se nourrissoit dans son cœur  
„ déchiré. Il la cachoit aux mortels ; il  
„ auroit voulu la cacher au ciel même. La  
„ Reine toujours sage , toujours modeste  
„ vivoit dans le silence & dans la retraite ;  
„ & faisoit son bonheur du bonheur de  
„ son époux.

„ Dans sa chambre étoit un tableau de  
„ piété qui représentoit une histoire tou-  
„ chante : on y voyoit une jeune fille blan-  
„ che comme la neige , enchaînée près d'un  
„ dragon furieux : un cavalier perçoit le  
„ monstre qui nageoit expirant dans les  
„ flots de son sang. Devant ce tableau ,  
„ souvent la Reine humilioit son front ,  
„ faisoit l'aveu de ses fautes secretes , ver-  
„ soit des larmes , & réciroit des prieres.

„ Cependant elle conçoit & met au jour  
„ une fille d'une blancheur éclatante : cette  
„ fille c'étoit vous . . . . A cette vue , elle  
„ se trouble , & son cœur est étonné de  
„ ce prodige nouveau : bientôt elle crai-  
„ gnit la jalousie d'un époux soupçonneux ;

„ elle craignit que cette couleur inconnue  
„ en Ethiopie ne fût pour lui la preuve  
„ d'un crime affreux ; & pour éviter sa fu-  
„ reur , elle résolut de vous cacher à sa vue.

„ On lui offre à votre place une petite  
„ Ethiopienne qui vient aussi de naître :  
„ les femmes de la Reine & moi nous étions  
„ les seuls qui eussions accès dans la tour  
„ où elle étoit renfermée : elle connoissoit  
„ mon zele ; ce fut à ma fidélité qu'elle  
„ daigna confier le triste & cher dépôt dont  
„ elle étoit forcée de se séparer. Vous n'a-  
„ viez point été plongée dans ces eaux que  
„ les Chrétiens appellent sacrées : l'usage  
„ d'Ethiopie recule cette cérémonie à un  
„ âge plus avancé.

„ Les larmes aux yeux , elle vous remit  
„ dans mes bras , m'ordonna de vous por-  
„ ter dans un pays lointain , & d'y élever  
„ secrètement votre enfance. Qui pourroit  
„ vous peindre la douleur de cette mere  
„ infortunée ? Combien de fois elle vous  
„ ferra dans ses bras ? combien de fois elle  
„ répéta ses tristes & derniers adieux ? vos

„ joues furent souvent arrosées de ses pleurs ;  
 „ souvent ses sanglots interrompirent ses  
 „ plaintes & ses regrets : enfin levant les  
 „ yeux au ciel : ô mon Dieu , dit-elle , toi  
 „ qui sondes l'abîme des ames , toi dont  
 „ l'œil éclaire les replis les plus secrets  
 „ de mon cœur !

„ Si ce cœur fut toujours pur , si jamais  
 „ le crime ne souilla ni ma pensée , ni  
 „ mon lit , . . . ah ! ce n'est pas pour moi  
 „ que je t'implore ! d'autres fautes m'ont  
 „ mérité tes dédains & ton courroux . . .  
 „ Mais , ô mon Dieu , veille sur un enfant  
 „ innocent , qu'une mere déplorable est  
 „ forcée d'arracher de son sein ! que ma  
 „ fille vive ; qu'elle ne tienne de moi  
 „ qu'un attachement inviolable aux loix  
 „ de l'honneur ! qu'elle apprenne d'une  
 „ autre à être heureuse & fortunée !

„ Et toi , céleste guerrier , qui sauvas cette  
 „ Vierge du serpent prêt à la dévorer , si  
 „ j'ai , devant ton image , allumé de pieux  
 „ flambeaux , si je t'ai offert de l'or & de  
 „ l'encens , daigne t'intéresser à ma fille ;



„ fois son protecteur & son asyle dans les  
„ dangers. Elle se tait à ces mots ; son  
„ cœur se ferme & se resserre , & la pâleur  
„ de la mort couvre son visage.

„ Je vous pris entre mes bras , je vous  
„ baignai de mes larmes , & je vous em-  
„ portai cachée dans une corbeille sous des  
„ feuilles & des fleurs. Je trompai tous les  
„ yeux : seul & sans confident , je partis  
„ déguisé. Une sombre forêt me reçut ; là  
„ je vis venir à moi une tigresse , l'œil en  
„ feu , la gueule béante.

„ Plein de frayeur , je m'élançai sur un  
„ arbre & je vous laissai sur le gazon : le  
„ monstre s'approche & tourne sur vous  
„ ses sinistres regards : mais soudain il s'a-  
„ doucit , & oubliant sa férocité , de la  
„ langue il vous caresse & vous flatte , vous  
„ lui souriez , & votre main innocente lui  
„ rend ses caresses.

„ Enfin elle se couche auprès de vous &  
„ vous présente ses mammelles que pressent  
„ vos levres avides. Etonné , confondu ,  
„ je contemple ce prodige. Cependant ,

„ l'animal qui vous voit rassasiée de son  
 „ lait, s'enfuit & disparoît à mes yeux.

„ Je descends, je vous reprends dans  
 „ mes bras, & poursuivant ma route, je  
 „ m'arrête enfin dans une bourgade obs-  
 „ cure : là, je vous élevai à l'ombre du si-  
 „ lence & du mystère. Ce fut-là que votre  
 „ langue apprit à former les premiers sons,  
 „ que vos pieds foibles & tremblans hasar-  
 „ derent les premiers pas. L'astre qui me-  
 „ sure les mois avoit seize fois recom-  
 „ mencé sa carrière depuis que nous étions  
 „ dans cet asyle.

„ Déjà je touchois au déclin de mes ans,  
 „ j'étois riche & chargé des trésors dont,  
 „ en partant, la Reine m'avoit comblé : je  
 „ me laissai enfin d'errer dans une terre  
 „ étrangère ; l'amour de la patrie se réveilla  
 „ dans mon cœur : je voulus revoir mes  
 „ amis, les lieux qui m'avoient vu naître,  
 „ & vieillir dans mes propres foyers.

„ Je pars, je dirige mes pas vers l'E-  
 „ gypte, & je vous emmene avec moi :  
 „ j'arrive aux bords d'un torrent, des bri-

„ gands m'y surprennent ; la mort d'un  
„ côté , de l'autre une onde rapide & me-  
„ naçante : que devois-je faire ? je veux  
„ me sauver , & je ne puis laisser mon doux  
„ & précieux fardeau : je me jette à la  
„ nage : d'une main je fends les eaux , de  
„ l'autre je vous soutiens.

✓ „ Le torrent est rapide ; au milieu s'ou-  
„ vre un gouffre profond où l'onde tourne  
„ & se replie sur elle-même : j'en appro-  
„ che , elle m'entraîne & va m'engloutir ;  
„ je vous abandonne alors : mais , ô pro-  
„ dige ! l'eau se courbe sous vous , ses  
„ vagues caressantes vous soutiennent ; le  
„ vent qui la seconde vous porte sur la rive  
„ & vous dépose sur le sable. Moi-même  
„ enfin , j'y arrive avec peine , haletant &  
„ fatigué.

„ Je vous rechauffe dans mon sein. La  
„ nuit nous couvre bientôt de ses ombres ,  
„ & nous livre au sommeil : je vois en songe  
„ un guerrier terrible & menaçant ; il m'ap-  
„ puie sur le visage une épée nue ; & d'un  
„ ton impérieux , je te commande , me

„ dit-il , d'exécuter d'abord les ordres que  
 „ te donne la Reine : Baptise cet enfant :  
 „ elle est chérie du ciel , & je dois veiller  
 „ sur ses jours.

„ Je la garde , je la défends ; c'est moi  
 „ qui ai pour elle adouci les monstres des  
 „ forêts & donné du sentiment aux eaux :  
 „ malheur à toi ! si tu ne crois à un songe  
 „ interprète des célestes volontés. Je repris  
 „ mon voyage ; né Musulman , & tout  
 „ plein de ma croyance , je regardai mon  
 „ songe comme une vaine illusion.

J'oubliai mes promesses & les prières de  
 „ la Reine : je laissai sur vos yeux le ban-  
 „ deau de l'erreur , & vous fûtes élevée  
 „ dans la loi de Mahomet. Vous croissiez ,  
 „ & bientôt votre audace intrépide dompta  
 „ la nature & la foiblesse de votre sexe ;  
 „ les armes à la main , vous acquîtes de la  
 „ gloire , des trésors. Vous savez quels ont  
 „ été depuis vos destins ; vous savez que  
 „ fidele à mes devoirs , ma tendresse vous  
 „ a toujours suivie dans vos courses guer-  
 „ rieres.

„ Hier , plongé dans un sommeil lé-  
 „ thargique , un songe offrit encore à ma  
 „ vue ce formidable guerrier : il porta sur  
 „ moi des regards plus sinistres , & d'une  
 „ voix terrible : Infidèle , me dit - il ,  
 „ l'heure s'approche où Clorinde doit chan-  
 „ ger de sort : malgré tes efforts , elle fera  
 „ à moi , il ne te restera que ton déses-  
 „ poir. Il dit & d'un vol rapide il s'élève  
 „ dans les airs.

• „ Ce songe , ô cher & triste objet de mes  
 „ soins , ce songe vous menace de quelque  
 „ événement funeste ! je ne fais , mais peut-  
 „ être le ciel ne veut pas qu'on attaque la  
 „ religion de ses peres : peut-être le culte  
 „ d'Ethiopie est le culte véritable. Ah !  
 „ quittez , je vous en conjure , quittez ces  
 „ armes , & retenez ce courage impétueux. „  
 Il se taît ; & des pleurs inondent ses joues :  
 Clorinde demeure inquiète & rêveuse. La  
 même vision avoit troublé son sommeil &  
 alarmé son cœur.

Enfin reprenant un air calme & serein :  
 „ Je suivrai , lui dit-elle , une croyance qui

„ me paroît la vraie : toi qui me la fis sucer  
„ avec le lait , pourquoi veux-tu élever  
„ aujourd'hui des nuages dans mon ame ?  
„ je n'abandonnerai point mon entreprise ;  
„ je ne quitterai point mes armes : une  
„ pareille lâcheté déshonorerait Clorinde.  
„ Non , quand la mort se présenteroit à mes  
„ yeux , sous la forme la plus affreuse , elle  
„ ne m'arrêteroit pas. „

Elle console ensuite le Vieillard ; mais l'heure presse , elle part & va rejoindre le Héros qui doit , avec elle , affronter les dangers. Ismen vient par ses discours exciter leur valeur déjà trop enflammée : il leur présente une composition de soufre & de bitume , & un flambeau caché dans un vase d'airain.

Ils sortent enveloppés des voiles de la nuit , ferrés l'un contre l'autre , ils descendent le long de la colline d'un pas rapide & allongé. Déjà ils voient la machine ennemie qui s'élève dans les airs. A cet aspect leur courage s'enflamme , leurs cœurs s'embrâsent & semblent prêts à s'élancer sur

cet objet fatal de terreur & de vengeance : ils brûlent d'allumer l'incendie & de se baigner dans le sang ; la garde s'alarme & pousse un cri.

Cependant ils continuent de s'avancer en silence : enfin la garde redouble & crie , aux armes ! aux armes ! ils ne se cachent plus , ils se précipitent ; en un instant ils ont attaqué , frappé , enfoncé l'ennemi. Telle la foudre brille , éclate & tombe tout à la fois.

A travers mille bras , à travers mille coups , ils ont atteint la fatale machine : déjà le feu pétille dans leurs mains , déjà la flamme a saisi les alimens que lui prépara l'Enchanteur ; déjà elle s'attache à la tour & la dévore ; un tourbillon de fumée l'environne ; l'air en est obscurci , & les étoiles en perdent leur clarté.

Le vent souffle , nourrit l'incendie & accroît la terreur ; le trouble & l'épouvante sont parmi les Chrétiens : ils courent aux armes , mais cette masse énorme , redoutée ,

tombe & s'écroule ; un moment a détruit le fruit d'un si long travail.

Aux cris des sentinelles , à l'éclat de la flamme , deux escadrons sont accourus : Argant leur montre le front , Argant les menace : ce sera dans votre sang , leur dit-il , que j'éteindrai cet incendie. Cependant ferré contre Clorinde , il recule pas à pas , & se retire sur le sommet de la colline. Tel qu'un torrent gonflé par la pluie , la foule des Chrétiens se précipite sur eux , s'étend , les presse & les environne.

Mais la porte dorée est ouverte ; Aladin y est avec ses Guerriers , pour y recevoir les deux Héros vainqueurs & triomphans. Ils s'élancent , un gros de Chrétiens s'élance après eux : Soliman les repousse , ferme la porte ; mais il l'a fermée sur Clorinde.

Infortunée Clorinde , pour punir sur Arimon le coup qu'il t'avoit porté , tu reviens sur tes pas , tu le punis , & ta vengeance sera la cause de ta mort ! Au milieu des ombres , au milieu de la mêlée , Argant  
n'a



n'a plus songé à l'amazonne : il n'a senti que les périls dont il étoit entouré.

Enfin la Guerriere a éteint sa fureur dans le sang de sa victime : elle se reconnoît , elle voit la porte fermée ; elle voit les Chrétiens autour d'elle , & sa perte assurée. Cependant personne n'a les yeux sur elle ; un espoir soudain vient ranimer son cœur ; elle se glisse au milieu des ennemis & se perd dans la foule.

Puis , à la faveur du trouble & de la nuit qui la couvre , elle se retire furtivement & s'éloigne. Tel rassasié du carnage , un loup se dérobe en silence à la fureur des Bergers : mais Tancrede l'a vue percer le malheureux Arimon ; il l'a vue , il la suit toujours attaché à ses pas.

Il veut se mesurer avec elle : au coup qu'elle a frappé , il l'a prise pour un rival digne de lui. Elle va par d'obliques détours chercher une autre porte : le Héros la poursuit ; Clorinde se retourne : „ O toi , s'écrie-t-elle , qui me poursuis avec tant d'ardeur ,

„ que m'apportes-tu ? — La guerre & la  
 „ mort. „

„ — La guerre & la mort ! tu l'auras  
 „ puisque tu la cherches. „ Elle dit & l'at-  
 tend de pied ferme : Tancrede abandonne  
 son courfier ; aussi-tôt le fer à la main &  
 brûlans de courroux , l'un sur l'autre ils  
 s'élancent ; tels combattent deux taureaux  
 qu'anime un amour jaloux & furieux.

Généreux Guerriers , vous méritiez un  
 plus vaste théâtre ! le soleil du moins devoit  
 éclairer vos exploits. O nuit qui les cachas  
 dans le secret de tes ombres , souffre que je  
 déchire le voile épais dont tu les couvris , &  
 que je les fasse briller dans tout leur éclat  
 aux yeux des races futures ! que leur gloire  
 sorte de ton obscurité , & vive éternellement  
 dans le souvenir des mortels !

Ils ne savent , ni reculer , ni se couvrir  
 de leurs armes : l'ombre & la fureur leur  
 ôtent l'usage de l'adresse & de la ruse :  
 leurs pieds sont toujours immobiles , leurs  
 mains toujours actives : les épées étincel-  
 lent l'une contre l'autre heurtées ; soit de

la taille , soit de la pointe , leurs coups ne sont jamais sans effet.

La honte amene la vengeance , & la vengeance à son tour renouvelle la honte. Ils s'approchent , ils se ferment ; dans leur fureur ils se frappent avec la poignée de leurs épées , ils se choquent avec leur casque & leur bouclier.

Trois fois de ses bras vigoureux Tancrede pressa la Guerriere ; trois fois elle se dégagea des liens dont il l'enchaînoit : liens cruels que formoit la rage , & qu'amour eût rendu si doux ! Ils s'attaquent une seconde fois avec le fer , & l'un & l'autre le teint de son sang. Fatigués enfin & hors d'haleine , tous deux s'éloignent & vont respirer un moment.

Leurs corps affoiblis , languissans , s'appuient sur leurs épées , & tous deux se fixent & se regardent : déjà l'aurore peignoit l'Orient de ses couleurs & faisoit pâlir le front des astres de la nuit. Tancrede voit son ennemi baigné dans son sang ; lui-même est à peine blessé : son orgueil s'en applaudit.

Misérables jouets de l'erreur ! nous nous livrons en aveugles au moindre espoir qui nous abuse & qui nous flatte.

Malheureux , tu triomphes ! ah quels tristes exploits ! quelle funeste victoire ! chaque goutte de ce sang que tu vois couler , tes yeux la paieront d'un torrent de larmes ! les deux Guerriers restent un moment immobiles & les regards attachés l'un sur l'autre : enfin Tancrede rompt le silence.

» Le sort devoit à notre valeur un plus  
» noble théâtre & des témoins de notre  
» gloire : mais puisque le cruel nous refuse  
» cette douceur , daigne du moins me ré-  
» véler ton nom & ta naissance. Permetts  
» que vainqueur ou vaincu , je connoisse  
» celui qui doit honorer mon triomphe ou  
» ma défaite.

» — Tu me demandes un secret que  
» jamais je ne révéle à un ennemi ! que  
» t'importe mon nom ? sache seulement que  
» je suis un des guerriers qui ont embrâsé  
» la tour. » Tancrede à ces mots est trans-  
porté de fureur : » Barbare , s'écrie-t-il , ton

» silence & ton discours irritent également  
» ma vengeance ».

A l'instant la colere se rallume & le combat se ranime : quel combat ! leurs forces sont éteintes , ils ne connoissent point l'adresse , il ne leur reste que la rage : ils se percent & se déchirent. Sanglans , couverts de blessures , ils ne tiennent plus à la vie que par leur fureur.

Telle on voit la mer Egée , lorsque les vents qui soulevoient ses flots sont rentrés dans leurs grottes profondes : le calme ne regne point encore sur son sein , & ses ondes obéissent toujours au mouvement dont elles furent agitées. Tels les deux guerriers , quoiqu'épuisés & sans vigueur , sentent encore l'impulsion de leur fureur première.

Mais enfin l'heure fatale qui doit finir la vie de Clorinde est arrivée : Tancrede atteint son beau sein de la pointe de son épée. Le fer s'y enfonce & s'abreuve de son sang , l'habit qui couvre sa gorge délicate en est inondé : elle sent qu'elle va mourir ;

ses genoux fléchissent & se dérobent sous elle.

Tancrede poursuit sa victoire ; & la menace à la bouche , il la pousse , il la presse ; elle tombe : mais dans le moment un rayon céleste l'éclaire ; la vérité descend dans son cœur , & d'une Infidèle en fait une Chrétienne. D'une voix mourante , elle prononce en tombant ces paroles dernières.

» Ami , tu as vaincu ; je te pardonne :  
 » toi-même pardonne à mon malheur. Je  
 » ne te demande point grace pour un corps  
 » qui bientôt n'a plus rien à craindre de  
 » tes coups ; mais aie pitié de mon ame.  
 » Que tes prières , qu'une onde sacrée versée  
 » par tes mains , lui rendent le calme &  
 » l'innocence. ,, Ses tristes & douloureux  
 accens retentissent au cœur de Tancrede ,  
 le pénètrent , éteignent son courroux , & de  
 ses yeux arrachent des larmes involon-  
 taires.

Non loin de là un ruisseau jaillit en mur-  
 murant du sein de la montagne : il y court ,  
 il remplit son casque & revient tristement

s'acquitter d'un saint & pieux ministère. Il sent trembler sa main , tandis qu'il détache le casque & qu'il découvre le visage du Guerrier inconnu : il la voit , il la reconnoît ; il reste sans voix & sans mouvement : ô fatale vue , funeste reconnoissance !

Il alloit mourir ; mais soudain il rappelle toute ses forces autour de son cœur : étouffant la douleur qui le presse , il se hâte de rendre à son amante une vie immortelle pour celle qu'il lui a ôtée. Au son des paroles sacrées qu'il prononce , Clorinde se ranime ; elle sourit , une joie calme se peint sur son front & y éclaire les ombres de la mort. Elle sembloit dire : Le ciel s'ouvre & je m'en vais en paix.

Sur ses joues la pâleur des violettes se mêle à la blancheur des lys : elle fixe ses yeux éteints vers le ciel , & soulevant sa main froide & glacée , elle la présente comme un gage de paix à son amant. Dans cette attitude , elle expire & paroît s'endormir.

A cet aspect , les forces que Tancrede avoit recueillies le quittent & l'abandon-

ment : il se remet tout entier sous la main de la douleur qui serre son cœur & le glace. La mort est sur son front & dans tous ses sens. Immobile , sans couleur & sans voix , rien ne vit plus en lui que son désespoir.

Les derniers liens qui arrêtoient son ame se brisoient l'un après l'autre : elle alloit suivre l'ame de son amante , quand le hasard ou le besoin amena dans ces lieux une troupe de Chrétiens.

Le Chef reconnoît le Héros à ses armes : il accourt ; il reconnoît aussi Clorinde , & son cœur est percé de douleur. Sans la croire Chrétienne , il ne veut pas laisser ce beau corps à la fureur des bêtes farouches : il les fait porter l'un & l'autre sur les bras de ses soldats , & marche à la tente de Tancrede.

Dans ce mouvement lent & tranquille , le Guerrier ne reprend point encore l'usage de ses sens ; mais de foibles soupirs prouvent qu'il conserve un reste de vie. Le corps de son amante , immobile & glacé ,



porte par-tout l'empreinte du trépas. Enfin on les dépose l'un & l'autre dans une tente séparée.

Tancrede est entouré de ses fideles écuyers , qui lui donnent les soins les plus empreffés & les plus tendres : déjà ses yeux languissans se rouvrent à la clarté du jour ; il entend des voix confuses , il sent les mains qui pansent ses blessures ; mais son ame étonnée de se retrouver , doute encore de sa vie & a peine à s'assurer d'elle-même : ses regards errent autour de lui ; enfin il reconnoît & sa tente & ceux qui l'environnent.

D'une voix foible & douloureuse : „ Est-ce  
„ que je vis , dit-il ? est-ce que je respire ,  
„ mes yeux voient-ils encore les rayons  
„ odieux de ce jour funeste ? . . . de ce jour  
„ qui éclaire mon crime , & me reproche  
„ les horreurs que la nuit m'avoit cachées.  
„ Ah ! main cruelle , honteux instrument  
„ de la mort , toi qui connois routes les  
„ manieres de la donner , pourquoi lâche  
„ & timide maintenant , n'oses-tu trancher

» les derniers liens de ma coupable vie ?

» Perce donc aussi mon sein ! . . . déchire  
 » ce cœur infortuné ! . . . mais tu ne fais  
 » qu'être barbare , & ce seroit un bienfait  
 » qu'une mort qui finiroit mes douleurs ! je  
 » vivrai , triste & mémorable exemple d'un  
 » amour malheureux ! objet d'horreur , oui,  
 » une vie traînée dans l'opprobre est le seul  
 » supplice qui puisse égaler ton forfait.

» Je vivrai au milieu des remords ; les  
 » ennuis seront mes compagnons & mes  
 » bourreaux : errant , forcené , je redou-  
 » terai les ombres solitaires de la nuit qui me  
 » rappelleront ma funeste erreur : j'abho-  
 » rerai ce soleil dont les rayons odieux  
 » m'ont révélé mes malheurs & mon crime.  
 » Je me craindrai moi-même , & me fuyant  
 » toujours , je me retrouverai sans cesse. ✓

» Mais hélas ! en quels lieux sont ces restes  
 » déplorables & chéris ? ce qu'en a épargné  
 » ma fureur , peut-être en ce moment ,  
 » saigne sous la dent cruelle des bêtes fa-  
 » rouches ? ah , malheureux Tancrede , les  
 » ombres ont égaré ta main ; mais c'est toi

» qui as appris à ces monstres à déchirer ton  
» amante : c'est à toi qu'ils doivent cette  
» noble & sanglante pâture.

» O restes que j'adore ! j'irai , j'irai aux  
» lieux où je vous ai laissés : je vous re-  
» cueillerai pour vous posséder si vous y êtes  
» encore. Mais si les bêtes sauvages les ont  
» dévorés , je me livrerai moi-même à leur  
» rage : leurs entrailles seront mon tom-  
» beau , comme celui de mon amante ;  
» heureux si mes tristes débris s'y mêlent &  
» s'y confondent avec les siens. »

✓ Ainsi parloit cet amant désespéré : on  
lui dit que l'objet de ses regrets n'est pas  
loin de sa tente : un rayon de joie se mêle  
aux ombres dont son front est couvert :  
tel fuit l'éclair qui déchire le sein de la nue.  
Il soulève , avec efforts , ses membres lan-  
guissans , appésantis , & d'un pas chance-  
lant , il se traîne vers ce corps adoré.

Quand il voit sur ce beau sein la cruelle  
blessure que sa main a faite ; quand il voit  
ce visage décoloré , sans éclat , mais serain  
encore , & tel qu'un ciel sans nuage dans

l'obscurité de la nuit , il tremble , ses genoux fléchissent & ses fideles écuyers le soutiennent à peine : » O céleste beauté , dit-il , tu peux adoucir les horreurs du trépas , mais tu ne peux plus adoucir mon fort !

» O belle main qu'en mourant elle me présenta comme un gage de paix & d'amitié ! dans quel état , hélas , je te revois : dans quel état suis-je moi-même ! Voilà donc les funestes & déplorables effets de ma rage ? barbare ! ta main cruelle a fait ces blessures ; tes yeux plus cruels encore les contemplent !

» Ils les contemplent sans verser des larmes ! . . . chere amante , je ne puis te donner des pleurs , mais je te donnerai mon sang ! » A ces mots , furieux , désespéré , il arrache l'appareil qui couvre ses plaies & les déchire : son sang ruisselle , sa main alloit porter les derniers coups ; mais il s'évanouit , & l'excès de sa douleur le sauve de sa rage.

On le reporte sur son lit ; on rappelle son

son ame fugitive & on l'attache à la vie. Cependant déjà la renommée a publié sa funeste aventure & ses cruels déplaisirs. Le pieux Bouillon accourt à sa tente, de fideles amis y volent avec lui : mais ni les conseils du Héros, ni les discours de l'amitié ne peuvent consoler ses douleurs.

Sa plaie saigne & s'aigrit encore sous les mains qui tentent de la guérir : mais le vénérable Solitaire, qu'une pieuse tendresse intéresse au sort de Tancrede, d'une voix sévère lui reproche sa foiblesse & son égarement.

„ O Tancrede , Tancrede combien tu  
„ es changé ! que sont devenus ta raison  
„ & ton courage ? Quel nuage s'est épaissi  
„ sur tes yeux & les ferme à la lumière ?  
„ Ce malheur que tu déplores est un bien-  
„ fait du ciel : n'entens-tu pas sa voix qui  
„ te rappelle sous la loi du devoir ? Ne  
„ reconnois-tu pas sa main qui te marque la  
„ route que tu as abandonnée ?

„ Chevalier dégénéré , de vengeur de Jé-  
„ sus-Christ , tu étois devenu , par un

„ indigne échange , l'esclave d'une créature  
 „ rebelle à son auteur : un heureux revers  
 „ punit ton erreur & te rend à toi-même  
 „ & à tes vertus : & tu te refuses à la grace  
 „ qui t'appelle ?

„ Tu te refuses , ingrat , à la tendresse du  
 „ ciel , tu t'irrites contre lui. Malheureux !  
 „ où cours-tu ? où t'entraîne ton aveugle  
 „ désespoir ? Déjà tes pas sont suspendus  
 „ sur le précipice ; l'abîme va t'engloutir ;  
 „ & tu ne le vois pas ? au nom du ciel ,  
 „ rentre dans toi-même , ouvre les yeux ;  
 „ maîtrise enfin une douleur qui te conduit  
 „ à une double mort. „

Il se tait : à l'idée d'une mort éternelle ,  
 Tancrede est saisi d'un saint effroi : son  
 cœur s'ouvre aux douces consolations, & ses  
 transports diminuent. Cependant il gémit  
 toujours ; sa langue ne fait encore qu'expri-  
 mer ses plaintes & ses regrets : tantôt il se  
 parle à lui-même , souvent il s'entretient  
 avec Clorinde qu'il croit voir du haut des  
 cieux se pencher vers lui pour l'entendre.

D'une voix foible & mourante il l'ap-

pelle quand le jour finit ; il l'appelle quand le jour commence ; il l'invoque , il la pleure : telle pendant les nuits solitaires la triste Philomele déplore la perte de ses petits que lui ravit un oïseleur inhumain , & qu'un rendre duvet couvroit à peine. Les airs & les bois retentissent de ses plaintes. Enfin ses vœux se ferment un moment , & le sommeil lui verse des pavots qu'il mouille de ses larmes.

Un songe lui offre l'objet de ses soupirs & de ses regrets tout brillant d'une céleste lumière & couronné d'étoiles : mais au milieu de cet état divin qui relève sa beauté , Tancrede retrouve les traits qui lui sont connus. Il lui semble que d'un air attendri elle essuie ses larmes , & lui dit : „ Cher & „ fidele amant , contemple ma beauté , sois „ témoin de mon bonheur , & que cette „ vue calme tes regrets.

„ C'est à toi que je dois ma félicité : ton „ erreur m'a fait perdre une vie périssable , „ mais ta pitié m'a placée au rang des immor-

„ tels , & dans le sein de l'être suprême :  
„ une volupté céleste & pure y comble mes  
„ desirs ; c'est-là que je t'attends : là , dans  
„ les flots d'une éternelle clarté , nos ames  
„ confondues jouiront d'elles-mêmes & du  
„ Dieu qui fera leur bonheur.

„ Oui , je t'y attends , cher Tancrede ,  
„ si toi-même tu ne te fermes pas la route  
„ du ciel , & si tu ne te laisses pas entraîner à  
„ l'erreur de tes sens. Vis , & sois sûr que  
„ je t'aime autant qu'il m'est permis d'ai-  
„ mer un mortel. „ E le dit : ses regards  
s'allument du zèle qui l'enflamme ; la  
douce consolation coule dans le cœur du  
Héros. Clorinde se perd dans la clarté qui  
l'entourne , & disparaît à sa vue.

Tancrede se réveille , la sérénité dans  
l'ame , & s'abandonne aux soins fideles qui  
le rappellent à la vie : cependant il ordonne  
qu'on rende à son amante les devoirs  
suprêmes : il ne peut lui élever un superbe  
mausolée ; le ciseau n'anima point des  
figures destinées à pleurer sur sa tombe ,



mais du moins on choisit le marbre le plus précieux , & l'art en arrodit les contours.

Un nombreux cortége accompagna le cercueil avec des flambeaux funebres : les armes de la Guerriere furent attachées à un pin , en forme de trophée. Dès le lendemain le Héros surmontant sa foiblesse & maîtrisant sa douleur , alla , pénétré d'un respect religieux , visiter le lieu qui renfermoit cette dépouille auguste & chérie.

A la vue du tombeau qui possède la plus belle moitié de lui-même , il pâlit ; sa langue & ses sens sont glacés : ses regards s'attachent immobiles sur ce marbre funeste. Enfin un torrent de pleurs s'échappe de ses yeux , & d'une voix qu'entrecoupent les sanglots :  
„ O tombe , s'écrie-t-il , ô cher & fatal  
„ objet qui renferme mon amante & que  
„ j'arrose de mes larmes !

„ Non , ce n'est point la mort qui habite  
„ dans ton sein ; ma Clorinde y vit encore ,  
„ & l'amour y vit avec elle : je sens ,  
„ ah ! je sens des feux qui me sont connus ;

„ ils sont moins doux qu'autrefois , mais  
„ toujours aussi brûlans : ô tombe ! reçois  
„ mes soupirs , reçois ces baisers mouillés de  
„ mes pleurs ; transmets-les à ces restes ché-  
„ ris que tu possèdes & que je ne puis plus  
„ embrasser !

„ Sa belle ame n'en fera point offensée :  
„ le séjour qu'elle habite est inaccessible à la  
„ colere & à la haine : elle pardonne à mon  
„ erreur , & cette idée est la seule consola-  
„ tion qui me soutienne au milieu de mes  
„ cruels ennuis. Elle fait que sa mort ne  
„ fut que le crime de ma main ; elle per-  
„ met que ce cœur qui l'aima , l'aime  
„ encore jusqu'à son dernier soupir.

„ Oui , je l'aimerai jusqu'à mon dernier  
„ soupir. Heureux le jour qui finira mes  
„ douleurs ! plus heureux mille fois , si  
„ dans ton sein mes cendres pouvoient se  
„ confondre & reposer avec les siennes !  
„ réunis sur la terre , réunis dans les cieux ,  
„ nous devrions à la mort un bonheur que  
„ nous refusa la vie ! flatteuse espérance ,

„ ah que mon destin seroit glorieux , si tu  
„ n'étois pas une illusion ! „

✓ Cependant des cris sinistres ont alarmé  
Solime sur le sort de Clorinde : bientôt des  
avis plus certains portent dans toute la  
ville la douleur & la désolation. Tout  
retentit de plaintes , de regrets & de gémis-  
semens. On croiroit qu'un vainqueur furieux  
la détruit dans les fondemens ; que le fer &  
la flamme ravagent les maisons & dévorent  
les temples.

Mais l'inconsolable Arsès attire sur lui  
tous les regards : sa douleur profonde , con-  
centrée , ne s'exprime point par des larmes :  
il fouille ses cheveux blancs de cendre &  
de poussière ; il se meurtrit le visage &  
déchire son sein. Cependant Argant s'avance  
au milieu de la foule éplorée.

„ Clorinde n'est plus , s'écrie-t-il ! que  
„ n'ai-je pas fait , que n'ai-je pas dit pour  
„ sauver ses jours ! Dès que je me suis  
„ aperçu qu'elle étoit restée au milieu des  
„ ennemis , j'ai voulu la suivre & périr

„ avec elle. Combien de fois j'ai supplié  
 „ votre maître de me faire ouvrir les por-  
 „ tes ? il a repoussé ma prière , il a résisté à  
 „ mes larmes , & j'ai été forcé de plier sous  
 „ son pouvoir suprême.

„ Hélas ! s'il m'eût été permis de me  
 „ livrer à mon ardeur , je l'aurois sans  
 „ doute arrachée des mains de la mort ; ou  
 „ du moins sur cette terre arrosée de son  
 „ sang , une fin glorieuse auroit terminé ma  
 „ vie. Mais que pouvois-je davantage ? &  
 „ les hommes & le ciel en avoient autre-  
 „ ment décidé. Elle est morte ! & je fais  
 „ quel devoir elle me laisse à remplir.

✓ „ Solime , écoute mes sermens ! écoute-  
 „ les , ô ciel ! & si je suis parjure , que ta  
 „ foudre m'anéantisse ! Je jure de venger  
 „ Clorinde sur son barbare homicide ; je  
 „ jure de ne jamais quitter cette épée qu'elle  
 „ n'ait percé le cœur de Tancrede , & que  
 „ je n'aie laissé son odieux cadavre en proie  
 „ aux vautours. ,

Il dit : le peuple applaudit à ses pro-

meffes , & l'idée d'une prompte vengeance trompe la douleur commune. Vains sermens ! bientôt les effets démentiront ses efpérances : il expirera lui-même fous les coups du Héros que déjà il croit accablé fous les fiens.





## C H A N T X I I I.

CETTE machine immense , la terreur de Solime , est à peine réduite en cendres , qu'Ismaël cherche de nouveaux moyens pour enchaîner la valeur des Latins & tromper leur espoir.

Non-loin des tentes des Chrétiens , au fond d'un vallon solitaire , s'élève une antique forêt : des arbres aussi vieux que le monde , y répandent une ombre funeste. Là , quand le soleil darde ses feux les plus blûlans , à peine on voit luire une lumière tremblante , triste & décolorée. Tel paroît un foible crépuscule sous un ciel nébuleux , lorsque la nuit succède au jour , ou le jour à la nuit.

Mais quand le soleil est sur son déclin , ce n'est plus qu'une sombre horreur , d'épaisses ténèbres & une nuit aussi affreuse que celle des enfers. L'œil est étonné de ne

plus voir , & les cœurs sont glacés d'effroi. Les troupeaux & les bergers craignent d'errer sous ces ombrages : jamais le voyageur ne s'y repose , il les fuit & les montre de loin , comme un objet sinistre & malheureux.

C'est-là que portées sur des nuages , avec leurs infâmes amans , les sorcières vont célébrer leurs orgies nocturnes : sous les formes les plus hideuses , elles y tiennent leur infernal conseil , & dans leur abominable débauche , outragent la nature & l'amour.

Jamais dans ce bois funeste , les habitans de ces lieux n'osent arracher un rameau : les Chrétiens plus hardis y portèrent la coignée , & c'étoit-là qu'ils avoient construit leurs machines. A la faveur du silence & de la nuit , l'Enchanteur pénètre dans cette forêt ; il y décrit un cercle & y trace des caractères magiques.

Il quitte sa ceinture , met dans le cercle un pied nud & murmure tout bas les mots les plus puissans : trois fois il se tourne vers l'orient , trois fois du côté où le soleil se

couche ; trois fois il agite cette baguette qui rappelle les morts du fond des tombeaux & les rend à la vie : trois fois de son pied nud il frappe la terre & enfin il prononce ces terribles accens.

„ Ecoutez , écoutez , ô vous que jadis  
 „ du sein de la lumière le tonnerre précipita  
 „ dans l'abîme , vous qui , errans au milieu  
 „ des airs , y formez les tempêtes & les  
 „ orages , & vous , habitans de l'enfer ,  
 „ ministres du désespoir & de la mort , je  
 „ vous invoque ! & toi plus qu'eux tous ,  
 „ Monarque des sombres royaumes , qui  
 „ regnes sur les feux dont toi-même tu es  
 „ dévoré !

„ Prenez sous votre garde cette forêt &  
 „ ces arbres que j'ai comptés & que je  
 „ confie à vos soins : qu'à chacun de ces  
 „ arbres quelqu'un de vous s'unisse comme  
 „ l'ame au corps des mortels : que le Chré-  
 „ tien qui osera en approcher , recule épou-  
 „ vanté ; que du moins il s'arrête aux pre-  
 „ miers coups , & redoute votre ven-  
 „ geance. „ Il ajoute des mots encore  
 plus



plus affreux , que fans être impie aucune langue ne peut répéter.

A sa voix les astres qui couronnent le front de la nuit perdent leur clarté : la lune se trouble & se couvre d'un nuage. Mais les démons ne paroissent point encore : Ismen furieux : „ Esprits infernaux , s'écrie-t-il ,  
„ vous n'obéissez pas à ma voix ! peut-être  
„ vous attendez de plus redoutables accens  
„ & des mots plus mystérieux ?

„ Je n'ai point encore oublié les secrets  
„ les plus puissans de mon art : d'une langue  
„ ensanglantée , je fais encore proférer ce  
„ nom terrible & redouté qui fait trembler  
„ les enfers & pâlir leur Monarque sur  
„ son trône. Si . . . Si . . . „ il alloit en dire  
davantage, mais déjà le charme est accompli.

Auprès de lui se rassemble une troupe innombrable d'esprits mal-faisans ; & ceux qui errent dans les airs , & ceux qui habitent les sombres horreurs de l'abîme : tous sont encore remplis d'effroi & pleins de l'arrêt terrible qui leur défendit de se mêler dans les querelles des mortels. Mais l'accès

de la forêt ne leur a point été interdit ,  
& fans violer les célestes décrets , ils peu-  
vent habiter les arbres que leur confie l'En-  
chanteur.

Fier du succès de ses charmes , Ismen  
retourne vers Aladin : „ Seigneur , lui dit-  
„ il , fors du trouble qui t'agite ; que ton  
„ cœur connoisse enfin la paix & la tran-  
„ quillité. Ton trône n'a plus rien à redou-  
„ ter : les ennemis ne pourront plus relever  
„ leur machine détruite. „ Il dit , & puis  
lui raconte les prodiges qu'il vient d'opérer.

Il ajoute ensuite : „ Le ciel nous pro-  
„ met encore un événement dont mon cœur  
„ n'est pas moins flatté : bientôt Mars &  
„ le Soleil se joindront dans le signe du  
„ Lion : leurs feux combinés dévoreront la  
„ terre ; la pluie ne s'épanchera plus sur  
„ son sein aride : l'air sera immobile &  
„ brûlant : tout annonce aux mortels la  
„ sécheresse la plus funeste.

„ Ici du moins tes sujets trouveront un  
„ asyle au milieu des ombrages & sur le  
„ bord des fontaines : mais les Chrétiens

„ languiront sur une plaine stérile & des-  
„ séchée ; déjà vaincus par le ciel , ils  
„ seront anéantis par l’Egyptien.

„ Pour toi , tranquille spectateur de ta  
„ victoire , tu triompheras sans avoir com-  
„ battu : mais si l’orgueilleux Circassien ,  
„ qui s’indigne contre le repos , & ne con-  
„ noît de gloire que celle qu’on moissonne  
„ au milieu des dangers , vient d’une ar-  
„ deur importune exciter ton courage ,  
„ tâche de trouver un frein qui l’arrête :  
„ bientôt le ciel propice à nos vœux , te  
„ donnera la paix & rejettera sur nos enne-  
„ mis les fléaux dont ils nous ont menacés. „  
✓ Rassuré par ce discours , Aladin ne craint  
plus les forces des Chrétiens. Déjà ses mu-  
railles se relevent : toujours actif , il en  
presse les réparations : citoyen , étranger ,  
tout travaille ; tout est dans un continuel  
mouvement.

Cependant le pieux Bouillon ne veut  
point livrer à Solime un inutile assaut ; c’est  
d’une nouvelle tour qu’il attend le succès :

& pour en construire une , il envoie ses travailleurs dans la forêt qui , jusqu'alors , a fourni du bois à ses besoins. Ils y vont aux premiers rayons du jour : mais à son aspect , une frayeur soudaine les saisit & les glace.

Tel un enfant timide fuit des spectres que lui forge son imagination : tel dans l'ombre & dans le silence de la nuit , il redoute les fantômes qu'il a créés. Ainsi tremblent les travailleurs , à qui la crainte figure des monstres plus terribles que les sphinx & les chimères.

Etonnés , éperdus , ils retournent sur leurs pas & dans de ridicules récits , ils peignent des prodiges qui ne trouvent aucune croyance. Godefroi les renvoie avec une escorte de guerriers intrépides , dont l'audace puisse rassurer leurs esprits.

Mais à peine ont-ils appercu ces ombres épaisses , ces asyles affreux & sauvages , leur cœur palpite & frémit d'épouvante & d'horreur. Cependant ils avancent encore ,

& sous une feinte hardiesse , ils cachent leur frayeur & leur lâcheté : déjà ils approchoient de la forêt enchantée.

Tout-à-coup un bruit affreux s'y fait entendre : tel mugit un volcan dans le sein de la terre ébranlée ; tel est le murmure des vents , ou le gémissement des vagues brisées contre les écueils. On croit y démêler le rugissement des lions , le sifflement des serpens , les hurlemens des loups , les cris des ours , les éclats de la trompette & les sons bruyans du tonnerre mêlés & confondus.

Travailleurs & guerriers , tout pâlit : mille indices trahissent la terreur dont leur ame est frappée : la raison ne peut soutenir leur audace ; la discipline ne peut les arrêter : ils cedent à la puissance invisible qui les frappe. Ils fuient ; & l'un d'eux vient auprès de Bouillon excuser en ces mots leur foiblesse.

„ Seigneur , il n'est plus personne qui ose  
„ attaquer cette forêt : l'enfer tout entier  
„ s'est armé pour la défendre. Qui pourroit

„ la regarder sans crainte , auroit le cœur  
„ muni d'une triple enceinte de diamant :  
„ il faut être insensible pour soutenir les  
„ tonnerres & les rugissemens qui s'y font  
„ entendre. „

Alcaste écoutoit ce discours ; Alcaste dont la valeur stupide méprise les mortels & la mort : les monstres les plus formidables , les volcans , la foudre , les tempêtes , tout ce que l'univers rassemble de plus affreux , rien ne peut étonner sa témérité.

Alcaste avec un geste dédaigneux & un sourire moqueur : „ J'irai , dit-il , où n'ose  
„ aller ce Guerrier ; moi-même je cou-  
„ perai ce bois qu'habitent les chimères &  
„ les songes : ces fantômes affreux , ces  
„ murmures , ces cris ne pourront le garan-  
„ tir de mes coups : je braverai l'enfer tout  
„ entier , si l'enfer s'est ligué pour le  
„ défendre. „

Il part de l'aveu de Godefroi ; bien-tôt il voit la fatale forêt ; il entend ses mugissemens : toujours intrépide , il s'avance & déjà ses pieds alloient fouler le sol enchanté ;

mais tout-à-coup s'élève devant lui une barrière de feu.

Bientôt c'est une muraille dont les flammes rapides roulent des torrens de fumée , & de tous côtés environnent le bois & le défendent. D'espace en espace , des flammes s'élèvent sous la forme de châteaux , de tours , de machines guerrières.

Au milieu de ces feux , que de monstres armés ! que d'effroyables fantômes ! l'un jette sur Alcaïste des regards louches & sinistres , d'autres le menacent & lui présentent la mort. Il fuit enfin ; il fuit à pas lents , tel qu'un lion que des chasseurs poursuivent : mais c'est toujours une fuite , & pour la première fois il a connu la peur.

Il s'étonne de trouver dans son ame ce sentiment nouveau : il s'en indigne , & son cœur est déchiré par le repentir. Sombre , morne , honteux de lui-même , il n'ose plus lever ses regards jadis si fiers , & va cacher dans sa tente sa tristesse & sa confusion.

Godefroi le demande ; il balance &

cherche des excuses pour se dérober à ses yeux : il se rend enfin à ses ordres , mais il marche d'un pas tardif & la tête baissée. A son silence d'abord , ensuite au désordre de ses réponses , le Héros connoît sa disgrâce & sa fuite : „ Que faut-il en croire , dit-il ? „ font-ce des prestiges ? Sont-ce des miracles ?

„ S'il est parmi vous un guerrier qui ose „ sonder cet étrange mystère , qu'il aille , „ & que du moins il nous en rende un „ compte plus fidele. „ Il dit : & ce jour & les deux autres qui le suivirent , les plus fameux guerriers tenterent de pénétrer dans la redoutable forêt ; tous reculerent à son aspect ; tous furent saisis de crainte & d'effroi.

Cependant Tancrede avoit rendu à sa chere Clorinde les honneurs suprêmes : quoique languissant , accablé de douleurs & d'ennuis , il puisse à peine soutenir son casque & sa cuirasse , il s'offre à cette pénible entreprise. Son corps reçoit la loi de l'ame qui l'anime ; & le courage en



lui , devient de le force & de la vigueur.

Il marche en silence , & les yeux ouverts sur les dangers inconnus qu'il va braver : il soutient l'aspect effrayant de la forêt ; sans s'étonner , il entend le bruit du tonnerre , il sent les secousses de la terre ébranlée : son cœur frémit un instant ; mais bientôt d'un pas intrépide il entre dans le bois redouté , & soudain le rempart de feu s'élève devant lui.

Il recule à cette vue ; il balance un moment , & se dit à lui-même : » Que » serviront ici mes armes ? Dois-je me » précipiter dans la gueule de ces monstres , au milieu de cette flamme prête à » me dévorer ? sans doute je ne dois pas » épargner mon sang quand l'honneur le » demande ; mais l'honneur n'ordonne » pas d'en être prodigue : je connois sa » voix , le cœur de Tancrede est fait pour » la distinguer.

» Mais si je retourne sans succès , que » dira l'armée ? Quelle autre forêt pourra » fournir à nos besoins ? Godefroi voudra

» vaincre tous ces obstacles , & peut-être  
» un autre guerrier osera ce que n'aura  
» osé Tancrede ? peut-être ces flammes n'ont  
» de redoutable que l'apparence ? . . . »  
Allons . . . il dit & s'élance au milieu de  
l'incendie.

Il ne sent point cette chaleur brûlante  
que doit produire un feu si terrible : il ne  
peut juger si ces flammes sont réelles ou  
fantastiques : tout-à-coup sous ses pas l'in-  
cendie s'évanouit ; un nuage épais lui suc-  
cede , chargé de ténèbres & de frimats ;  
les frimats & les ténèbres disparaissent à  
leur tour.

Tancrede surpris , mais toujours intré-  
pide , avance d'un pas ferme & sûr dans  
cette forêt profane , & en sonde les plus  
secrets détours : aucun prodige , aucun  
fantôme ne vient troubler sa vue ; rien ne  
s'oppose à sa marche que l'épaisseur du  
bois & ses tortueux labyrinthes.

Enfin il découvre un vaste & spacieux  
terrein qui s'élève en amphithéâtre : au  
milieu paroît un orgueilleux cyprès sem-

blable à une pyramide : il dirige ses pas vers cet arbre ; il voit sur l'écorce des caractères mystérieux , tels que jadis l'Egypte en employoit pour fixer la parole & peindre la pensée.

Parmi ces signes inconnus, il en retrouve quelques-uns dont les Syriens font usage : il lit : *O ! Guerrier téméraire , qui as osé porter tes pas dans les régions de la mort , de grace , si tu n'es pas aussi barbare que tu es intrépide , de grace , ne trouble pas ce secret asyle ? pardonne à des infortunés privés de la lumière des cieux ; ce n'est point aux vivans à faire la guerre aux morts.*

Pendant que Tancrede cherche le sens que lui cachent ces mots , il entend le vent qui frémit à travers le feuillage : bientôt des sons lugubres , & un concert de soupirs & de sanglots , viennent frapper ses oreilles , & portent dans son cœur , des sentimens mêlés de pitié , d'épouvante & de douleur.

Il tire son épée , & de toute sa force il frappe le cyprès : ô prodige ! le sang coule

de l'écorce & va rougir la terre. Le Héros redouble : alors il entend sortir comme du sein d'un tombeau de longs gémissemens.

Bientôt une voix lui crie : „ Ah Tan-  
 „ crede ! arrête ! tu m'as déjà fait une  
 „ trop cruelle blessure ; barbare ! tu m'as  
 „ arrachée du corps que j'animois ; pour-  
 „ quoi viens-tu déchirer encore cet arbre  
 „ malheureux , auquel m'unit une dure  
 „ destinée ? Veux-tu , cruel , outrager jus-  
 „ ques dans le tombeau les cendres de ton  
 „ ennemie ?

„ Je suis Clorinde ; Je ne suis pas la seule  
 „ qui habite cet arbre funeste : Chrétien ,  
 „ Infidèle , tout ce qui a péri sous les murs  
 „ de Solime est enchaîné ici par la force  
 „ d'un charme inconnu : ces rameaux , ces  
 „ arbres sont animés , & tu ne peux en  
 „ couper une branche , que tu ne fies  
 „ homicide. „

Le malade qui voit en songe des dra-  
 gons ou des chimères que la flamme envi-  
 ronne , les craint sans les croire ; & quoi-  
 qu'à demi convaincu de l'erreur de ses sens ,  
 il

il fait pour les fuir d'inutiles efforts , tant l'aspect de ces monstres imaginaires lui imprime de terreur & d'effroi : ainsi le Héros frémit & cede à des illusions que son esprit combat encore.

Son cœur subjugué par un sentiment impérieux , s'alarme & se glace ; le fer échappe de ses trébuchantes mains ; éperdu , hors de lui-même il croit voir sa Clorinde gémissante , éplorée , qui lui reproche ses blessures & ses outrages : il ne peut plus regarder ce sang ; il ne peut plus entendre ces douloureux soupirs.

Ainsi ce courage que les dangers les plus affreux , que la mort même n'ont pu troubler , est amolli tout-à-coup par une ombre trompeuse , par de vains sanglots , par le nom seul d'un objet adoré. Un vent impétueux a porté loin de la forêt le fer que sa main a laissé tomber : il sort & retrouve son épée sur sa route.

Il arrive auprès de Godefroi , & après avoir recueilli ses esprits : „ Seigneur , lui „ dit-il , je viens te confirmer des prodiges

„ que tu n'as pas voulu croire , & qui en  
 „ effet font incroyables : ce bruit hor-  
 „ rible , ces spectres effrayans , tout est  
 „ réel.

„ Un feu soudain s'est allumé à mes  
 „ yeux , & les flammes ont formé un rem-  
 „ part autour de la forêt ; des monstres  
 „ armés m'en ont défendu les abords :  
 „ j'ai franchi les obstacles ; le fer , l'incen-  
 „ die , & les monstres ont disparu : j'ai  
 „ vu les ténèbres de la nuit , & les frimats  
 „ de l'hiver , que bientôt la clarté la plus  
 „ pure a fait disparaître.

„ Le dirai-je ? ces arbres sont animés :  
 „ des âmes humaines leur donnent le sen-  
 „ timent & la vie. Moi-même j'ai entendu  
 „ de tristes accens qui retentissent encore  
 „ douloureusement dans mon cœur. Le  
 „ sang coule de leur écorce coupée. ....  
 „ Non , j'avoue ma faiblesse.... non...  
 „ je ne pourrai jamais en arracher une  
 „ branche. „

Il dit : cependant le pieux Bouillon flotte  
 agité de mille pensées : ira-t-il lui-même

tenter cette aventure & lutter contre les enchantemens ; ou bien enverra-t-il dans une forêt plus éloignée chercher les matériaux nécessaires à ses desseins ? mais le Solitaire vient l'arracher à la rêverie dans laquelle il est plongé.

„ Quitte , quitte , lui dit-il , ces pen-  
„ sées audacieuses ! un autre bras que le  
„ tien doit couper ces arbres que défend  
„ envain un charme inconnu. Déjà , déjà  
„ le vaisseau fatal aborde sur un rivage  
„ désert , & plie ses voiles : déjà le Guer-  
„ rier qui doit nous faire triompher a  
„ rompu l'indigne chaîne qui le retient , &  
„ abandonne des lieux témoins de sa foi-  
„ ble. Bientôt Sion fera sous nos loix ,  
„ & le fier Sarrafin expirera sous nos  
„ coups. „

Son visage est en feu ; sa voix a plus d'éclat que celle d'un mortel : Godefroi se livre à un nouvel espoir , & une ardeur inconnue s'allume dans son âme. Cependant le soleil est dans le signe du cancer , & du feu de ses rayons il embrâse la terre.

La chaleur épuise les forces des guerriers ,  
& nuit aux desseins du Héros. *L'homme*

Les astres ne répandent plus une bénigne influence ; leur aspect mal - faisant porte dans l'air les impressions les plus funestes : tout est en proie à une ardeur qui consume & dévore. A un jour brûlant , succede une nuit plus cruelle que remplace un jour plus affreux.

Jamais le soleil ne se leve que couvert de vapeurs sanglantes , sinistre présage d'un jour malheureux : jamais il ne se couche que des taches rougeâtres ne menacent d'un aussi triste lendemain. Toujours le mal présent est aigri par l'affreuse certitude du mal qui doit le suivre.

Sous ces rayons brûlans , la fleur tombe desséchée ; la feuille pâlit , l'herbe languit altérée ; la terre s'ouvre , & les sources tarissent. Tout éprouve la colere céleste , & les nues stériles répandues dans les airs , n'y font plus que des vapeurs enflammées.

Le ciel semble une noire fournaise : les yeux ne trouvent plus où se reposer : le



zéphir se rait enchaîné dans les grottes obscures ; l'air est immobile : quelquefois seulement la brûlante haleine d'un vent qui souffle du côté du rivage more , l'agite & l'enflamme encore davantage.

Les ombres de la nuit sont embrâsées de la chaleur du jour : son voile est allumé du feu des comètes & chargé d'exhalaisons funestes. O terre malheureuse , le ciel te refuse sa rosée ! les herbes & les fleurs mourantes attendent envain les pleurs de l'aurore.

Le doux sommeil ne vient plus sur les ailes de la nuit verser ses pavots aux mortels languissans. D'une voix éteinte , ils implorent ses faveurs & ne peuvent les obtenir. La soif , le plus cruel de tous ces fléaux , consume les Chrétiens : le tyran de la Judée a infecté toutes les fontaines de mortels poisons , & leurs eaux funestes ne portent plus que les maladies & la mort.

Le Siloé qui toujours pur leur avoit offert le trésor de ses ondes , appauvri maintenant , roule lentement sur des sables qu'il mouille à peine : quelle ressource hélas !

l'Eridan débordé , le Gange , le Nil même lorsqu'il franchit ses rives & couvre l'Egypte de ses eaux fécondes , suffiroient à peine à leurs desirs.

Dans l'ardeur qui les dévore , leur imagination leur rappelle ces ruisseaux argentés qu'ils ont vu couler au travers des gazons ; ces sources qu'ils ont vu jaillir du sein d'un rocher & serpenter dans des prairies : ces tableaux jadis si rians ne servent plus qu'à nourrir leurs regrets & à redoubler leur désespoir.

Ces robustes guerriers qui ont vaincu la nature & ses obstacles , qui jamais n'ont ployé sous leur pesante armure ; que n'ont pu dompter le fer ni l'appareil de la mort , foibles maintenant , sans courage & sans vigueur , pressent la terre de leus poids inutile : un feu secret circule dans leurs veines , les mine & les consume.

Le coursier , jadis si fier , languit auprès d'une herbe aride & sans saveur ; ses pieds chancellent , sa tête superbe tombe négligemment penchée ; il ne sent plus l'éguillon

de la gloire ; il ne se souvient plus des palmes qu'il a cueillies : ces riches dépouilles , dont il étoit autrefois si orgueilleux , ne sont plus pour lui qu'un odieux & vil fardeau.

Le chien fidele oublie son maître & son asyle ; il languit étendu sur la poussiere , & toujours haletant , il cherche envain à calmer le feu dont il est embrâsé : l'air lourd & brûlant pese sur les poumons qu'il devoit rafraîchir.

Dans la langueur qui les accable , les Chrétiens loin de prétendre encore à la victoire , craignent les derniers malheurs : on entend de tous côtés de tristes gémissemens & les cris de la douleur : „ Qu'est-ce , pere Godefroi ? qu'attend-il encore ? que „ tout son camp périsse anéanti ?

„ Eh ! comment se flatte-t-il de triompher de nos ennemis ? où prendra-t-il „ des machines ? à tant de signes éclatans , „ lui seul ne reconnoît pas le céleste courroux ? mille prodiges nouveaux , mille „ spectres effrayans , ce soleil qui nous

„ brûle de ses feux , tout nous l'annonce  
 „ & nous l'atteste.

„ Troupe vile & dédaignée , objet de  
 „ ses mépris , il faudra donc que nous  
 „ mourrions ici pour lui conserver son  
 „ sceptre & son empire ? cette autorité  
 „ suprême dont il est enivré , mérite-t-elle  
 „ donc d'être achetée du bonheur & de  
 „ la vie des peuples soumis à ses loix ?

„ Eh ! voilà ce mortel pieux ? voilà cette  
 „ sensibilité , cette humanité si vantées ?  
 „ le barbare ! pour jouir d'un vain &  
 „ dangereux honneur , il oublie le salut  
 „ des siens. Pendant que les fontaines &  
 „ les ruisseaux sont taris pour nous , les  
 „ ondes du Jourdain coulent à sa table ;  
 „ & tranquille avec ses favoris , il la mêle  
 „ avec le vin de Crete. „

Ainsi murmuroient les Latins : mais le  
 Chef des Grecs las depuis long-tems de  
 suivre leurs drapeaux , ne s'arrêta point à  
 de vaines plaintes : „ Pourquoi mourir ici ,  
 „ dit-il , pourquoi attendre que tous les

„ miens y périssent avec moi ? que Gode-  
„ froi toujours aveugle en sa folie se perde  
„ s'il le veut & tous ses Latins avec lui ! „  
Il dit , & sans prendre congé , il part à la  
faveur du silence & de la nuit.

Le jour révèle sa fuite , & son exemple  
devient contagieux ; ceux qui ont suivi  
Clotaire , Adhémar , & les autres Héros  
que le fer a moissonnés , croient que la  
mort de leurs chefs les a dégagés de leurs  
sermens : ils ne songent plus qu'à la fuite ,  
& déjà quelques-uns se sont échappés avec  
les ombres.

Godefroi entend leurs complots , il voit  
leur désertion : il pourroit s'armer du pou-  
voir suprême , mais son cœur abhorre des  
remedes rigoureux : il leve les mains au  
ciel , il y fixe ses regards animés d'un  
saint zele , & avec cette foi qui peut sus-  
pendre le cours des fleuves & transporter  
les montagnes , il adresse à l'Eternel cette  
humble priere.

„ O mon pere , ô mon Dieu , si jadis ,  
„ dans le désert , tu fis pleuvoir pour ton

„ peuple une céleste rosée , si tu donnas  
„ à un mortel d'amollir les rochers & de  
„ faire jaillir une source d'eau vive du  
„ sein d'une montagne , déploie aussi en  
„ notre faveur le pouvoir de ton bras !  
„ pardonne à notre foiblesse , & n'écoute  
„ que ta grace : nous sommes tes soldats ;  
„ que ce titre du moins nous obtienne ta  
„ pitié ! „

Bientôt sa priere s'élève au ciel sur les ailes du desir : l'Eternel l'entend & abaisse sur son peuple ses regards attendris : il veut mettre enfin un terme au fléau qui l'accable.

„ Les guerriers , dit-il , armés pour ven-  
„ ger ma loi ont assez éprouvé de périls  
„ & de revers ; l'enfer & le monde con-  
„ jurés ont employé contre eux & la force  
„ & l'adresse : un nouvel ordre des choses  
„ va commencer , & pour eux le destin  
„ n'aura plus qu'un cours prospère. Qu'il  
„ pleuve ; que l'invincible guerrier revienne,  
„ & que l'Egyptien ne paroisse que pour  
„ ajouter à leur triomphe & à leur gloire. „

Il dit : les cieux tremblèrent à sa voix ; les spheres célestes s'émûrent , l'air frémit de respect ; l'Océan , les montagnes & les abîmes furent ébranlés. Soudain des éclairs étincellent & le tonnerre éclate : avec des cris de joie , les Chrétiens saluent le tonnerre & les éclairs.

Des nues s'épaississent ; elles ne sont point formées des vapeurs grossières de la terre ; elles descendent du ciel même , qui ouvre toutes ses cataractes : une nuit soudaine embrasse l'Univers , & dérobe la clarté : une pluie impétueuse grossit les ruisseaux , & bientôt inonde la plaine.

Quand l'été darde ses feux , on voit les oiseaux aquatiques attendre la pluie sur des rives desséchées , l'appeller à grands cris , & la recevoir sur leurs ailes étendues ; ils se plongent dans les flots , s'y replongent encore , & dans leur sein éteignent l'ardeur dont ils furent consumés.

Tels les Chrétiens avec des cris d'allégresse reçoivent les torrens que verse sur eux la faveur céleste. Ils remplissent des

coupes , ils remplissent leurs casques & boivent à longs traits l'onde fraîche & bien-faisante : les uns y plongent leurs mains ; d'autres s'y baignent le visage : quelques-uns par une sage prévoyance la conservent dans des vases pour servir à leurs besoins.

La terre aride & desséchée la reçoit avidement dans son sein entr'ouvert , & par de secrets canaux la distribue dans ses veines ; elle y circule & va bientôt rendre aux plantes & aux fleurs la fraîcheur & la vie.

La nature renaît & s'embellit. Telle une jeune beauté qu'un remède salutaire rappelle des portes du trépas , voit refleurir les roses de son teint , & bientôt oubliant ses douleurs , reprend sa parure & se couronne de guirlandes.

Enfin le ciel se ferme : le soleil reparoît , & ne lance que ces rayons amoureux dont il caresse la terre aux beaux jours du printems. O reine des vertus ! ô foi des Chrétiens ! tu changes l'ordre des saisons ; tu rends à l'air agité le calme & le repos : tu triomphes & du sort & des astres ennemis.

CHANT XIV.





## C H A N T X I V.

✓ C E P E N D A N T la nuit se leve toute humide des vapeurs de la terre : de son voile dégoutte une précieuse rosée qui va rafraîchir encore les fleurs & la verdure : les zéphirs se balancent dans les airs , & leur haleine invite les mortels au repos.

Déjà dans les bras du sommeil , ils oublioient leurs travaux & leurs peines , quand assis au sein de l'éternelle clarté , le Maître de l'univers abaissa sur la terre cet œil qui ne ferme jamais : d'un regard complaisant il envisage Godefroi , & lui envoie un songe qui doit lui révéler les célestes décrets.

Non loin des portes dorées que le soleil frappe de ses premiers rayons , est une porte de crystal , qui s'ouvre avant que l'astre du jour ait commencé sa carrière ; c'est par-là que sortent ces songes , enfans du ciel , qui vont verser dans les cœurs purs l'espérance

& la joie : c'est par-là que celui qui est destiné à Godefroi , descend vers lui , porté sur des ailes d'or.

Jamais vision n'offrit à un mortel des images si belles , ni si riantes : à ses yeux se dévoilent les secrets de l'Olympe & des sphères célestes : il voit la vérité dans sa source & les êtres dans leur réalité ; il se croit transporté dans un espace lumineux , tout brillant d'or & de clarté.

Pendant qu'il admire l'étendue , les mouvemens & l'harmonie de l'Univers , un guerrier se présente à sa vue , couronné de rayons & tout étincelant de feux : d'une voix dont rien , ici-bas , ne peut égaler la douceur : — „ Godefroi , lui dit-il , tu „ ne me reconnois pas ? tu ne reconnois „ pas Hugues ton fidele ami ?

„ — Pardonne à mes yeux éblouis : au „ milieu de l'éclat qui t'environne , je n'ai „ pu retrouver tes traits : „ Il dit ; & trois fois dans ses bras il veut presser son ami ; trois fois l'ombre échappe à ses embrassemens.

„ Je ne suis plus , lui dit-il , avec un  
„ doux sourire , je ne suis plus revêtu  
„ d'une mortelle dépouille : tu vois un  
„ esprit pur , une substance impalpable ,  
„ un habitant du céleste séjour : c'est ici  
„ le temple de l'Eternel ; c'est ici que repo-  
„ sent ses guerriers : ta place y est mar-  
„ quée. — Quand y serai-je avec eux ,  
„ interrompit Godefroi ? Ah ! puisse la  
„ mort briser mes liens , si ces liens retar-  
„ dent mon bonheur !

„ Bientôt , lui répond Hugues , tu parta-  
„ geras notre gloire & notre triomphe ;  
„ mais il faut encore que tu combattes  
„ sur la terre , & que tu y prodigues tes  
„ sueurs & ton sang. Il faut que tu arra-  
„ ches la Ville Sainte au joug de l'im-  
„ pie , & que dans ses murs tu fondes  
„ un empire Chrétien , que gouvernera ton  
„ frère après toi.

„ Mais pour ranimer encore le saint  
„ amour qui brûle dans ton cœur , contem-  
„ ple d'un œil plus fixe ces astres lumi-  
„ neux , ces globes enflammés dont l'éter-

„ nelle intelligence dirige les mouvemens :  
„ prête l'oreille à ces divins concerts , à  
„ cette harmonie céleste ; abaisse ensuite  
„ tes regards sur ce vil amas de sable &  
„ de poussière.

„ Quel petit théâtre pour vos vertus ?  
„ quelle vaine récompense pour vos tra-  
„ vaux ! combien est étroite la sphere où  
„ s'agite votre ambition ! dans quels  
„ déserts , dans quelle solitude affreuse  
- „ vous étalez votre faste & vos viles gran-  
„ deurs ! ce grain de sable est environné par  
„ ce que vous appelez l'Océan ou l'abyme ,  
„ lac méprisable qui dément l'orgueil de  
„ son nom. „

Godefroi jette sur la terre un regard  
dédaigneux ; la mer , les fleuves , les  
empires se confondent à sa vue , & ne  
forme qu'un imperceptible atôme : il s'étonne  
que notre folle ambition s'attache à des  
ombres , à une vaine fumée , qu'elle oublie  
ce ciel qui nous appelle , pour courir après  
une servile grandeur.

„ Puisque l'Etre suprême , dit-il , ne veut

„ pas encore briser mes fers , montre-moi  
„ du moins le sentier où je dois marcher  
„ au milieu des erreurs & des illusions qui  
„ m'environnent ? — Ce sentier , c'est  
„ celui que tu tiens ; n'en détourne ja-  
„ mais tes pas. Le seul conseil que je te  
„ donne , c'est de rappeler de son exil l'il-  
„ lustre fils de Berthol.

„ La Providence qui t'a choisi pour con-  
„ duire la sainte entreprise , destine ce  
„ Héros à être le ministre de tes desseins :  
„ si tu es la tête , il est le bras ; & ce qu'or-  
„ donnera ta prudence , c'est à lui de l'exé-  
„ cuter. Personne ne peut remplir sa place ,  
„ & tu ne pourrois , sans crime , lui ravir  
„ une gloire qui lui appartient.

„ C'est à lui seul qu'il est donné de  
„ triompher de la forêt & des charmes qui  
„ la défendent : ton camp , qui déjà n'a  
„ plus de courage , ni d'espoir , va repren-  
„ dre à son retour une vigueur nouvelle.  
„ Devant lui tomberont les murs de Sion  
„ & les forces de l'Orient.

„ Que ne puis-je , dit Bouillon , revois

„ ce jeune Héros au milieu de nous ! tu lis  
 „ dans mon cœur , tu fais si je l'aime , si  
 „ je l'estime ; mais , dis-moi sous quelles  
 „ conditions dois-je le rappeler ? dans  
 „ quels lieux le ferai-je chercher ? m'abais-  
 „ serai-je à la priere ? lui donnerai-je des  
 „ ordres ? son retour , dans mon camp ,  
 „ n'offensera-t-il point la discipline & les  
 „ loix ?

„ — Dieu , qui te prodigue ses faveurs ,  
 „ veut que ceux dont il t'a nommé le chef ,  
 „ t'honorent & te réverent : tu ne peux , sans  
 „ avilir ton pouvoir , descendre à la priere ;  
 „ mais laisse-toi fléchir , & cede aux pre-  
 „ mieres instances.

„ Quelque inspiré par Dieu même te con-  
 „ jurera de pardonner à Renaud son erreur ,  
 „ & de le rendre à la gloire & aux com-  
 „ bats : quoique aujourd'hui sous un ciel  
 „ étranger , ce jeune Héros , victime d'un  
 „ délire amoureux , languisse dans la mol-  
 „ lesse & dans les plaisirs , ne doute pas  
 „ que bientôt ils n'accourent à la voix du  
 „ besoin qui vous presse.

„ Pierre , à qui le ciel révèle ses myste-  
„ res , saura diriger les pas de ceux que tu  
„ auras chargés d'aller chercher ce jeune  
„ Guerrier : par des routes inconnues , ils  
„ arriveront dans les lieux qui le cachent ,  
„ & le ramèneront au camp. Ainsi Dieu  
„ réunira enfin sous tes drapeaux tous  
„ tes compagnons égarés.

„ Je finirai par te dévoiler un secret qui  
„ flattera ton cœur : ton sang se mêlera  
„ un jour au sang de Renaud , & il en  
„ sortira une race illustre & glorieuse. „  
Hugues se tait à ces mots , & s'évanouit  
comme une vapeur légère que le vent chasse ,  
ou que dissipe le soleil : Godefroi se réveille ,  
l'ame remplie d'étonnement & de joie.

Déjà l'astre du jour avoit commencé sa  
carrière : Bouillon se leve & revêt sa pesante  
armure. Bientôt les chefs se rassemblent  
dans sa tente , & viennent y décider avec  
lui ce qu'on doit exécuter.

Guelfe plein de l'inspiration céleste com-  
mence le premier : „ Je viens , Seigneur ,  
„ implorer ta clémence : peut-être à d'au-

„ tres yeux que les tiens ma priere paroît-  
„ troit indiscrete encore & prématurée.

„ Mais c'est en faveur de Renaud , c'est  
„ par Guelfe , c'est au pieux Bouillon  
„ qu'elle est adressée : je ne suis pas indigne  
„ d'obtenir une grace dont toute l'armée  
„ partagera la reconnoissance avec moi :  
„ consens , je t'en conjure , consens que  
„ mon neveu revienne , & que son sang  
„ versé pour la cause commune , expie  
„ son erreur.

„ Eh , quel autre que lui osera porter  
„ le fer dans cette redoutable forêt ? Quel  
„ autre avec plus de constance & d'intrépi-  
„ dité , bravera les dangers & la mort ? tu  
„ le verras ébranler les ramparts ennemis ,  
„ enfoncer les portes de Solime , & le  
„ premier s'élancer sur ses murs. Rends ,  
„ Seigneur , rends à ton camp l'objet de  
„ son espérance & de ses vœux.

„ Rends-moi un neveu si vaillant ; rends  
„ à ton pouvoir un bras si prompt à exécute-  
„ ter tes volontés suprêmes ; ne souffre pas  
„ qu'il languisse dans un obscur repos :



„ rappelle-le dans le sein de la gloire : qu'il  
„ suive tes drapeaux triomphans ; que sur  
„ ce noble théâtre , sous tes yeux , sous tes  
„ ordres , il revienne s'illustrer encore par  
„ des exploits dignes de lui. „

Tous les guerriers par un doux murmure  
secondent les prières du généreux Guelfe :  
Godefroi paroît ne céder qu'à ses instances  
& à leur desir : „ Eh , comment , dit-il ,  
„ pourrois-je vous refuser une grace , que  
„ vous demandez avec tant d'ardeur ? Que  
„ la loi se taise , je n'écoute aujourd'hui  
„ que votre choix & vos vœux.

„ Que Renaud revienne ; mais qu'il  
„ apprenne à mettre un frein à ses pas-  
„ sions , & qu'il justifie notre espoir & nos  
„ desirs. Guelfe , c'est à toi de lui annoncer  
„ sa grace ; sans doute il précipitera son  
„ retour : choisis toi-même celui qui doit  
„ lui porter cette nouvelle , & dirige ses  
„ pas vers les lieux où tu crois qu'il s'est  
„ fixé. „

Il se tait ; le guerrier Danois se leve :  
„ C'est sur moi , dit-il , que le choix doit

„ s'arrêter. Pour remettre dans les mains  
 „ de Renaud l'épée de mon généreux  
 „ maître , j'irai le chercher au milieu des  
 „ périls & dans les climats les plus éloi-  
 „ gnés. „ — Guelfe qui connoît sa valeur ,  
 fouscrit à sa demande & lui associe Ubalde ,  
 dont la prudence & la sagesse ont mérité  
 sa confiance.

Ubalde, dans ses jeunes années, avoit par-  
 couru des régions lointaines ; & des glaces  
 du pôle , il avoit voyagé jusques dans les  
 fables brûlans de l'Ethiopie : il connoissoit  
 les mœurs des peuples divers, leur usages  
 & leurs langues : dans un âge plus mûr ,  
 Guelfe l'avoit attaché à sa fortune , & le  
 comptoit parmi ses plus chers favoris.

Abusé par la renommée , Guelfe dirigeoit  
 les pas de ces Guerriers vers les murs où  
 regne Bohémond ; mais le solitaire , qui  
 connoît son erreur , vient au milieu d'eux.

„ Abusés par l'opinion vulgaire , vous  
 „ vous égarteriez , leur dit-il , dans une  
 „ route infidèle : marchez vers Ascalon : à  
 „ l'embouchure d'un fleuve , un homme

» vous apparôtra ; il est l'ami des Chrétien-  
» tiens , croyez à ses discours , & abandon-  
» nez-vous à ses conseils.

» Le ciel éclaire son esprit ; moi-même ,  
» dès long-temps , j'ai pris soin de l'in-  
» truire de votre voyage : vous trouverez  
» en lui autant de bonté que de sagesse. »

Dociles aux ordres du Solitaire , les deux guerriers volent vers le rivage où viennent expirer les flots qui baignent les murs d'Ascalon : ils n'entendoient pas encore le mugissement des vagues , quand ils furent arrêtés par un fleuve dont la pluie avoit grossi les eaux.

Dans son cours impétueux & rapide , il inondoit ses rives : pendant qu'Ubalde & le Danois d'un œil étonné en mesurent la profondeur , un vieillard leur apparôit ; la douceur & la majesté sont sur son front : il est revêtu d'une robe flottante ; une couronne de hêtre ceint sa tête ; dans sa main est une baguette : il remonte le fleuve , & foule d'un pied sec cette plaine liquide.

Tels dans la saison des frimats , on voit

les habitans du pôle courir sur leurs fleuves glacés & presser les flots immobiles sous leur poids. Il aborde les deux guerriers , dont les regards sont fixés sur lui.

„ Amis , leur dit-il , vous poursuivez  
„ une pénible entreprise : vous avez besoin  
„ qu'une main secourable dirige vos pas :  
„ le guerrier que vous cherchez est loin  
„ de ces régions , dans un pays infidèle ,  
„ inhabité : que de travaux vous restent  
„ encore ! que de mers , que de rivages  
„ vous avez à parcourir ! c'est au-delà des  
„ limites du monde que vous trouverez  
„ l'objet de vos recherches.

„ Mais ne dédaignez pas de me suivre  
„ dans les grottes cachées où j'ai fixé mon  
„ séjour : je vous y révélerai des secrets  
„ importants , & qu'il est nécessaire que  
„ vous connoissiez ». Il dit , & il ordonne  
aux flots de se diviser : soudain l'onde  
obéit , & des deux côtés s'élève une montagne liquide.

Le vieillard prend les deux guerriers par la main , & les conduit sous le lit du fleuve  
dans

dans une grotte profonde : là ne pénètre qu'une lumière pâle & tremblante : cependant à cette foible lueur , ils voient d'immenses réservoirs , d'où sortent les eaux qui jaillissent en fontaines , qui forment les fleuves , les étangs & les lacs.

Ils y découvrent les canaux secrets par lesquels filtrent les ondes de l'Eridan , du Gange & de l'Euphrate ; les sources du Tanaïs & les veines inconnues qui portent au Nil ses liquides trésors : plus bas ils trouvent un fleuve qui roule des flots de soufre & de vif-argent. Cette liqueur épurée par le soleil , se condense , & forme sur la terre les métaux les plus précieux.

Sur les rives étincellent les pierres les plus rares , & le feu dont elles brillent éclaircit les ombres de ce ténébreux séjour. Le saphir y déploie son céleste azur , la topaze , l'escarboucle , le diamant y éblouissent les yeux ; l'émeraude . par des couleurs plus riantes , les flatte & les attire.

Tout pleins de ces merveilles qui les étonnent , les deux guerriers s'avancent dans

un profond silence : enfin Ubalde élève la voix : „ Dis-nous , respectable vieillard , „ dans quels lieux nous sommes ? Dis- „ nous où tu conduis nos pas ? daigne „ nous révéler qui tu es ? dans l'étonne- „ ment dont mon cœur est frappé , je ne „ fais si ce que je vois est un songe ou une „ réalité.

„ — Vous êtes dans le sein de la terre , „ au milieu des sources de sa fécondité : „ sans moi , vous ne pourriez pénétrer „ dans ces sombres abymes : je vous „ conduis à mon palais que vous verrez „ bientôt brillant de la clarté la plus pure : „ je naquis dans l'erreur , mais depuis „ l'onde salutaire a lavé mon ame & „ purifié mon cœur. *etc.*

„ Ce n'est point le pouvoir des esprits „ infernaux qui sous ma main opere ces „ merveilles ; loin de moi cet art funeste , „ ces charmes sacrilèges qu'emploie un „ coupable mortel pour arracher à l'enfer „ ses secrets : j'interroge la nature , je „ vais au sein des plantes & des eaux

„ surprendre les vertus qui y sont cachées.  
„ J'étudie les ressorts inconnus qui entretiennent l'harmonie du monde , &  
„ font mouvoir les étoiles.

„ Je n'habite pas toujours , loin du  
„ ciel , dans ces profonds souterrains :  
„ souvent je fixe mon séjour au sommet  
„ du Carmel ou du Liban : là , Mars &  
„ Vénus se montrent à moi sans voile  
„ & sous leurs différens aspects ; je mesure  
„ la marche lente ou rapide des astres ;  
„ je calcule l'influence de leurs regards  
„ favorables ou sinistres.

„ Je vois les nuages se condenser , se  
„ colorer & s'évanouir sous mes pieds :  
„ je vois se former la pluie & la rosée.  
„ Mon œil suit la marche inconstante  
„ des vents , & les sillons tortueux que  
„ décrit la foudre : je contemple de près  
„ les comètes & les globes de feu qui  
„ roulent sur vos têtes. Ivre de mes  
„ connoissances, jadis je m'admirai moi-même.

✓ „ Dans le délire de ma vanité , je crus

„ que mon savoir étoit la mesure cer-  
„ taine & infailible du pouvoir du Créa-  
„ teur : mais quand votre pieux solitaire  
„ versa , sur ma tête , l'onde sacrée , il  
„ éclaira mon ame ; il m'apprit que  
„ mes clartés n'étoient que ténèbres &  
„ qu'erreur.

„ Je connus alors que nos yeux toujours  
„ foibles & clignotans , ne pouvoient fixer  
„ la vérité sur son trône éternel : je ris de  
„ mes illusions , & des vaines fumées  
„ dont la vapeur avoit enivré mon orgueil.  
„ Docile aux conseils du sage qui m'a  
„ éclairé , je me livre encore à mes pre-  
„ miers goûts ; mais m'oubliant moi-  
„ même , je n'ai plus que lui pour moteur  
„ & pour guide.

„ Arbitre de mes pensées , il me com-  
„ mande , il m'instruit & mon ame est  
„ dans sa main : quelquefois il daigne opé-  
„ rer par moi des merveilles dignes de  
„ lui : j'arracherai le Héros que vous cher-  
„ chez aux fers qui le retiennent : Pierre  
„ m'en a fait une loi , & depuis long-



„ tems j'attendois votre arrivée que lui-  
„ même m'avoit prédite. „

Cependant ils touchent à la grotte qu'habite le vieillard ; vaste & spacieux palais où brillent tous les trésors que la terre renferme dans son sein : rien n'y est l'ouvrage de l'art , ses riches ornemens ne sont dûs qu'à la nature.

Les deux nouveaux hôtes y trouvent mille mains empressées à les servir. Sur une table magnifique brillent l'argent , l'or & le crystal : après un somptueux repas : „ Il  
„ est tems , dit le vieillard , que je satisfasse au plus cher de vos desirs.

„ Vous connoissez Armide & ses perfidies ; vous savez par quels artifices elle entraîna sur ses pas vos plus braves guerriers : vous savez que le palais de l'Infidèle devint leur prison , & que chargés de fers elle les envoyoit à Gaza ,  
„ quand un Héros rompit leurs chaînes & finit leurs malheurs.

„ Mais vous ignorez encore ce qui a suivi , & je vais vous le raconter. Quand

„ l'Infidele se vit enlever sa proie , de  
 „ douleur , elle se déchira les mains , &  
 „ dans sa fureur elle se dit à elle-même ,  
 „ non il ne faut pas qu'il se vante d'avoir  
 „ dérobé mes captifs aux liens que je leur  
 „ avois donnés.

„ Il a brisé leurs fers ? qu'il les porte  
 „ lui-même ! qu'il gémissé sous les coups  
 „ que j'avois destinés à d'autres : c'est trop  
 „ peu pour ma vengeance ; je jure de les  
 „ exterminer tous. Elle dit ; & dans son  
 „ cœur impie elle ourdit une trame nou-  
 „ velle. Elle vole sur les lieux où Renaud  
 „ a vaincu & immolé ses guerriers.

„ Le Héros y avoit laissé son armure , &  
 „ pour se cacher sous des dehors inconnus ,  
 „ avoit revêtu celle d'un Infidele. La per-  
 „ fide prend ses armes , en couvre un ca-  
 „ davre mutilé , & le jette sur la rive d'un  
 „ fleuve où bientôt une troupe de Chré-  
 „ tiens devoit se rendre.

„ Elle l'avoit prévu ; elle connoissoit  
 „ tous vos mouvemens : dans la plaine ,  
 „ au milieu de votre camp , mille espions

„ veilloient pour elle & lui dévoient vos  
„ secrets. L'enfer docile à ses loix avoit  
„ soin de l'éclairer sur vos démarches.

„ Non loin du cadavre , elle place un  
„ fourbe adroit , sous l'habit d'un berger ,  
„ lui dit ce qu'il doit faire & ce qu'il doit  
„ dire : fidele à ses ordres , il s'entretient  
„ avec vos guerriers , & jette dans leurs  
„ cœurs le germe de ce soupçon qui depuis  
„ enfanta les querelles , les discordes &  
„ presque une guerre civile.

„ On crut que Bouillon avoit armé con-  
„ tre Renaud de secrets assassins ; affreuse  
„ idée , que bientôt fit évanouir un foible  
„ rayon de la vérité ! tel fut le premier  
„ succès d'Armide : mais elle préparoit au  
„ jeune vainqueur un piège encore plus  
„ funeste.

„ Elle l'attend sur les bords de l'Oronte :  
„ le guerrier s'y arrête , dans un endroit  
„ où ce fleuve se divise & forme une île  
„ qu'il embrasse de ses eaux : il voit une  
„ colonne élevée sur la rive , tout auprès  
„ étoit un bateau : il fixe ses yeux sur le

„ marbre & y lit cette inscription en let-  
 „ tres d'or.

„ *Qui que tu sois , ô voyageur ! que le*  
 „ *hasard ou ton choix conduit sur ces bords ;*  
 „ *le soleil dans son cours n'éclaire point de*  
 „ *plus grandes merveilles que celles qui sont*  
 „ *cachées dans cette isle : passe si tu veux les*  
 „ *connoître.* Le Guerrier imprudent cede  
 „ au desir curieux qui l'entraîne ; il aban-  
 „ donne ses écuyers , & seul il s'élance  
 „ dans la barque , qui peut à peine le  
 „ recevoir.

„ Déjà il est sur l'autre bord ; ses regards  
 „ avides parcourent la surface de l'isle ,  
 „ mais ils n'y rencontrent que des grottes ,  
 „ des eaux , des gazons & des fleurs ; il  
 „ est honteux de sa crédulité : cependant  
 „ ce lieu rit à sa vue ; un charme invlsible  
 „ l'y retient : il s'y arrête , détache son  
 „ casque & respire un air délicieux.

„ Soudain l'onde murmure ; Renaud  
 „ porte ses yeux sur le fleuve : au milieu  
 „ s'élève une vague qui tourne & se replie  
 „ sur elle-même ; bientôt il voit flotter une

„ blonde chevelure , puis il apperçoit la  
„ tête d'une nymphe , puis enfin , un corps  
„ qui semble formé par l'amour & les  
graces.

„ Telle , dans ces spectacles nocturnes que  
„ nos théâtres étalent , on voit une Déesse  
„ sortir lentement du sein de la nue qui  
„ s'abaisse sous elle : telles encore , autre-  
„ fois , on peignoit ces perfides sirenes que  
„ la fable plaçoit dans la mer qui baignoit  
„ les bords de l'antique Etrurie : comme  
„ elles , cette fille des eaux charme les yeux  
„ par sa beauté ; elle charme , comme  
„ elles , les oreilles par ses chants.

„ — Cœurs tendres & sensibles , vous  
„ que le printemps couronne de ses roses ,  
„ ne vous laissez pas éblouir aux rayons  
„ trompeurs de la gloire & de la vertu ?  
„ Heureux qui suit toujours la loi de ses  
„ desirs ! heureux qui cueille , dans chaque  
„ saison de la vie , les fruits qu'elle fait  
„ naître ! c'est le vœu de la sagesse ; c'est  
„ le cri de la nature. Serez-vous insensibles  
„ & sourds à sa voix ?

„ Insensés , pourquoi laissez-vous faner  
„ ces fleurs passageres que la jeunesse fait  
„ éclore ? Cette gloire , cette valeur que  
„ vante le monde , ne sont que de vains  
„ noms , de vaines chimeres ; cette renom-  
„ mée , dont le bruit chatouille votre  
„ superbe oreille , n'est qu'un écho , un  
„ songe , l'ombre d'un songe que le moin-  
„ dre souffle fait évanouir.

„ Jouissez sans inquiétude ; que votre  
„ ame sans remords s'abandonne à l'ivresse  
„ de vos sens : noyez dans l'oubli , vos  
„ chagrins & vos peines , & que jamais une  
„ triste prévoyance n'anticipe les maux que  
„ l'avenir vous prépare : que le ciel à son  
„ gré menace & tonne , qu'il lance ses  
„ feux & ses traits ; riez du vain bruit de ses  
„ foudres impuissans ; tranquilles au sein  
„ des plaisirs , n'écoutez que la sagesse &  
„ la nature. „

— „ Par ses chants harmonieux , l'En-  
„ chanteresse endort le jeune Guerrier : un  
„ doux sommeil enchaîne & maîtrise ses  
„ sens : le tonnerre le plus affreux ne sauroit

„ l'arracher à ce profond repos , image  
„ de la mort : Armide , pleine de sa vean-  
„ geance , sort du lieu qui la cache , &  
„ court à lui.

„ Mais quand elle a fixé sur lui ses yeux ,  
„ quand elle a vu ce front calme & tran-  
„ quille , ces levres où repose le sourire ,  
„ ces yeux dont le sommeil même ne peut  
„ lui dérober l'éclat , elle s'arrête ; elle sent  
„ expirer sa colere. Assise auprès de lui , elle  
„ admire ses graces , ses regards sont atta-  
„ chés sur son front , comme ceux de Nar-  
„ cisse sur la fontaine qui réfléchit son  
„ image.

„ De son voile elle essuie la sueur qui  
„ mouille les joues du Héros ; d'un souffle  
„ amoureux elle rafraîchit l'air qu'il res-  
„ pire : ce cœur plus dur que le diamant ,  
„ plus froid que la glace , se fend , s'amol-  
„ lit & déjà ne connoît plus que le feu  
„ de l'amour.

„ Des fleurs qui croissent dans ces beaux  
„ lieux , elle forme des liens artistement  
„ tissus ; elle en serre les bras & les pieds

„ de Renaud, le fait placer sur son char ,  
„ & d'un vol rapide s'élève avec lui dans  
„ les airs.

„ Ce n'est point à Damas, ce n'est point  
„ dans ce château funeste aux Guerriers  
„ Chrétiens qu'elle dépose sa proie : hon-  
„ teuse de sa foiblesse , dévorée d'une  
„ flamme jalouse, elle va loin des rives  
„ connues , se cacher au sein de l'Océan ,  
„ dans des lieux où jamais n'aborderent  
„ nos vaisseaux : elle choisit pour son sé-  
„ jour une île déserte & solitaire , une de  
„ de ces îles que nous appellons fortunées.

„ Sur la cime d'une montagne que  
„ couvrent des ombres épaisses , elle creuse  
„ un lac & bâtit un palais : par la force  
„ de ses charmes , le penchant de la mon-  
„ tagne est couvert de neige , pendant que  
„ le sommet est couronné de fleurs & de  
„ verdure.

„ Là , dans un printems éternel , Ar-  
„ mide & Renaud coulent des jours filés  
„ par la mollesse & les plaisirs : c'est de  
„ cette prison lointaine & inconnue que

„ vous



„ vous devez arracher le Héros. Autour de  
„ lui veillent des monstres que sa jalouse  
„ amante a chargés de le garder : il faut  
„ les vaincre ; vous aurez un guide pour di-  
„ riger vos pas , & des armes pour ache-  
„ ver votre noble entreprise.

„ A peine sortis de ce fleuve , vous trou-  
„ verrez une femme qui dans l'âge le plus  
„ avancé conserve toute la fraîcheur de  
„ la jeunesse : vous la reconnoîtrez à sa  
„ robe nuée de mille couleurs , à ses longs  
„ cheveux qui descendent sur son front.  
„ Avec elle vous franchirez les mers d'un  
„ vol plus rapide que celui de l'aigle ou  
„ de l'éclair : elle sera encore pour votre  
„ retour un guide fidele & sûr.

„ Au pied de la montagne où habite  
„ l'Enchanteresse , vous verrez d'horribles  
„ serpens dresser en sifflant leur tête mena-  
„ çante : des sangliers aiguïser leurs défen-  
„ ses , des ours , des lions prêts à vous  
„ dévorer : mais au son de cette baguette  
„ ils craindront de vous approcher. Sur la

„ cime vous trouverez des dangers encore  
„ plus redoutables.

„ Une fontaine y coule dont l'onde pure  
„ & limpide invite ceux qui la regardent à  
„ s'y défaltérer : mais dans son froid crystal  
„ elle cache de secrets & funestes poisons.  
„ Qui boit de ces eaux est surpris d'une  
„ ivresse soudaine ; son ame nage dans une  
„ perfide joie ; un rire insensé le tourmente  
„ & le conduit à la mort.

„ Fuyez , ah , fuyez ces ondes cruelles ,  
„ ces ondes homicides ! fuyez les mets dé-  
„ licieux offerts à votre vue sur les gazons  
„ qui bordent cette fontaine ! n'écoutez  
„ point les beautés infideles qui vous appel-  
„ leront d'une voix caressante : dédaignez  
„ leur doux sourire , leurs regards séduc-  
„ teurs , & sans balancer , entrez dans le  
„ palais de la Magicienne.

„ Un tortueux labyrinthe , dans mille  
„ routes confuses , y égareroit vos pas ;  
„ mais je vais , sur une carte , vous tracer  
„ ces perfides détours : au milieu du la-  
„ byrinthe est un jardin enchanteur où

„ tout semble respirer l'amour : là couchés  
„ sur de verts gazons , le héros & son  
„ amante s'entretiendront de leurs feux.

„ Dès qu'elle l'aura quitté , montrez-  
„ vous à sa vue , présentez-lui un bouclier  
„ de diamant que je vais remettre entre  
„ vos mains : il s'y verra , il y verra les  
„ habits efféminés dont il est revêtu : la  
„ honte & le dépit s'allumeront dans son  
„ cœur & en banniront un indigne amour.

„ Rien n'arrêtera vos pas ; tous les  
„ obstacles s'abaisseront devant l'invisible  
„ puissance qui vous guide : Armide elle-  
„ même ne peut prévoir votre arrivée ; la  
„ main qui vous aura conduits prendra  
„ soin d'assurer votre sortie & votre retour.

„ Mais il faut que demain vous partiez  
„ aux premiers rayons du jour ; il est  
„ tems que vous vous livriez au repos. „  
Il dit ; & il mene ses hôtes dans l'appar-  
tement qui leur est destiné : lui-même il  
se retire dans le sien , & laisse les deux  
guerriers occupés de mille pensées & com-  
plés de leur bonheur.



## CHANT XV.

DÉJÀ l'aurore renaissante rappelloit les mortels à leurs travaux. Le sage va porter à ses hôtes , la carte , le bouclier & la baguette d'or qu'il leur a promis. „ Allons , „ partez , leur dit-il , avant qu'un plus „ grand jour éclaire l'univers ; voilà les „ gages de ma tendresse & de votre „ triomphe. „

Déjà les deux guerriers étoient levés ; déjà ils avoient revêtu leur armure ; ils suivent le vieillard dans les routes ténébreuses que la veille ils ont parcourues avec lui : ils arrivent enfin au lit du fleuve : „ Adieu , mes amis , leur dit-il , partez „ & soyez heureux. „

L'onde se courbe sous eux , les soulève comme une feuille légère , & bientôt les dépose sur la rive : le premier objet qui s'offre à leur vue c'est un vaisseau , & sur sa poupe , la femme qui doit les guider.

Ses cheveux descendent sur son front ; ses regards sereins & tranquilles annoncent la bienfaisance : son visage brille d'une céleste clarté. Les couleurs de sa robe, inconstantes & mobiles , changent sans cesse sous les yeux qui cherchent à les fixer.

Telles , aux rayons du soleil , varient les nuances qui colorent la gorge de l'amoureuse colombe : tantôt elle s'allume du feu des rubis , tantôt elle se peint des couleurs de l'émeraude : toujours brillante , jamais la même , elle étonne les yeux & les récréée.

„ Heureux mortels , leur dit l'inconnue ,  
„ entrez dans ce vaisseau sur lequel je  
„ brave l'Océan & ses dangers , les vents  
„ & les tempêtes : celui dont je reconnois  
„ les loix , prodigue envers vous de ses  
„ faveurs , m'ordonne de vous recevoir &  
„ de vous guider. „ Elle dit , & pousse  
vers le rivage la nef obéissante.

Les deux guerriers s'embarquent , les voiles se déploient ; le vaisseau vole , fidele

à la main qui le dirige : à peine il trace un léger sillon sur le torrent , dont les eaux grossies soutiendroient d'énormes bâtimens.

L'onde blanchit d'écume & murmure en se brisant : bientôt le lit du fleuve s'agrandit , & le fleuve même se perd dans l'abyme de l'Océan.

A peine ils voguent sur le sein de la mer : déjà les nues disparoissent , & l'aquilon , dont le souffle menaçant rassembloit les tempêtes , a cessé de gronder. Les vagues s'applanissent ; un léger zéphir ride seulement la surface des eaux ; & dans le ciel , plus riant & plus serein , le calme s'affied sur un trône d'azur.

Ascalon disparoit ; bientôt Gaza leur offre ses murs que baigne l'Océan : Gaza s'étoit élevée sur les ruines d'une ville antique , dont elle n'étoit que le port : ses rivages sont couverts de tentes & de soldats.

Les deux voyageurs observent cet appareil menaçant ; ils voient des cavaliers ,

des fantassins qui vont de la ville à la mer ,  
& de la mer à la ville : des chameaux , des  
éléphants qui font voler le sable sous leurs  
pas : ils voient au fond du port des vais-  
seaux que l'ancre y tient encore attachés.

D'autres déploient leurs voiles ; d'autres  
déjà font gémir sous la rame les vagues  
écumantes : » Ces soldats , ces vaisseaux  
,, qui couvrent & la terre & la mer , ne  
,, sont encore , dit aux deux guerriers la  
,, femme qui les guide , qu'une partie des  
,, forces que le Monarque Egyptien va  
,, rassembler.

,, Il attend du fond de son empire de  
,, nombreux bataillons ; j'espère que vous  
,, ferez rendus à l'armée Chrétienne avant  
,, que la sienne soit réunie sous ses ordres ,  
,, ou sous ceux du guerrier qui commande  
,, à sa place. ,,

Cependant la nef légère vole sans crainte  
au milieu de la flotte ennemie : tel le Roi  
des airs , d'un effort audacieux , s'élève loin  
des vulgaires oiseaux.

Déjà Raffi , déjà Rhinocolure & ses

sables arides fuient loin derrière eux : ils découvrent ce promontoire fameux , dont la tête altière ombrage la mer qui le baigne , ce promontoire où reposent les cendres de Pompé

Damiette se montre à leur vue , & ces bouches célèbres par où le Nil rend à la mer les eaux qu'il reçut du ciel : ils voient ces murs que le vainqueur Grec fonda pour les Grecs qui l'avoient suivi , & le Fare qui aujourd'hui s'unit au rivage , dont autrefois il étoit séparé par les flots.

Rhodes & Crete trop reculées , vers le Nord , se dérobent à leurs regards ; ils suivent l'Afrique & ses détours : cette contrée féconde & cultivée sur les bords de la mer , n'a dans l'intérieur que des sables stériles & des monstres. Ils côtoient la Marmarique & ces rives , où jadis Cyrene voyoit fleurir cinq grandes cités ; & Ptolémaïs & ces bords où dorment les eaux du fabuleux Léthé.

Ils fuient loin de la grande Syrte & de ses rochers funestes aux navigateurs ;



bientôt le Cap de Judecque & le détroit de Magre disparoissent à leurs yeux : d'un côté Tripoli s'élève sur le rivage , de l'autre Malthe s'abaisse & se cache au milieu des flots qui l'entourent. Avec les autres Sytes , ils laissent derrière eux Alzerbe , jadis le séjour des Lothophages.

Au fond d'un golfe , que forment deux montagnes , ils découvrent Tunis ; la riche , la superbe Tunis , que la Lybie compte entre ses plus fameuses cités. La Sicile se montre assise au milieu des flots , & le promontoire de Lilibée cache dans les cieux son orgueilleuse tête. » Regardez de ce côté , dit aux deux guerriers leur sage conductrice : » voilà les lieux où fut Carthage. »

L'altière Carthage n'est plus : à peine sur cette rive on retrouve quelque reste de ses débris. Les Villes , les Royaumes , tout meurt , tout a son tombeau : les plus superbes monumens , les plus pompeux édifices , tombent & disparoissent sous l'herbe & le sable qui les couvrent : & l'homme s'indigne d'être mortel ! ô folie , ô chimere de

l'ambition & de l'orgueil ! ils voient Biferte , & plus loin la Sardaigne & ses rochers.

Ils franchissent les bords où jadis erroient les Pasteurs Numides : ils trouvent Bugie , Alger , retraites infâmes des pirates ; ils trouvent Oran qui en doit être un jour la terreur. La Tingitane , cette terre féconde en lions & en éléphants , leur montre ses rives , où seront assis un jour les Royaumes de Fez & de Maroc. Grenade est sur leur droite , & bientôt se dérobe à leur vue.

Déjà ils touchent à ce détroit que la fable compta parmi les travaux d'Alcide : sans doute la mer en courroux rompit autrefois les barrières que lui opposoit en ces lieux la nature , & sépara avec violence l'Europe & l'Asie : ainsi tout cède , tout succombe sous les efforts du temps.

Le soleil avoit quatre fois éclairé l'Univers depuis qu'ils avoient quitté le rivage d'Ascalon : déjà ils avoient franchi un espace immense , & leur nef respectée des

flots , n'avoit été obligée de chercher un asyle dans aucun port : ils passent le détroit & s'élancent dans l'Océan qui de son humide ceinture embrasse l'Univers étonné de sa grandeur.

Déjà Gades & ses rives fécondes , déjà la terre & ses montagnes ont disparu loin d'eux : rien n'existe plus pour eux que le ciel & les eaux : » Divine inconnue , dit Ubalde , toi » qui nous conduis sur ce vaste abyme , » dis - nous si jamais mortel pénétra jus- » qu'ici ? dis-nous si au-delà de ces mers » le monde a encore des habitans ?

» Hercule , lui répond-elle , après avoir » exterminé les monstres de l'Afrique & de » l'Espagne , après avoir parcouru & con- » quis l'Europe & ses rivages , Hercule » n'osa braver l'Océan & ses dangers : il » marqua des limites à l'univers , & dans » une sphere trop étroite , il resserra l'au- » dace & le génie des humains : mais le » sage Ulysse , entraîné par un desir curieux , » dédaigna les bornes qu'il avoit posées.

» Il franchit ces colonnes redoutées , &

„ déploya sur l'Océan son vol audacieux :  
 „ mais l'Océan trompa son expérience &  
 „ l'engloutit dans ses abymes. Sa triste  
 „ destinée est encore un secret caché avec  
 „ lui au fond des eaux & qu'ignore l'Uni-  
 „ vers : si quelque autre mortel fut poussé  
 „ par les vents sur cette vaste mer , il a péri  
 „ dans les flots , ou du moins jamais il  
 „ n'a revu les rivages de l'Europe.

„ L'Océan est ignoré : des îles sans nom-  
 „ bre , des Royaumes inconnus sont bai-  
 „ gnés de ses flots : des humains y habi-  
 „ tent ; & les terres y sont fécondes comme  
 „ les vôtres. La nature y verse ses bienfaits,  
 „ & le soleil y mûrit les moissons que sa  
 „ chaleur a fait éclore. Dis-moi , reprend  
 „ Ubalde , quelles sont les loix , quel est  
 „ le culte de ce nouvel hémisphère ?

— „ Chaque peuple y a ses Rits , sa  
 „ langue & ses usages : les uns adorent  
 „ des monstres ; d'autres s'y font des Dieux  
 „ de la terre , du soleil & des étoiles :  
 „ quelques-uns , dans leurs abominables fes-  
 „ tins , chargent leurs tables d'alimens  
 „ funestes

„ funestes & criminels : tous ces peuples  
„ enfin n'ont que des mœurs barbares & un  
„ culte sacrilège.

— „ Ainsi donc ce Dieu qui descendit  
„ pour éclairer la terre , veut cacher à ce  
„ monde infortuné les rayons de sa lumière ?  
„ — Non , le vrai culte un jour régnera  
„ sur ces climats , & les arts y fleuriront  
„ avec les loix. Un pouvoir nouveau rap-  
„ prochera les deux hémisphères & rompra  
„ la barrière qui les sépare.

„ Un temps viendra que les colonnes  
„ d'Hercule ne seront qu'une fable mépri-  
„ sée de l'intrépide nautonier. Ces mers  
„ lointaines & encore sans nom , ces empi-  
„ res inconnus seront célèbres dans votre  
„ Europe : un jour , le plus hardi des  
„ vaisseaux parcourra cet Océan qui  
„ embrasse le monde. Vainqueur de tous  
„ les obstacles , il mesurera la terre ; &  
„ rival du soleil , il visitera tous les lieux  
„ que cet astre éclaire dans sa course.

„ Du sein de la Ligurie s'élèvera un  
„ mortel qui osera le premier affronter le

„ courroux de ces mers inconnues : ni les  
„ vents déchaînés, ni l'onde en furie, ni  
„ la crainte des dangers qui l'attendent  
„ sous de nouveaux cieux, ni mille objets  
„ enfin de terreur & d'alarmes ne pourront  
„ étonner son ame intrépide, ni enchaîner  
„ son audace.

„ Ce fera toi, généreux Colomb, qui  
„ vers un pôle nouveau dirigeras tes voiles  
„ fortunées : à peine la renommée, dont  
„ les yeux sans nombre sont ouverts sur  
„ tous les climats, pourra suivre ton vol :  
„ à peine ses mille voix pourront chanter  
„ une partie de tes aventures. Qu'elle célé-  
„ bre Alcide & Bacchus ; qu'elle vante leurs  
„ fabuleux exploits ; il suffit pour ta gloire  
„ qu'elle effleure les tiens ; un seul de tes  
„ travaux mérite d'occuper les veilles de  
„ l'Historien & du Poëte.

Elle dit, & dirige sa course vers le couchant : elle revient ensuite vers le midi. Le soleil devant eux va se plonger dans les ondes, & derriere eux il recommence sa course. La nouvelle aurore répandoit ses

humides clartés , quand , dans un lointain obscur , s'offrit à leurs regards une montagne dont le sommet étoit caché dans les nues.

Ils approchent ; les ombres s'éclaircissent , la montagne s'allonge en pyramide , & de son sommet sortent des torrens de fumée. Telle paroît cette masse brûlante qui fait gémir Encelade sous son poids.

D'autres isles , d'autres montagnes élèvent non loin de là leurs têtes moins altières ; ce sont les isles où l'antiquité plaça le séjour du bonheur. Là , disoit-on jadis , sous un ciel bienfaisant , la terre produit sans effort & sans culture ; la vigne d'elle-même y offre ses raisins à la main qui veut les cueillir.

Jamais l'olivier n'y trompa les espérances que fit naître sa fleur ; le miel y découle du creux des arbres ; les sources d'eau-vive y jaillissent du sein des rochers , & serpentent avec un doux murmure entre des gazons toujours verts. Les zéphirs ,

les rosées y temperent les ardeurs de l'Eté :  
là est le séjour des ombres fortunées.

„ Enfin , dit aux deux guerriers leur sage  
„ Conductrice , nous touchons au terme de  
„ vos vœux : voilà ces isles de la fortune ,  
„ si vantées & connues si peu ; sous un ciel  
„ riant , une heureuse fécondité les embé-  
„ lit : mais à ce fonds de vérité , combien  
„ on a mêlé de récits fabuleux ! „ Ils  
approchent de la première de ces isles.

„ O toi , qui nous guides , dit alors  
„ le jeune Danois , permets que je des-  
„ cende sur cette rive inconnue , que  
„ j'observe ses habitans , & leur culte &  
„ leurs mœurs : avec quel plaisir un jour  
„ je raconterai les merveilles que j'aurai  
„ vues , & je dirai aux sages avides de  
„ m'entendre : J'y étois moi-même !

„ Ce desir est digne de toi ; mais les  
„ célestes décrets opposent à tes desseins  
„ une loi sévère & immuable. Nous  
„ sommes loin encore du terme que  
„ l'Eternel a marqué pour la découverte



„ de ces régions ; il ne vous est pas permis  
„ de révéler à votre monde les secrets que  
„ lui cache l'Océan.

„ Plus heureux que les navigateurs  
„ vulgaires, il vous est donné de voguer  
„ sur ces mers, de descendre dans les  
„ lieux où languit le généreux Renaud,  
„ & de le remmener dans votre hémisphère.  
„ Bornez-là vos vœux ; les porter plus  
„ haut, ce seroit offenser le ciel & lutter  
„ contre les destins. „ Elle se tait : la  
première île paroît s'abaisser, & la seconde  
s'élever à leur vue.

Huit autres leur succèdent ; des intervalles égaux les séparent toutes & les divisent : il y en a sept qui offrent aux yeux, des maisons, des champs cultivés & les traces des humains. Trois sont désertes encore ; les forêts & les montagnes qui les couvrent ne servent que d'asyle aux animaux sauvages.

Dans l'une de ces dernières, le rivage se courbe & s'abaisse ; deux hauteurs qui le serrent & l'embrassent y forment un

bassin où l'onde vient se briser au pied d'un rocher. A l'entrée du port s'élèvent deux rocs sourcilleux , qui semblent appeler les navigateurs.

Sous leur vaste abri , la mer repose en silence : le port est couronné de sombres forêts. Dans l'enfoncement est une grotte obscure & profonde , que tapisse un lierre , & où coule une onde fraîche & limpide. Là jamais un lien n'enchaîna la barque légère ; jamais vaisseau n'y reposa sur son ancre. C'est dans cet asyle calme & solitaire qu'aborde la conductrice des deux guerriers.

„ Vous voyez , leur dit-elle , cet im-  
„ mense édifice qui presse le sommet de  
„ la montagne : c'est-là qu'au milieu des  
„ fêtes & dans l'ivresse des plaisirs languit  
„ le défenseur des Chrétiens. Demain,  
„ aux premiers rayons du jour , vous  
„ monterez par ce sentier. Ce retard pèse  
„ à votre impatience ; mais ce n'est qu'au  
„ lever de l'aurore que vous obtiendrez le  
„ succès de vos vœux.

„ Pendant que le jour luit encore , vous  
„ pouvez avancer jusqu'au pied de la  
„ montagne. „ Soudain les deux guerriers  
s'élancent sur la rive désirée , & d'un pas  
rapide ils arrivent au terme que leur guide  
leur a marqué : le soleil avoit encore une  
longue carrière à parcourir avant que  
d'éteindre ses feux dans l'Océan.

Au milieu des ruines & des débris , ils  
voient un sentier qui conduit à ce fatal  
palais : le pied de la montagne est couvert  
de neige & de frimats : plus loin , un verd  
gazon est émaillé de fleurs ; des arbres y  
répandent leur ombrage ; les lys & les roses  
y naissent au milieu des glaces. Tout y  
atteste un pouvoir magique , vainqueur de  
la nature.

Les deux guerriers s'arrêtent au pied de  
la montagne , dans un lieu désert & sau-  
vage , qu'une ombre épaisse environne. Dès  
que le soleil eut doré le ciel de ses premiers  
rayons : Allons , allons , s'écrierent-ils tous  
deux ; & pleins d'une nouvelle ardeur , ils  
reprennent leur route : mais soudain un

affreux dragon s'élance , & vient en rampant leur disputer le passage.

Son corps est couvert d'écailles jaunissantes ; il dresse sa tête altière ; son col est gonflé de colere , la flamme étincelle dans ses yeux , & de sa gueule sortent des vapeurs empoisonnées : tantôt il se ramasse & se replie ; tantôt il s'allonge , & traîne après lui ses tortueux anneaux : mais rien ne peut arrêter les pas des deux guerriers.

Le Danois tire son épée , il veut percer le serpent : „ Que fais-tu , s'écrie Ubalde ? „ qu'oses-tu tenter ? crois-tu que ton bras „ puisse triompher de ce gardien terrible ? „ Il dit , & de la baguette d'or il frappe les airs ; soudain le monstre fuit épouvanté.

Plus loin rugit un lion menaçant : sa crinière se hérisse , de sa queue il bat ses flancs , & s'excite à la colere : sa gueule sanglante s'ouvre pour dévorer sa proie ; mais à la vue de la baguette , un secret effroi glace sa fureur & le met en fuite.

Une foule de monstres succede , plus difformes , plus terribles : jamais le Nil ,

sur ses bords , ne vit errer rien de plus affreux. Jamais l'Hyrkanie dans ses forêts , jamais l'Afrique dans ses déserts , n'enfanterent rien de plus sauvage.

Mais tout tremble , tout fuit à la vue & au sifflement de la magique baguette. Les deux guerriers vainqueurs ne trouvent plus d'obstacles que les précipices & les glaces.

Mais bientôt ils ont franchi ces rudes & pénibles sentiers. Le sommet de la montagne offre à leurs yeux une plaine riante sous un ciel pur & serein : un air délicieux y est parfumé par les fleurs & rafraîchi par les zéphirs ; leur haleine toujours égale , n'y reçoit point du soleil le mouvement ou le repos.

L'été n'y darde point ses feux ; l'hiver ne s'y arme point de glaces : les nuages n'y troublent point la sérénité des airs ; un azur éternel y embélit les cieux : sur des gazons toujours verts , brillent des fleurs toujours nouvelles. Les arbres y conservent un immortel feuillage. Un palais enchanté

s'éleve dans ces beaux lieux & paroît le trône du Monarque qui regne sur ces monts & sur ces mers.

Dans une route semée de fleurs , les deux guerriers s'avancent à pas lents & quelque-fois ils s'arrêtent. Une fontaine qui jaillit du sein d'un rocher offre à leur bouche altérée une onde pure & limpide : ses flots se divisent en mille rameaux , & par des routes secretes vont abreuver les plantes & les fleurs.

Bientôt ils se réunissent dans un canal profond & roulent en murmurant sous l'ombre épaisse des arbres qui les couvrent. Le crystal transparent réfléchit tous les objets qui l'environnent ; sur ses rives , un tendre gazon offre aux voyageurs un lit de verdure.

„ Voilà , disent-ils , la fontaine du ris ,  
„ voilà cette fontaine funeste qui coule  
„ pour le malheur des mortels : mettons un  
„ frein à nos desirs & craignons l'illusion  
„ de nos sens. Fermons , fermons l'oreille  
„ aux chants des sirenes qui vont tenter de-

„ nous séduire. „ Cependant ils avancent jusqu'à l'endroit où les eaux se répandent dans un vaste bassin & y forment un lac.

Sur la rive , une table élégamment servie , offre à leur vue les mets les plus délicieux : deux nymphes d'un air voluptueux folâtroient dans les eaux ; elles s'y défont à la nage , quelquefois elles s'y plongent tout entières , & en reparoissant , découvrent de nouveaux trésors.

Les cœurs des guerriers sont émus à leur aspect : ils s'arrêtent pour les contempler ; elles continuent leur badinage : enfin l'une des deux s'élève sur la surface du lac & présente à leurs yeux sa gorge d'albâtre & des appas encore plus secrets. Le reste de son corps paroît à demi sous le voile liquide dont il est entouré : l'eau dégoutte de sa blonde chevelure.

Telle paroît l'étoile du matin toute humide de rosée : ou telle autrefois on vit la mere d'amour sortir de l'écume féconde des mers : ses regards distraits errent sur la

rive ; elle feint d'appercevoir pour la première fois les deux étrangers : le rouge de la pudeur vient colorer ses joues.

Elle détache ses cheveux qu'un nœud rassembloit sur sa tête ; ils tombent , & couvrent d'un voile d'or l'ivoire de son col : que de charmes disparoissent ! mais un charme nouveau les remplace ; elle reporte sur les deux guerriers des yeux où la honte se mêle à la joie.

Elle rit , elle rougit , & le ris sur ses lèvres s'embellit du fard de la pudeur. Enfin d'une voix touchante , & qui pourroit amollir les cœurs les plus durs : „ Heureux „ étrangers , leur dit-elle , qu'un destin „ propice conduit dans le séjour de la „ félicité.

„ Vous trouverez dans cet asyle un abri „ contre les orages de la vie & l'oubli de „ vos peines ; vous y goûterez les plaisirs „ que jadis au siècle d'or goûterent les hu- „ mains libres encore du joug des loix : „ Quittez , quittez des armes désormais „ inutiles ; suspendez-les dans le temple du „ bonheur :



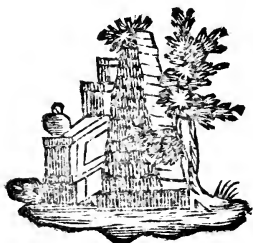
„ bonheur : vous ne servirez ici que sous  
„ les drapeaux de l'amour.

„ Ces gazons , cette verdure , seront le  
„ théâtre de vos combats : nous allons vous  
„ présenter à la beauté qui regne dans ces  
„ lieux : elle y comble les desirs de ceux  
„ qui sont soumis à ses loix. Destinés à ses  
„ plaisirs , vous vous enivrez dans ses  
„ bras d'une volupté suprême : mais com-  
„ mencez par vous baigner dans cette onde ,  
„ & réparez à cette table vos forces épu-  
„ sées. „

Ainsi parloit l'une des nymphes : l'autre  
de ses gestes , de ses regards accompagnoit  
son discours. Ainsi , dans une fête champêtre ,  
la jeune bergere marie ses pas aux accords  
de la musette : mais les deux guerriers sont  
insensibles à ces perfides caresses : cet aspect  
séduisant , ces accens enchanteurs , cha-  
rouillent leurs sens & ne peuvent atteindre  
à leur ame.

Si l'attrait du plaisir éveille les desirs ,  
soudain la raison s'arme pour les combattre ,

les arrête & les étouffe. Ils vont au palais  
achever leur victoire , & les Nymphes dé-  
daignées cachent dans les eaux leur dépit  
& leur honte.





## C H A N T X V I.

C E superbe palais dans sa forme circulaire embrasse un jardin dont jamais rien ne peut égaler les beautés : de magnifiques pavillons , ouvrages des esprits infernaux , regnent autour , & forment pour le cacher un tortueux dédale.

Cent portes conduisent dans ce magique édifice ; les deux guerriers entrent par la plus grande : elle est d'argent , & roule sur des gonds de l'or le plus pur. Des figures en relief la décorent , & fixent les regards des deux voyageurs étonnés , moins de la matiere que du travail. Leurs yeux trompés croient qu'elles respirent , & leurs oreilles s'ouvrent pour recevoir les sons qu'elles semblent prononcer.

On y voit Alcide filant aux pieds d'Omphale : le vainqueur des enfers , le destructeur des monstres , manie la quenouille & le fuseau. L'amour le regarde & sourit à

sa métamorphose. D'une main foible & tremblante, la beauté qui le captive souleve ses armes homicides, & se couvre de la peau du lion de Némée, dont la rudesse paroît offenser ses membres délicats.

Plus loin une mer agitée roule ses flots blanchis d'écume : deux flottes armées l'une contre l'autre s'en disputent l'empire. L'onde étincelle & s'allume ; d'un côté paroît Auguste & ses Romains ; de l'autre Antoine & les peuples de l'aurore.

On diroit que les Cyclades arrachées de leurs fondemens nagent sur la surface des eaux, ou que des montagnes se heurtent contre des montagnes : le fer & la flamme volent de tous côtés ; la mer est teinte de sang & couverte de débris : le combat est encore douteux ; mais on voit fuir la Reine étrangère.

Antoine fuit ! Antoine oublie le sceptre de Rome & l'empire du monde !.. Non.. il ne fuit pas.. son courage ne connoît point la crainte.. il fuit seulement Cléopâtre qui fuit & l'entraîne. Vous le voyez.

frémir tout à la fois , d'amour , de honte & de rage : ses yeux se reportent tour-à-tour sur le combat cruel , & sur le vaisseau qui emporte l'objet de sa flamme.

Enfin caché dans les détours du Nil , il attend la mort dans les bras de son amante. La vue de la beauté qui l'enflamme semble charmer la douleur de sa perte. Les deux guerriers détachent enfin leurs regards de ces merveilleux tableaux , & entrent dans le labyrinthe.

Tel on voit le Méandre incertain dans son cours se jouer sur ses rives : tantôt il remonte vers sa source ; tantôt il descend vers la mer , & ses flots qui fuient retrouvent ses flots qui reviennent. Tels & plus confus encore sont les détours du magique palais ; mais la carte fatale , présent du sage vieillard , en révèle les issues , & en trace les routes les plus secrètes.

A travers mille tortueux sentiers , les deux guerriers arrivent enfin au jardin enchanté : il offre à leur vue des eaux

dormantes & des ruisseaux qui roulent sur un sable d'argent leur mobile crystal, des fleurs, des arbustes, des gazons, des côteaux que le soleil dore de sa lumière, des vallons que couvre un ombrage délicieux, des grottes & des forêts d'éternelle verdure : l'art qui créa ces beautés y ajoute encore par les soins qu'il prend de se cacher.

A l'heureux désordre qui regne en ces lieux, on croiroit qu'ils doivent tout à la nature ; on croiroit du moins que la nature a voulu jouer l'art & l'imiter à son tour. L'air docile aux loix d'Armide, porte partout une chaleur féconde, & appelle dans les rameaux la sève obéissante : avec des fruits toujours mûrs, les arbres donnent des fleurs toujours nouvelles.

Sur le même tronc, sous la même feuille, la figue mûrit à côté de la figue naissante ; la pomme qui jaunit voit croître une pomme encore verte : la vigne sur les côteaux élance ses rameaux tortueux, & près d'une grappe qui fleurit étale une

grappe déjà toute brillante d'un divin nectar.

Les oiseaux amoureux , sous des berceaux de verdure , soupirent leurs plaisirs & leurs peines : les ondes & les feuilles , mollement agitées par les zéphirs , s'accordent à leur ramage , & leur harmonieux murmure accompagne leurs chants.

Parmi ces chantres ailés , il en est un dont le plumage est varié de mille couleurs : son bec a l'éclat de la pourpre ; sa langue forme des sons qui ressemblent aux nôtres : il commence à chanter , tous se taisent pour l'entendre & les vents dans les airs retiennent leurs haleines.

„ Vois cette rose naissante , que colore  
„ un modeste incarnat ; à peine elle  
„ entr'ouvre sa prison ; moins elle se mon-  
„ tre , plus elle est belle : mais déjà plus  
„ hardie elle étale les trésors de son sein ;  
„ tout-à-coup elle languit : ce n'est plus cette  
„ fleur qu'envioient mille beautés , & que  
„ mille amans brûloient d'offrir à leurs  
„ maîtresses.

„ Ainsi un seul jour voit flétrir la fleur  
„ de notre vie : le printemps vient ranimer  
„ la nature , mais notre jeunesse fuit pour  
„ ne revenir jamais. Cueillons la rose dès  
„ le matin , le soir elle sera fanée : cueil-  
„ lons la rose d'amour ; aimons tandis  
„ que nous pouvons être aimés à notre  
„ tour. „

Il se tait : tous les oiseaux reprennent leur ramage ; les tourterelles redoublent leurs baisers amoureux : tout brûle , tout s'enflamme. Le chêne & le laurier , les arbustes & les plantes , la terre même & les eaux , tout respire l'amour & ressent sa puissance.

Au milieu de cette tendre mélodie , au milieu de tant d'objets voluptueux , les deux guerriers s'avancent : toujours plus austères , ils ferment leur ame à l'attrait du plaisir : leurs yeux errent à travers le feuillage ; un nouvel objet a frappé leur vue : ils croient voir . . . . ils voient Armide & son amant. Elle est couchée sur le gazon ; Renaud est dans ses bras.



Son voile ne couvre plus l'albâtre de son sein ; ses cheveux épars sont le jouet des zéphirs ; elle languit d'amour : sur ses joues enflammées brille une sueur voluptueuse qui l'embellit encore. Dans ses prunelles humides , pétille le feu du plaisir. Tel brille un rayon de lumière dans le crystal des eaux. Sa tête est penchée sur Renaud , qui , renversé dans ses bras , a les yeux attachés sur les siens.

De ses regards avides , il dévore son amante , lui-même se mine & se consume. Elle s'incline vers lui , elle lui donne des baisers de flamme , elle en couvre & ses yeux & ses lèvres : il lui semble que son ame s'envole & passe dans le sein de son amante. Les deux guerriers , de l'asyle qui les cache , contemplent leurs jeux & leur ivresse.

Au côté de Renaud pendoit un miroir , confident discret des amoureux mysteres : Armide se leve , elle met le crystal entre les mains de son amant ; ses yeux tout brillans de plaisir , y cherchent son image ;

Renaud d'un regard brûlant n'y cherche que sa maîtresse.

Armide est fière de son empire , Renaud l'est de ses fers : elle ne voit qu'elle-même , & lui ne voit qu'elle : „ Tourne , lui „ disoit-il , ah , tourne sur moi ces regards „ qui portent dans mon ame l'ivresse du „ bonheur ! c'est dans mon cœur que tu „ verras ton image ; l'amour d'un trait „ de flamme l'y gravera bien mieux que ne „ la rend cet infidèle miroir.

„ Cruelle ! tu me dédaignes ; un vil mor- „ tel est indigne de fixer tes yeux & ta „ pensée : ne contemple que ce ciel qui s'em- „ bellit de tes charmes , & ces astres jaloux „ qu'efface ta beauté. „

Armide sourit , mais toujours elle s'admire & compose sa parure ; elle rappelle sur sa tête ses cheveux errans , les entrelace & les tresse : d'autres s'arrondissent en boucles , & les fleurs qu'elle y mêle , brillent comme l'émail enchâssé dans l'or. Elle marie la rose aux lys de son sein , & se couvre de son voile.

Le paon superbe étale avec moins de complaisance l'orgueil de son plumage. Iris est moins belle , quand son humide écharpe se dore des rayons du soleil. Mais rien n'égale l'éclat de sa ceinture : elle-même travailla ce merveilleux tissu ; nulle autre main que la sienne n'eût pu allier ensemble les matières qui le composent.

On y voit les tendres dédains , les attrayans refus , l'ivresse de la volupté , son calme heureux , le sourire , les mots entrecoupés, les larmes du plaisir , les baisers & les soupirs ; elle-même à un feu magique les avoit unis & confondus : jamais elle ne quitte sa ceinture ; la nuit , dans les bras du repos, elle est autour d'elle : amour quand il la réveille l'y laisse encore & n'en est que plus heureux.

Enfin elle donne à Renaud un tendre . . . un dernier baiser ; le jour la rappelle dans son palais pour s'y livrer à ses magiques mystères. Son amant ne peut suivre ses pas , ni pénétrer dans sa retraite : enchaîné dans ces jardins enchantés , il y erre tout le

jour au milieu des bois & seul avec les animaux qui les habitent.

Mais quand l'ombre avec le silence revient favoriser les amoureux larcins , un même asyle les rassemble & devient le confident de leur bonheur. Dès qu'Armide a disparu , les deux guerriers sortent du secret qui les cache , & se montrent à Renaud revêtus de leur pompeuse armure.

A peine l'éclat de l'acier a frappé ses regards , son feu se rallume , l'ardeur des combats rentre dans son ame ; sa molle langue se dissipe , il sort de l'ivresse & de l'assoupissement du plaisir.

Tel on voit un généreux coursier , qui après avoir triomphé dans les champs de la gloire , est condamné à un vil repos ; il erre au milieu des pâturages , & près de la cavale amoureuse , il languit & se consume. Mais si la trompette guerrière a frappé son oreille , s'il a vu étinceler l'acier , soudain par ses hennissemens , il réveille son courage ; déjà il brûle de s'élancer dans la plaine .

plaine , déjà il appelle le guerrier qui doit guider son audace.

Cependant Ubalde s'approche, & présente aux yeux de Renaud le bouclier de diamant ; le héros y porte ses regards ; il s'y voit : il y voit les honteux ornemens dont il est couvert, ces cheveux parfumés, ces boucles voluptueusement flottantes, cette épée jadis l'instrument de sa gloire, chargée maintenant d'un luxe odieux, & devenus pour lui une parure inutile.

Il se cherche lui même, & se reconnoît à peine. Ainsi, quand nous sortons des bras du sommeil, l'ame encore pleine des illusions & des songes qui l'ont agitée, s'examine & travaille pour se retrouver. Bientôt il ne peut plus soutenir sa vue : ses regards s'attachent à la terre : l'œil morne & la tête baissée, plein de trouble & de confusion, il se jettetoit dans la mer & dans les flammes ; il s'abîméroit dans le centre de la terre pour y cacher sa honte.

Ulbade enfin lui adresse ce discours :  
» Toute l'Asie, toute l'Europe sont en feu :

» quiconque aime la gloire , quiconque  
 » adore Jésus-Christ combat aujourd'hui  
 » dans les plaines de Syrie. Toi seul , ô  
 » fils de Berthold , toi seul caché dans des  
 » lieux ignorés , au-delà des limites du  
 » monde , tu languis au sein d'un indigne  
 » repos ! vil esclave d'une femme , seul  
 » tu es tranquille au milieu des mouvemens  
 » qui bouleversent l'Univers.

» Quel sommeil , quelle léthargie a donc  
 » assoupi ta valeur ? quelle foiblesse a flétri  
 » ton courage ? Allons , réveille - toi ! le  
 » camp te demande , Godefroi t'appelle ,  
 » la fortune & la victoire t'attendent pour  
 » te couronner. Viens , généreux Guerrier ,  
 » viens achever une entreprise dont le sort  
 » est attaché à ton bras. Que cette secte  
 » impie que tu as déjà ébranlée , tombe  
 » anéantie sous tes inévitables coups. »

Il se taît : Renaud demeure un moment  
 confus , immobile & sans voix : mais enfin  
 un généreux dépit , enfant du courage &  
 de la raison , s'empare de son ame & en  
 bannit la honte. Un feu brillant allume ses

joues & les enflamme ; il déchire ses vains ornemens , cette indigne parure , marques honteuses de son esclavage.

Plein d'une ardeur impatiente avec les deux Guerriers , il sort du labyrinthe & de ses perfides détours. Cependant Armide voit le gardien terrible de son Palais étendu sur la poussière ; un cruel soupçon vient alarmer son cœur : bientôt des indices trop certains lui révèlent la perte de son amant : elle le voit , hélas ! fuir d'un pas rapide loin de sa douce prison.

Elle veut lui crier : » Ah , cruel , dans » quelle solitude tu me laisses ! » Mais la douleur ferme le passage à sa voix , ses tristes accens reviennent retentir sur son cœur , & augmentent l'amertume dont il est rempli : malheureuse ! un pouvoir plus grand que le tien t'arrache ton bonheur & tes plaisirs. Elle le sent : envain pour l'arrêter elle essaie les ressources de son art.

Elle connoît ces mots terribles que , d'une bouche profane , une Thessalienne murmure sur ses montagnes ; elle connoît

ces magiques accens qui peuvent dans leur cours arrêter les sphères célestes , & rappeler les ombres de leurs noires prisons : mais l'enfer ne répond plus à sa voix. Elle renonce aux enchantemens , & veut renter si les larmes , si les prières d'une beauté humiliée ne pourront pas plus que les secrets de la magie.

Elle n'écoute plus l'honneur ; elle court & se précipite sur les pas de Renaud : où sont , hélas , ses triomphes ? Qu'est devenue sa fierté ? jadis , d'un coup d'œil elle troubloit tout l'empire de l'amour ; armée d'orgueil & de dédains , elle embrâsoit les cœurs & ne sentoît que de la haine : vaine de ses appas , elle ne vouloit des adorateurs que pour avoir des esclaves.

Maintenant trahie , abandonnée , elle suit l'ingrat qui la fuit & la méprise : elle cherche à relever par ses pleurs sa beauté dédaignée. Les neiges , les précipices ne peuvent arrêter ses pas. Des messagers fideles la devancent , & vont porter à Renaud ses larmes & son désespoir. Enfin elle arrive elle-même au moment où le Héros touche au rivage.



Eperdue , hors d'elle-même , elle s'écrie :  
» O toi qui m'enleves la moitié de ma  
» vie , cruel , prends celle qui me reste ,  
» ou rends-moi celle que tu m'arraches ,  
» ou frappe-les toutes deux à la fois ! ar-  
» rête ! arrête ! entends du moins les der-  
» niers mots que ma bouche prononce !  
» Ce n'est point un dernier baiser que je  
» te demande ; garde-le pour une plus heu-  
» reuse amante : Barbare , que crains-tu si  
» tu m'attends ? tu as pu me fuir , tu pour-  
» ras être sourd à ma voix. »

Renaud s'arrête ; elle approche hale-  
tante , baignée de larmes , abîmée dans  
la douleur , mais plus belle par sa douleur  
même. Ses yeux tombent sur le Héros & s'y  
reposent : soit dépit , soit rêverie , soit ti-  
midité , elle ne lui parle point encore ; lui-  
même ne la fixe point , ou ne jette sur elle  
que des regards dérobés , tardifs & hon-  
teux.

Malgré sa douleur , Armide toujours fi-  
dele à l'artifice & à la ruse , par de foibles  
soupirs , tente d'amolir son cœur , & le

prépare à recevoir ses plaintes : tel un chantre harmonieux prélude d'abord , & monte les ames au ton de l'air qu'il va chanter.

Enfin elle exhale en ces mots son désespoir : „ N'attends pas de moi , cruel ,  
 „ les prieres qu'une amante adresse à son  
 „ amant ; ces doux noms ne sont plus faits  
 „ pour nous : . . . . Barbare ! si ton cœur les  
 „ dédaigne , si tu abhorres jusqu'au sou-  
 „ venir de notre flamme , du moins écoute-  
 „ moi comme l'objet de ta haine. Un en-  
 „ nemi n'est pas toujours sourd aux prieres  
 „ de son ennemi ; tu peux m'accorder la  
 „ faveur que je te demande & me conser-  
 „ ver tous tes dédains.

„ Si tu me hais , si cette haine fait ton  
 „ bonheur , jouis de cet affreux sentiment ;  
 „ je ne viens point te l'arracher : tu le crois  
 „ juste ; il l'est sans doute : moi aussi j'ai  
 „ détesté tes Chrétiens ; j'ai fait plus , je  
 „ t'ai détesté toi-même. Je naquis Musul-  
 „ mane , je me fis un devoir d'accabler  
 „ une puissance ennemie ; je t'ai poursuivi ,  
 „ j'ai juré ta perte , je t'ai entraîné dans

„ ces déserts inconnus , loin du monde  
„ & loin des combats.

„ A ces crimes , ajoute un crime plus  
„ funeste , plus affreux pour toi : j'ai séduit  
„ ton cœur ; je t'ai fait connoître l'amour  
„ & ses feux. . . . O forfait odieux , & que  
„ tu ne saurois trop punir ! je t'ai livré  
„ mon honneur & mon innocence : esclave  
„ sous tes loix , je t'ai prodigué des charmes  
„ pour lesquels mille amans avoient envain  
„ soupiré.

„ Venge-toi ; pars , abandonne ces lieux  
„ jadis si chers à ton cœur : va , franchis  
„ les mers. Par tes combats , par tes tra-  
„ vaux anéantis nos autels & ma croyance ;  
„ moi-même je t'armerai contre elle. . . .  
„ Mais , que dis-je ? ma croyance ! ah ce  
„ n'est plus la mienne ; cruelle idole de  
„ mon cœur ! je ne connois plus que toi ;  
„ seul tu es , & mon maître & mon Dieu !

„ Je ne te demande qu'une grace , une  
„ faveur légère : permets que je suive tes pas :  
„ le brigand ne laisse pas derrière lui sa  
„ proie. Un vainqueur mène ses captifs

„ enchaînés à son char : qu'Armide soit à  
„ ton triomphe un ornement de plus ; que  
„ tes Chrétiens me comptent au nombre  
„ de tes victimes : que cette fiere beauté  
„ qui méprisa ta jeunesse aille , à la vue  
„ de ton camp , traîner tes fers & souffrir  
„ tes dédains.

„ Vile esclave ! eh ! pourquoi nourrir en-  
„ core cette chevelure qui pour toi n'a plus  
„ d'attraits ? je couperai ces tresses inutiles ;  
„ je veux que tout en moi annonce mon  
„ esclavage. Dans l'horreur des batailles ,  
„ au milieu d'une foule ennemie , je sui-  
„ vrai tes pas ; j'ai le courage , j'aurai la  
„ force de conduire tes coursiers & de por-  
„ ter tes traits.

„ Je serai ton écuyer ; je serai si tu veux  
„ ton rempart : je prodiguerai ma vie pour  
„ défendre la tienne. Avant que d'arriver  
„ à toi , il faudra que le fer de tes enne-  
„ mis perce mon sein & le déchire. Peut-  
„ être il n'en fera pas un seul assez bar-  
„ bare pour vouloir , aux dépens de mes  
„ jours, couper la trame des tiens ? peut-

„être en faveur de cette beauté que tu  
„méprises, ils oublieront la vengeance.

„Hélas ! malheureuse ! où s'égare mon  
„orgueil ? je vante encore une beauté dé-  
„daignée, & qui ne peut te fléchir. „  
Elle vouloit continuer, mais des ruisseaux  
de larmes coulent de ses yeux : elle veut  
saisir la main du Héros, ou embrasser ses  
genoux, mais il recule & triomphe : l'a-  
mour ne peut plus rentrer dans son cœur,  
& ses yeux sont fermés aux larmes.

Si l'amour n'a pu rallumer sa flamme  
première, la pitié du moins, d'un feu plus  
chaste, l'échauffe & l'amollit : son ame est  
attendrie, mais il captive sa sensibilité ; &  
sous de tranquilles dehors, il cache les mou-  
vemens qui l'agitent.

„Armide, lui dit-il, je partage ta dou-  
„leur ; que ne puis-je éteindre dans ton  
„sein l'ardeur funeste qui le dévore ! la  
„haine, le dédain ! ah ! ce ne sont pas  
„les sentimens que j'éprouve : j'oublie l'in-  
„jure, & je ne veux point de vengeance.  
„Tu n'es point mon esclave, tu ne seras

„ point mon ennemie. Ton cœur s'est  
„ égaré ; tu as été extrême , & dans ta  
„ haine , & dans ton amour.

„ Mais quoi ? ce font-là de vulgaires  
„ foibleſſes , & ton excuse eſt dans ta loi ,  
„ dans ton ſexe & dans ton âge. Et moi  
„ auſſi j'ai partagé tes erreurs : eh ! ſi je te  
„ condamnois , de quel droit pourrois-je  
„ m'abſoudre ? Non : dans mes diſgraces ,  
„ dans mes proſpérités , ton ſouvenir ſera  
„ toujours cher à mon cœur ; & tant que  
„ l'honneur & mon culte me le permet-  
„ tront , je ſerai encore ton chevalier.

„ Mettons , mettons un terme à nos  
„ égaremens & à notre honte : enſéve-  
„ liſſons dans ces déferts inconnus le  
„ ſouvenir de nos foibleſſes. Puiſſent ces  
„ jours malheureux être rerranchés du  
„ nombre de mes jours ! puiſſe l'Europe  
„ & le reſte de notre hémisphère , ignorer  
„ toujours cette indigne partie de mon  
„ hiſtoire ! & toi-même efface de la tienne  
„ un trait qui flétriroit ta beauté , tes  
„ vertus & l'éclat de ta naiſſance.

» Adieu : vis en paix dans ces lieux ;  
», il ne t'est plus permis de suivre mes pas.  
», Demeure , ou par une autre route va  
», retrouver le repos dans le sein de la  
», sagesse. » Pendant qu'il parle , Armide  
inquiète , agitée , lance sur lui des regards  
sinistres & dédaigneux : enfin elle éclate  
en ces mots.

», Non , tu n'es point le fils de la belle  
», Sophie , tu n'es point le sang des héros  
», dont tu prétends sortir : la mer en  
», courroux t'enfanta au milieu des orages ;  
», le Caucase te nourrit dans ses affreux  
», rochers , & tu suças le lait d'une tigresse  
», d'Hyrkanie : pourquoi dissimuler en-  
», core ? l'insensible a-t-il montré un mou-  
», vement de pitié ? a-t-il changé de  
», couleur ? a-t-il du moins donné une  
», larme , un soupir à mon désespoir ?

», Mais où m'arrêtai-je ? le barbare  
», insulte à ma douleur. Il veut être mon  
», Chevalier , & il me fuit , il m'aban-  
», donne ! vainqueur humain , bienfaisant ,  
», il daigne oublier mes offenses , & par-

„ donner mes erreurs ! philosophe austere ,  
„ il me donne des conseils , & sa chaste  
„ raison gourmande mon amour ! ô ciel !  
„ ô Mahomet ! vous souffrez ces impies ,  
„ & vous foudroyez nos tours & vos  
„ temples !

„ Va , cruel , va , je te rends cette paix  
„ que tu me laisses : cours , ingrat , où  
„ l'injustice t'entraîne ; mon ombre at-  
„ tachée à tes pas te suivra sans cesse ;  
„ nouvelle furie , armée de torches & de  
„ serpens , ma rage égalera mon funeste  
„ amour. S'il faut que tu échappes au  
„ courroux des flots , que vainqueur des  
„ ondes & des écueils tu arrives enfin sur  
„ le théâtre de cette guerre impie , bientôt  
„ baigné dans ton sang , environné des  
„ ombres de la mort , tu paieras mon  
„ désespoir & mes larmes.

„ Survient , à ton dernier soupir tu  
„ invoqueras Armide.... je l'entendrai.... ,  
Elle vouloit achever ; la douleur éteint sa  
voix , & en étouffe les derniers sons : elle  
tombe presque sans vie ; une sueur froide



& glacée coule sur ses membres , & ses yeux se ferment à la lumière.

Tes yeux se ferment , Armide ! le ciel impitoyable refuse à ta douleur une consolation dernière : ah , malheureuse ! ouvre tes yeux , & tu verras des larmes couler de ceux du cruel qui t'abandonne. Ah , si tu pouvois l'entendre ! quelle douceur ses soupirs porteroient dans ton ame ! Il te donne tout ce qu'il peut , & les derniers regards qu'il t'adresse sont des regards de pitié.

Que fera-t-il ? doit-il laisser cette infortunée mourante sur un sable désert ? La sensibilité l'arrête , la compassion le retient ; mais une dure nécessité lui commande & l'entraîne. Il part ; déjà la barque légère fend les flots : il a les yeux collés sur le rivage ; mais bientôt le rivage se dérobe à ses yeux.

Revenue à elle-même , Armide regarde autour d'elle ; elle ne rencontre par-tout que la solitude & le silence : „ Il est parti ! „ dit-elle . . . . il a pu me laisser expirante

„ en ces lieux ! . . . le traître , d'un mo-  
„ ment n'a pas différé sa fuite ! . . . Dans  
„ l'état horrible où j'étois il ne m'a pas  
„ donné le moindre secours . . . & je l'aime  
„ encore . . . & assise sur ce rivage , je  
„ verse des pleurs au lieu de me venger . . .

„ Des pleurs ! je n'ai donc point d'autres  
„ armes , d'autres ressources ? . . . ah , je  
„ le poursuivrai , l'ingrat ; ni le ciel ni  
„ l'enfer ne pourront le sauver de ma  
„ fureur : déjà je l'atteins , je le saisis ,  
„ je lui arrache le cœur . . . attachons ici  
„ ses membres sanglans & déchirés , pour  
„ effrayer les coupables qui seront tentés  
„ de l'imiter . . il m'apprit à être barbare ;  
„ je veux l'effacer . . . mais où suis-je &  
„ qu'osai-je dire ?

„ Malheureuse Armide ! quand tu le  
„ tenois dans tes fers , c'étoit alors que tu  
„ devois sur lui épuiser ta fureur. Ajour-  
„ d'hui un courroux trop tardif t'enflamme,  
„ & tu te livres à des transports impuissans.  
„ Non ; . . si mes larmes ne peuvent rien  
„ sur lui , si l'art est sansforce dans mes

„ mains, d'autres moyens me restent en-  
„ core. O beauté méprisée, c'est toi  
„ qu'offense l'ingrat, c'est à toi de me  
„ venger.

„ Oui, ma beauté sera le prix du guerrier  
„ qui m'apportera sa tête : ô mes amans,  
„ je vous propose une pénible, mais une  
„ noble entreprise. . . . ma personne, mes  
„ trésors, voilà votre récompense . . . si  
„ je ne mérite pas d'être achetée à ce prix ;  
„ vaine beauté, tu n'es qu'un présent inu-  
„ tile de la nature. . . .

„ Funeste présent, je t'abhorre ; j'abhorte  
„ & ma couronne & ma vie, & le jour  
„ qui m'a vu naître. . . . je ne vis plus que  
„ par l'espoir d'être vengée. . . . „ Ainsi,  
par des sons entrecoupés, elle exhaloit son  
désespoir : enfin elle s'arrache à cette rive  
déserte, les yeux égarés & le visage en feu.

Rentrée dans son palais, elle invoque à  
grands cris tous les habitans de l'enfer :  
le ciel s'obscurcit & se couvre de nuages  
affreux ; l'astre du jour pâlit & s'éteint :  
les vents déchaînés ébranlent les rochers

& les montagnes ; l'abyme mugit sous ses pieds , & dans son vaste palais on n'entend que des monstres furieux qui sifflent , hurlent , frémissent & aboient.

Des ombres plus épaisses que la nuit la plus noire enveloppent l'édifice : des éclairs percent l'obscurité , & la rendent encore plus affreuse ; enfin les ombres s'évanouissent : le soleil lance de pâles rayons ; l'air n'est pas encore serein : mais le palais a disparu ; les vestiges en sont effacés , & on ne peut pas même dire : „ Il étoit là. „

Telles , aux feux du soleil , ou devant le souffle des vents , fuient ces vapeurs légères qui s'amassent dans les airs : tel s'évanouit un fantôme qu'a créé l'imagination d'un malade. Il ne reste dans ces lieux que des rochers déserts , & l'horreur sauvage qu'y mit la nature. Armide sur son char s'élève & s'envole.

Entourée de nuages & de bruyans tourbillons , elle fend les airs étonnés : elle voit sous ses pieds des rivages qu'éclairent des astres inconnus & des terres qu'habitent des

êtres ignorés. Bientôt elle a franchi les colonnes d'Alcide : elle n'approche point des rives de l'Hespérie , ni du sol brûlant que cultive le More. Toujours son vol est suspendu sur la mer , jusqu'à ce qu'enfin elle arrive vers les bords de la Syrie.

Elle ne va point à Damas ; ses regards se détournent loin d'une patrie jadis si chère à son cœur : elle dirige son char vers cette rive inféconde , où son funeste château s'élève au milieu des eaux : elle s'y cache aux yeux de sa cour , & dans un secret asyle s'abandonne aux pensées tumultueuses qui agitent son ame. Mais bientôt la honte cède au desir de se venger.

„ J'irai , dit-elle , aux lieux où l'Egyp-  
„ tien rassemble les forces de l'Orient ;  
„ essayons encore le pouvoir de la magie ,  
„ & prenons des formes inconnues : je  
„ manierai l'arc & l'épée ; je servirai sous  
„ un Monarque étranger pour l'intéresser  
„ à ma querelle. J'abjure l'honneur & ses  
„ loix , pour être toute à ma vengeance.

„ Ne m'accuse point , Hidraot , n'ac-

„ cuse que toi-même ; c'est toi qui le  
„ premier as éveillé dans mon cœur une  
„ audace nouvelle ; c'est toi qui as brisé  
„ les liens dont la pudeur enchaînoit mon  
„ sexe. Errante , vagabonde , par tes  
„ conseils , j'ai dédaigné de paisibles ver-  
„ tus : tous les crimes qu'amour m'a fait  
„ commettre , tous ceux que me coûtera  
„ ma vengeance , tu ne dois les imputer  
„ qu'à toi. „

Elle dit , & rassemble aussi-tôt ses femmes,  
ses officiers : elle revêt ses plus pompeux  
habits , & dans ses superbes atours fait  
briller tout son art & tout l'éclat de sa  
fortune. Elle part & ne goûte aucun repos ,  
jusqu'à ce qu'elle ait atteint les sables  
brûlans que l'Egyptien a couvert de ses  
ventes.





## C H A N T X V I I.

Aux frontieres de la Palestine , sur le chemin qui conduit à Péluse , Gaza voit au pied de ses murs expirer la mer & son courroux : autour d'elle s'étendent d'immenses solitudes & des sables arides. Le vent qui regne sur les flots exerce aussi son empire sur cette mobile arene , & le voyageur voit sa route incertaine flotter & se perdre au gré des tempêtes.

Jadis soumise aux loix des Turcs , Gaza est devenue la conquête du Monarque Egyptien , dont elle bornoit les états : il a quitté Memphis & son superbe palais , pour établir dans cette cité son séjour & le centre de ses projets. Du fond de son vaste empire , il y a rassemblé d'innombrables soldats.

Muse , dis-moi , quelle étoit alors la situation de cette contrée ? quelles troupes obéissoient aux ordres de son Prince :

combien l'Egypte , combien les Rois ses tributaires lui envoyèrent de combattans ? Compte les forces de l'Orient & du Midi réunies sous ses drapeaux : seule tu peux rappeler à ma mémoire , & le nom des chefs , & les noms de tant de peuples mêlés & confondus.

Quand l'Egypte rébelle à son Dieu eut brisé le joug de ses maîtres , un guerrier du sang de Mahomet y régna sous le titre de Calife : ses successeurs hériterent de son nom comme de sa puissance. Telle jadis le Nil vit une longue suite de Pharaons & de Ptolomées.

La main du tems affermir cet empire : dans ses rapides progrès , bientôt il embrassa une partie de l'Asie & de la Lybie. Le Nil caché dans l'Ethiopie craignit qu'il ne commandât à sa source : les déserts de Saba , les rives de l'Euphrate furent soumis à ses loix.

Il renferma l'Arabie & ses trésors , la mer rouge & ses richesses ; delà il s'étendit jusqu'aux portes de l'aurore. Puissant par



ses forces , il est encore plus puissant par son Prince : né sur le trône , le Calife a toutes les vertus d'un Monarque & tous les talens d'un guerrier.

Long-tems il combattit contre les Perses & la Turquie : souvent vainqueur , quelquefois vaincu & toujours plus grand dans ses revers que dans ses triomphes. Ses mains appesanties par l'âge ne peuvent plus manier le fer , mais l'ardeur de la gloire & l'ambition des conquêtes échauffent encore son courage.

Il combat par ses ministres : toujours une mâle vigueur anime ses pensées & ses discours ; & le pesant fardeau de la monarchie n'accable point sa vieillesse. Toute l'Afrique & les petits états qui la partagent tremblent à son nom : l'Inde le révere ; tous ses voisins lui fournissent des soldats , & lui paient des tributs.

Tel étoit le Monarque qui menaçoit l'empire naissant des Latins , & méditoit d'arrêter des progrès dont sa jalousie étoit alarmée. Quand Armide parut , il comptoit

ses soldats , & dans une vaste plaine , hors des murs de Gaza , il faisoit la revue de ses troupes.

Il étoit assis sur un trône auguste , où l'on montoit par cent degrés d'ivoire : un dais d'argent étoit sur sa tête ; ses pieds fouloient un tapis tissé d'or & de soie : tout le luxe de l'Orient brilloit dans ses pompeux habits ; un superbe turban se replioit autour de son front , & formoit son diadème.

Le sceptre est dans sa main : une barbe blanche flotte majestueusement sur sa poitrine. Dans ses yeux que la vieillesse n'a point éteints , respirent encore son audace & sa vigueur première : dans tout son maintien paroît la dignité de l'âge & de l'empire. Ce fut , sans doute , sous de semblables traits , qu'Appelles ou Phidias représenterent Jupiter , mais Jupiter foudroyant.

Debout , à sa droite & à sa gauche , sont deux Satrapes. Le premier tient dans ses mains le glaive vengeur , le second a le sceau de la royauté. Ministre des loix ,

l'un entretient dans ses états le calme & la paix ; l'autre commande aux armées , & porte la terreur & le châtiment.

Autour de son trône , veillent de fidèles Circassiens : des javelots sont dans leurs mains ; une cuirasse couvre leur poitrine ; des épées longues & recourbées , pendent à leur côté : les yeux du Monarque planent sur ces nombreux bataillons , & tous en passant devant lui , abaissent avec respect leurs armes & leurs drapeaux.

Les Egyptiens paroissent les premiers ; quatre chefs les conduisent : deux de la haute Egypte , deux de la basse , de cette contrée féconde que le Nil a créée : ce ne fut d'abord qu'un limon usurpé sur la mer ; le temps le raffermir & le rendre propre à porter des moissons. Ainsi s'accrut l'Egypte ; ainsi le soc fendit des plaines qui jadis , dans leur sein , voyoient flotter des vaisseaux.

Le premier escadron est composé des peuples qui habitent le fertile territoire d'Alexandrie & les rivages que le soleil éclaire de ses derniers rayons. Araspe est à leur tête ,

Araſpe plus redoutable par ſon génie que par ſon bras : il fait avec art ourdir un ſtratagème : il connoît toutes les rufes du Maure & toutes ſes perfidies.

Après eux on voit des enfans de l'aurore , des guerriers rasſemblés des rives les plus orientales de l'Afie ; Arontée les guide : diſtingué par ſes titres , il n'eſt connu ni par ſes exploits , ni par ſa valeur : ſon corps délicat n'a point encore ſué ſous une péſante armure ; la trompette guerrière n'a point encore troublé ſon ſommeil : une indiffrette ambition l'arrache du ſein des voluptés , & l'entraîne au milieu des hafards.

Une immense armée paroît enſuite , & couvre la plaine & les rivages. On croiroit qu'avec moins de bras on cultiveroit l'Egypte & recueilleroit ſes moisſons. Cependant tant de guerriers ſortent d'une ſeule ville ; mais cette ville , rivale d'une province entière , renferme pluſieurs cités dans ſon ſein : c'eſt le Caire. Campſon commande à ce peuple nombreux , mais inhabile aux combats.

Sous Gazel marchent les habitans de cette contrée , qui du grand Caire s'étend jusqu'à la seconde cataracte du Nil. L'Egyptien ne connoît que l'arc & l'épée : il ne peut soutenir le poids du casque & de la cuirasse. Ses riches habits font plutôt naître le desir du butin que la crainte de la mort.

Sous Alarcon s'avance un vil ramas de brigands presque nus & sans armes , qui dans les déserts arides de Barca ne soutiennent que par le vol & le pillage leur misérable vie. Avec des troupes moins lâches , mais incapables de combattre de pied-ferme , parurent les Rois de Sumara & de Tripoli. Leurs guerriers , savans dans l'art de voltriger , fuient toujours , & reviennent sans cesse.

Après eux , vinrent les habitans de l'Arabie-pétrée , que suivirent ceux de l'Arabie-heureuse , contrée charmante , que jamais le soleil ne brûle de ses feux , que l'hiver jamais ne couvre de ses glaces ; là , croît l'encens ; là , naissent les parfums ;

là , l'immortel phénix , sur un bûcher de fleurs odorantes , se consume & renaît de ses cendres.

Moins brillans que les Egyptiens , ces peuples leurs ressembtent par leur armure. D'autres Arabes les suivent , sauvages habitans du désert , sans foyers , sans asyles fixes , ils traînent après eux leurs errantes cités : ils ont une taille de femmes ; ils en ont la voix ; leurs cheveux noirs & longs , flottent sur des visages basannés.

Des Roseaux armés d'un fer pointu sont dans leurs mais : ils volent sur des coursiers plus rapides que l'éclair. Le premier escadron est guidé par Syphax , le second marche sous Aldin , le troisieme sous Albiazar , l'homicide Albiazar moins guerrier qu'assassin.

La troupe qui les suit a quitté ces isles qu'environne la mer , où jadis l'avidé pêcheur ramassoit ce coquillage précieux , qui renferme les perles dans son sein. Agri-calte les commande. Les noirs habitans des rives que baigne la mer Rouge s'avancent.

sous Osmide , barbare sans foi , contempteur audacieux de la religion & des loix.

Des Ethiopiens paroissent ensuite ; ils viennent de l'isle de Méroé , qu'embrassent le Nil & l'Astrabora : Méroé , dans sa vaste enceinte , renferme trois royaumes & deux cultes différens : Canat & Assimir , rois tous deux , tous deux sectateurs de Mahomet & tributaires du Calife , lui amènent leurs guerriers. Un autre Roi , adorateur de Jésus-Christ , est resté dans ses états.

Avec des escadrons armés d'arcs & de fleches , on vit encore deux rois soumis au Monarque Egyptien : l'un regne sur Ormus , noble & fertile contrée que le golfe Persique environne de ses eaux. L'autre commande au Bécane : le Bécane est une isle , quand la mer s'élève , mais quand elle s'abaisse , le voyageur y passe à pied sec.

Et toi , Altamore , une épouse chérie n'a pu te retenir dans ses bras : pour éloigner ton funeste départ , elle te baigna de ses larmes , elle déchira son sein & arracha ses cheveux blonds : » Cruel , te dit-elle , l'as-

» peut d'une mer en furie te plaira donc  
» plus que le mien ! une pesante armure fera  
» donc pour toi un plus doux fardeau que  
» ce fils , ce tendre fils qui de ses bras inno-  
» cens te presse & te caresse ? »

Altamore regne sur Samarcande : le diadème sur son front brille dans tout son éclat ; mais ce n'est point à son diadème qu'il doit sa grandeur & son lustre : savant dans l'art des combats , il est encote le plus audacieux des guerriers : les Chrétiens le connoîtront un jour , & déjà ils doivent redouter sa valeur. Ses soldats portent une cuirasse , une épée pend à leur côté , & une masse d'armes à l'arçon de leur selle.

Du bout de l'Univers & des portes de l'aurore vient le farouche Adraсте : sa cuirasse est revêtue de la peau d'un serpent ; il monte un immense éléphant. Sous lui marchent des peuples qui se baignent dans la mer où le Sind porte le tribut de ses eaux.

L'escadron qui les suit est composé de l'élite des Guerriers : dans la paix , dans



la guerre , ils servent le Monarque , il les comble d'honneurs , il leur prodigue ses bienfaits : les armes qui les couvrent inspirent la terreur. Sous eux marchent des coursiers dont l'art dirige les mouvemens : la pourpre éclate sur leurs habits ; leur armure étincelle d'or & d'acier.

Parmi eux on distingue le cruel Alarcon , le prudent Omar , Hidraot , Rimédon , fameux par son audace , Rimédon qui méprise & les mortels & la mort , & Tygrane , & Rapold , Corsaire intrépide , jadis la terreur des mers , & le brave Ormond & Malaboust , qui vainqueur des Arabes fut surnommé l'Arabique.

On y voit Orinde , Arimon , Pyrga , Brimare le destructeur des cités , & Suifante le dompteur des coursiers : & toi généreux Aridamant , invincible à la lutte , & Tisapherne le foudre de guerre , Tisapherne qui , à pied , à cheval , l'épée ou la lance à la main , n'a point encore trouvé de rival digne de lui.

Cette troupe brillante marche sous les:

ordres d'un Arménien qui , dès son enfance, déserta le vrai culte pour adorer Mahomer : Chrétien , il s'appelloit Clément , aujourd'hui son nom est Emiren. De tous les guerriers , aucun n'est plus cher au Calife. Intrépide soldat , excellent capitaine , il est également fameux par sa prudence & par sa valeur.

Après tous ces Héros , parut Armide à la tête de son escadron : elle étoit assise sur un char superbe , la robe retroussée , un arc à la main , le carquois sur l'épaule ; l'audace sur son front se mêle avec la douceur. D'un air fier & déterminé elle semble menacer & charme encore en menaçant.

Son char , semblable à celui qui porte le jour , étincelle d'or & de rubis ; quatre licornes attelées deux à deux le traînent & obéissent à la main savante qui les guide. Cent filles , cent pages l'environnent , & le carquois résonne sur leurs épaules. Ils pressent les flancs de coursiers plus blancs que la neige , dont les mouvemens sont aussi rapides que la foudre.

Sa troupe la suit : Aradin en conduit une autre dont Hidraot a dans la Syrie acheté les services mercenaires. Quand le phénix ressuscité va montrer à l'Ethiopie ses charmes nouveaux , la richesse de son plumage & l'or qui brille sur sa gorge , les mortels étonnés le suivent des yeux , & les habitants des airs l'accompagnent & l'admirent.

Telle & plus brillante , Armide éblouit tous les guerriers : il n'est point d'ame si farouche qui ne s'enflamme à sa vue. Le dépit est sur son front : à peine on l'aperçoit encore , & déjà tous les cœurs brûlent pour elle. Que sera-ce quand la joie animera ses regards , quand le plaisir se peindra dans ses yeux , & que le rire embélira ses lèvres.

Le Monarque fait appeler Emiren ; il veut lui donner le sceptre des guerriers , & confier à sa prudence le soin de son illustre entreprise : déjà plein de son glorieux destin , ce héros s'avance , & on lit sur son front qu'il est digne de l'honneur où son maître l'appelle. Les Circassiens , au

milieu de leurs rangs , lui ouvrent un passage , & il monte vers le trône.

La tête inclinée , le genouil en terre , il met la main droite sur sa poitrine : « Prends  
„ ce sceptre , lui dit le Monarque , prends-  
„ le ; je remets dans tes mains ma fortune  
„ & ma puissance : commande à ma place ;  
„ verse ma vengeance sur les Chrétiens ,  
„ & brise le joug dont ils menacent un  
„ Roi mon tributaire. Va , pars , triomphe.  
„ Que les ennemis tombent sous tes coups ,  
„ & que ceux qui échapperont à la mort  
„ gémissent dans nos fers. »

Emiren reçoit avec respect ce sceptre , emblème du souverain pouvoir : » Je le  
„ reçois , dit-il , d'une main victorieuse ;  
„ je vole sous tes auspices où la gloire  
„ m'appelle : c'est sous tes ordres , c'est  
„ en ton nom que je vais combattre. Je  
„ vengerai les injures de l'Asie ; je ne  
„ reviendrai que vainqueur , ou du moins  
„ ma défaite fera ma mort , non pas ma  
„ honte.

» Ah ! si le courroux céleste menace nos

„ armes , puissent tous les coups se rassem-  
„ bler sur ma tête ! Que ton armée revienne  
„ triomphante , & que son chef demeure  
„ couché sur le champ de bataille témoin  
„ de sa victoire. » Il dit : soudain les cris  
des soldats & le son des instrumens guer-  
riers , annoncent l'alégresse qu'inspire cet  
illustre choix.

Au milieu des acclamations le Monarque descend de son trône , & retourne à sa tente : il y reçoit à sa table les chefs de son armée. De la place distinguée où il est assis , il leur envoie des mets qui sont servis devant lui , leur adresse des paroles qui les flattent , & marque à tous des distinctions & des égards. Au sein des plaisirs même , Armide n'oublie pas ses funestes artifices.

Le repas est fini : elle voit tous les regards se fixer sur elle , & à des indices certains reconnoît que tous les cœurs sont infectés de ses poisons. Elle se leve , & d'un air altier ensemble & respectueux , elle s'adresse au Monarque. Dans son geste , dans

sa voix , elle met , autant qu'elle peut , de grandeur & de fierté.

„ O Roi des Rois , lui dit-elle , je viens  
„ aussi combattre pour ma croyance &  
„ pour ma patrie. Je suis femme , mais  
„ je suis née sur le trône , & la main qui  
„ doit porter le sceptre n'est pas indigne  
„ de manier le fer. La mienne ne saura  
„ frapper un ennemi , & tirer du sang de  
„ sa blessure.

„ Ne crois pas , Seigneur , que je vienne  
„ faire , sous tes drapeaux , le premier essai  
„ de mon courage ; déjà j'ai combattu  
„ pour nos loix & pour ton empire : tu  
„ connois mes exploits ; tu fais que moi  
„ seule j'ai su enchaîner les plus illustres  
„ des héros Chrétiens.

„ Captifs , chargés de fers , je les faisois  
„ conduire dans tes états ; ils gémiroient  
„ aujourd'hui dans tes cachots , & toi-  
„ même tu serois plus sûr du succès de tes  
„ armes , si le fier Renaud n'avoit brisé  
„ leurs chaînes & immolé mes guerriers.

„ Renaud t'est connu ; ses aventures  
„ sont parvenues jusqu'à toi : c'est le cruel  
„ qui depuis m'a indignement outragée ; ...  
„ & je n'ai point encore puni son ou-  
„ trage ? ... Une haine nouvelle enflamme  
„ encore la haine que je devois aux Chré-  
„ tiens , & me pousse aux combats. Un  
„ jour je te raconterai les injures que j'ai  
„ reçues : je ne veux aujourd'hui m'occu-  
„ per que de ma vengeance.

„ Je l'obtiendrai : toutes les fleches ne  
„ volent pas inutilement dans les airs , &  
„ souvent le ciel dirige les coups du juste  
„ au cœur du coupable. Mais si , parmi  
„ tes guerriers , il en est un qui puisse  
„ trancher la tête odieuse de mon barbare  
„ ennemi , & me la présenter sanglante ,  
„ j'avouerai son bras , je me contenterai  
„ d'une vengeance qui pourtant seroit plus  
„ douce & plus glorieuse , si je ne la  
„ devois qu'à moi.

„ Pour prix d'un si noble service , j'offre  
„ tout ce qui est en mon pouvoir , mes  
„ trésors & moi-même. Je le promets , je

„ le jure , & j'atteste le ciel & les hommes  
„ témoins de mes sermens. S'il est un  
„ guerrier qu'une pareille récompense  
„ puisse enflammer , qu'il paroisse & se  
„ montre. „

Pendant le discours d'Armide , Adrasfe fixoit sur elle des regards dévorans. „ Beauté  
„ divine , lui dit-il , ce ne sera point sous  
„ vos coups qu'expirera le barbare. Le  
„ cœur du perfide ne mérite pas d'être  
„ percé d'une si belle main : je ferai  
„ moi-même le ministre de votre ven-  
„ geance. Ce sera moi qui mettrai sa tête  
„ à vos pieds.

„ Je lui arracherai le cœur ; je ferai  
„ de ses membres sanglans & déchirés la  
„ pâture des vautours. „ Ainsi parloit  
Adrasfe l'Indien. Tisapherne s'indigne de  
son orgueil : „ Eh , qui es-tu , lui dit-il ,  
„ toi , qui sous les yeux du Roi des Rois ,  
„ sous les miens , oses montrer tant d'au-  
„ dace & de fierté ? Il est peut-être ici un  
„ guerrier , dont les exploits effaceront  
„ tout ce que promet ta langue , & ce  
„ guerrier se tait. „ Mes



„ Mes discours , réplique l'Indien , sont  
„ encore au-dessous de mes actions : si tu  
„ ofois ailleurs me faire un pareil outrage ,  
„ ta mort me paieroit ta témérité. » Ils  
alloient continuer , mais le Monarque  
étend la main , & d'un geste les arrête :  
„ Belle Princesse , dit-il ensuite à Armide ,  
„ vous avez un mâle & généreux courage.  
„ Vous méritez que ces deux héros vous  
„ sacrifient leur courroux & leur ressen-  
„ timent : c'est à vous de diriger leur valeur  
„ & leurs efforts , contre le brigand qui  
„ vous a outragée. C'est contre lui qu'ils  
„ pourront utilement déployer leur audace  
„ & se montrer rivaux. » Il se tait : les  
deux guerriers offrent à la Princesse leurs  
bras & leurs épées.

D'autres encore viennent lui vanter leur  
zele & leur courage : tous lui promettent ,  
tous jurent de la venger. Pendant qu'elle  
arme contre le héros qui lui fut si cher  
tant de fureurs & tant de hâines , la nef  
qui le porte vogue heureusement sur la  
plaine liquide.

Les vents toujours fideles enflent les voiles , & l'Océan courbe ses vagues sous un poids qui lui est connu. Renaud contemple le pôle & les astres qui guident les navigateurs : quelquefois il regarde les fleuves & ces montagnes dont le front audacieux ombrage la mer & ses rivages.

Souvent il s'informe du fort des Chrétiens , & s'instruit des mœurs des peuples divers. Depuis qu'ils voguoient sur l'humide élément , le soleil avoit déjà quatre fois éclairé l'horison ; il se plongeoit dans les eaux quand ils touchèrent à la terre : „ Voici , dit l'inconnue , les rives de la „ Palestine , & le terme de votre voyage. „

Elle les dépose sur le sable , & s'évanouit plus vite que la pensée. Cependant la nuit se leve , & couvre la nature de son lugubre voile. Au milieu des déserts qui les environnent , les trois guerriers ne découvrent ni murs ni traces des humains ; rien ne peut leur indiquer leur route.

Ils balancent un moment ; enfin ils avancent d'un pas incertain , & laissent la

mer derrière eux. Tout-à-coup , dans le lointain , un objet lumineux apparoît à leur vue : des rayons d'or & d'argent percent la nuit , & éclaircissent les ombres. Ils marchent à cette clarté , & bientôt ils distinguent l'objet qui la réfléchit.

A un tronc , ils voient des armes suspendues que la lune frappe de sa lumière : sur un casque doré , des pierreries étincellent d'un feu plus vif que celui des étoiles. Au bas est un bouclier chargé de trophées , un vieillard est assis auprès , & semble en être le gardien : il se leve , & lui-même il marche au-devant d'eux.

Ubalde & le Danois reconnoissent les traits du sage qui dirigea leurs pas ; ils le saluent & l'embrassent. Renaud le regarde en silence : » C'est toi seul que je cherche ,  
» lui dit le vieillard ; c'est toi que , dans  
» ces lieux solitaires , attend mon im-  
» patience.

» Tu ne me connois pas , mais je suis  
» ton ami ; ils pourront te le dire , ces  
» guerriers qui , secondés par moi , ont

„ triomphé des enchantemens sous lesquels  
„ tu traînois ta déplorable vie. Entends  
„ mes discours ; ils seront moins doux que  
„ ceux des sirenes qui t'avoient séduit ;  
„ mais écoute-les sans peine. Conserve mes  
„ leçons dans ton cœur , jusqu'à ce qu'une  
„ voix plus sainte te conduise dans les  
„ sentiers de la sagesse & de la vérité.

„ Ce n'est point sous des ombrages frais ,  
„ sur des rives fleuries , au milieu des vo-  
„ luptés que tu trouveras le bonheur ; c'est  
„ au sommet d'une colline d'un âpre &  
„ difficile accès qu'il repose au sein de la  
„ vertu : il faut pour y parvenir braver  
„ les glaces de l'hiver , les feux de l'été ,  
„ & s'arracher aux plaisirs. Oiseau superbe ,  
„ voudrois-tu , loin du ciel , ta patrie ,  
„ ramper comme un insecte dans les  
„ vallons ?

„ La nature alluma dans ton sein la  
„ flamme du courage ; elle te fit un front  
„ élevé : obéis à sa voix , marche aux  
„ grandeurs où le ciel t'appelle , & par de  
„ nobles exploits assure ta gloire & tes

„ destins. Ton courroux impétueux ne te  
„ fut point donné pour égorger tes freres,  
„ & pour suivre en aveugle des mouve-  
„ mens que la raison défavoue.

„ Que le feu qui t'anime exalte ta valeur,  
„ & te rende plus fort contre les passions,  
„ plus terrible à ces ennemis qui habitent  
„ dans ton cœur & le dévorent. Soumis  
„ à la main qui doit gouverner ta jeunesse,  
„ obéis à ses loix : que la prudence de  
„ Godefroi allume ton courage ou l'é-  
„ teigne , le précipite ou l'arrête. „

Renaud , la honte sur le front & les  
yeux baissés , écoutoit en silence les conseils  
du vieillard , & les conservoit dans son  
cœur. Le sage pénètre dans le secret de  
son ame : „ Leve tes regards , lui dit-il ,  
„ ô mon fils , porte-les sur ce bouclier , tu  
„ y verras les exploits de tes ayeux.

„ Tu les verras , d'un pas intrépide ,  
„ franchir les bornes qui arrêtent la course  
„ des vulgaires humains ; . . . que tu te  
„ traînes encore loin d'eux dans la carrière  
„ qu'ils t'ont tracée ! Allons , réveille-toi ,

„ que ces tableaux servent d'aiguillon à ta valeur. „ Il dit , & pendant qu'il parle , le héros a les yeux attachés sur le bouclier.

Dans un espace étroit , l'artiste a su rassembler , sans confusion , un nombre prodigieux de figures : on y voit dans leur ordre les illustres descendans d'Accius ; leur sang coule toujours pur d'une source cachée dans le berceau de l'ancienne Rome ; ils sont tous couronnés de laurier : le vieillard raconte & leurs guerres & leurs victoires.

Au milieu des débris de l'empire , Caius , d'une main audacieuse , saisit les rênes d'un peuple belliqueux , & s'assied au rang des Princes : ses voisins moins puissans viennent lui demander un maître . & marchent sous ses loix. Bientôt , à la voix d'Honorius , le Goth revient ésolel l'Italie.

Au milieu des flammes qui dévorent cette triste contrée , pendant que Rome gémit sous le poids de sa chaîne & craint encore d'être anéantie , Aurélius repousse l'esclavage loin des peuples soumis à son

sceptre. Foreste oppose au Roi des Huns , au conquérant du Nord , une redoutable barriere.

Au feu sombre qui brille dans ses yeux , à sa hideuse figure , on reconnoît le farouche Attila ; on croit entendre ses rugissemens : le monstre vaincu dans un combat singulier cherche un asyle au milieu des siens , & Foreste , l'Hector de l'Italie , va défendre Aquilée.

Plus loin on voit la mort de ce héros & sa destinée , qui fait la destinée de sa patrie. Accarin son fils , l'héritier de ses vertus , est , comme lui , le vengeur & le soutien de son pays. Altin plie sous les coups du fort , & non sous ceux des Huns : il va chercher un nouvel asyle , & sur les bords du Pô , de mille cabanes dispersées , il forme une cité.

Une digue enchaîne l'audace de ce fleuve impétueux ; des remparts s'élèvent , & le trône de la maison d'Est s'assied sur de nouveaux fondemens. Vainqueur des Alains , malheureux contre Odoacre , Altin suc-

combe , & meurt pour l'Italie. Mort généreuse , qui l'associe à la gloire de son pere.

Alforise tombe à ses côtés ; Affon & son frere exilés tous deux reviennent bientôt les armes à la main , & regnent sur les cendres du conquérant Hérule : auprès d'eux est Boniface l'Epaminondas de la Maison d'Est. — Il expire le front percé d'une fleche mortelle ; mais Totila vaincu , & son bouclier sauvé , lui font trouver des douceurs dans le trépas.

Valérien , encore enfant , marche sur les traces de son pere : déjà vigoureux , déjà plein d'une mâle audace , il enfonce les escadrons des Goths. Près de lui , Ernest , l'œil en feu , fait trembler les Esclavons : plus près encore , l'intrépide Aldoard chasse de Moncelse le Roi de Lombardie.

On y voit Henti : on y voit Berenger ; ce Héros marche sous les drapeaux victorieux de Charlemagne : audacieux soldat , sage capitaine , il dirige les grandes entreprises & frappe les premiers coups. Bientôt



il combat avec Louis qui triomphe du Roi d'Italie son neveu , & le jette dans les fers. Othon paroît avec ses cinq fils.

Almeric regne dans Ferrare ; les yeux au ciel , il consacre à l'Eternel les temples qu'il a fondés. Affon lutte contre Berenger ; heureux , malheureux tour à tour , il triomphe enfin & gouverne l'Italie.

Albert son fils va montrer sa valeur aux Germains , vainqueur dans les tournois , vainqueur dans les batailles . Othon lui offre sa fille & ses trésors. Derriere lui s'élève Hugues , la terreur des Romains & le fléau de leur orgueil. Il sera Marquis d'Italie , & la Toscane toute entiere sera confiée à ses soins.

Plus loin est Théobald , & auprès de lui , Boniface à côté de Béatrix son épouse. L'hymen trompe leurs desirs , & leur refuse un fils<sup>o</sup>qu'ils lui demandent. Une femme recueille l'héritage des Héros ; c'est Malthide : elle a leur courage & leurs verrus. Sa Sageffe & sa valeur l'élèvent au-dessus des sceptres & des couronnes.

Sur son front éclate une mâle fierté ;  
e feu du courage érinelle dans ses yeux.  
Là , elle triomphe des Normands , & ce  
Guiscard , jadis invincible , fuit devant  
elle : ici , Henri succombe sous ses efforts ;  
elle lui arrache l'étendard de l'empire &  
va dans un temple attacher ce trophée. Plus  
loin , elle replace un Pontife au trône du  
Vatican.

A ses côtés , & quelquefois derrière elle ,  
paroît Affon sur lequel semble se fixer sa  
tendresse. La postérité d'Affon quatre ,  
toujours heureuse , toujours féconde , éten-  
doit au loin ses rameaux ; l'illustre fils de  
Cunegonde , Guelse , vole au sein de la Ger-  
manie qui l'appelle , & ce rejetton des Héros  
d'Italie fleurit dans les champs de Bavière.

Il embrasse & soutient l'arbre des Guel-  
ses , séché dans sa racine. Fier de cet  
heureux appui , on voit cet arbre reverdir  
encore & briller de l'éclat des sceptres &  
des couronnes. Déjà sa tête orgueilleuse est  
cachée dans les cieux , & son ombre em-  
brasse & couvre la Germanie.

Cependant toujours brillante , toujours féconde , la tige heureuse fleurissoit en Italie ; Berthold , un frere de Guelfe , un Aïson encore , y faisoient revivre leurs aïeux. Telle étoit la suite des Héros qui respiroient sur l'airan : à la vue de ces tableaux , l'honneur se ranime dans le cœur du jeune Guerrier.

Le feu d'une noble émulation embrâse son courage : saisi d'un généreux transport , il voit déjà des remparts détruits , des peuples subjugués , la mort & le carnage. Impatient , il se couvre de ses armes , & croit embrasser la victoire.

Le Danois en ce moment lui présente l'épée de Suénon , dont il lui a raconté l'histoire & les malheurs : » Prends-la , lui dit-il ; que dans tes mains , juste autant que » redoutée , elle soit toujours heureuse , » toujours consacrée à de pieux combats ! » tu dois venger son premier maître ; rem- » plis ton devoir & nos vœux. »

» Puisse cette main , répond Renaud , » immoler bientôt le barbare assassin d'un

» Héros cher à mon cœur , & acquitter  
» ma dette ! » Le Danois , en le remer-  
ciant , pleure de tendresse & de joie. Ce-  
pendant le sage vieillard le presse de con-  
tinuer son voyage.

» Il est tems de partir , lui dit-il , Go-  
» defroi t'attend ; le camp t'appelle : jamais  
» ta présence ne fut plus nécessaire. Allons ,  
» dans l'ombre de la nuit , je saurai vous  
» guider aux tentes des Chrétiens. ». Il  
dit , & monte sur son char ; les trois guer-  
riers y montent avec lui : de la main &  
de la voix , il presse ses courriers & dirige  
sa route vers l'Orient.

Couverts des voiles de la nuit , ils s'a-  
vançoient en silence , mais tout-à-coup le  
vieillard se tourne vers le Héros , & lui  
adresse ce discours : » Tu as vu la tige &  
» les antiques rameaux de ton auguste  
» maison. Si jadis elle enfanta des Héros ,  
» le tems n'affoiblira point son heureuse  
» fécondité.

» Que ne puis-je aussi porter tes regards  
» dans le sein du ténébreux avenir , & te  
» montrer

„ montrer tes neveux , comme dans les  
„ siècles passés je t'ai montré tes ancêtres !  
„ Que ne puis-je les évoquer des abîmes  
„ du néant ! tu verrois une suite non moins  
„ longue de Héros , & des exploits non  
„ moins fameux.

„ Mais mon art ne peut dérober à l'ave-  
„ nir ses secrets , & son pâle flambeau ne  
„ jette dans cette obscurité que des rayons  
„ incertains & douteux. Je t'en révélerai  
„ cependant ce que m'en a découvert un  
„ sage qui lit quelquefois dans le sein de  
„ la Divinité.

„ Jamais tige , me dit-il , ne fut aussi  
„ féconde en Héros. Jamais du même tronc  
„ on ne vit sortir autant d'illustres rejet-  
„ tons que Renaud en comptera parmi  
„ ses neveux : leurs noms égaleront les  
„ noms des plus fameux de Rome , de  
„ Sparte & de Carthage.

„ Parmi eux , mes regards distinguent un  
„ Alphonse , le second par son rang & le  
„ premier par ses vertus : il naîtra quand le  
„ monde épuisé n'enfantera plus de Héros :

„ personne mieux que lui ne saura manier  
„ l'épée , ou soutenir le poids d'une cou-  
„ ronne. Il fera la gloire de ton sang &  
„ l'appui de ta maison.

„ Encore enfant , sa valeur brillera dans  
„ mille jeux , images de la guerre ; il sera  
„ la terreur des forêts & des monstres qui  
„ les habitent. Il remportera toujours le  
„ prix dans les tournois : bientôt dans les  
„ combats il cueillera les lauriers de la  
„ victoire , & méritera les honneurs du  
„ triomphe. Il n'est point de couronne  
„ qui ne ceigne son illustre tête.

„ Dans un âge plus mûr , on le verra  
„ se couvrir d'une nouvelle gloire ; au mi-  
„ lieu de rivaux puissans & jaloux , il main-  
„ tiendra ses états en paix ; il ranimera les  
„ arts , fécondera le génie , célébrera des  
„ jeux magnifiques & de superbes fêtes :  
„ dans une balance égale il pèsera les ré-  
„ compenses & les peines : ses regards péné-  
„ treront dans l'avenir , & sa prévoyance  
„ rapprochera les événemens les plus re-  
„ culés.

„ Ah! si dans ces tems malheureux où  
„ l'impie infestera la terre & les mers, &  
„ imposera des loix honteuses aux peuples  
„ les plus renommés, ah! si Alphonse étoit  
„ choisi pour venger les temples & les  
„ autels, quels foudres lanceroit son bras;  
„ & que bientôt le tyran & sa secte expi-  
„ roient sous ses coups!

„ Envain le Turc, envain le More op-  
„ poseroient mille bataillons armés: l'E-  
„ pirate couleroit sous ses loix; il arbore-  
„ roit sur les neiges du Taurus la Croix  
„ triomphante & son aigle & ses lys; &  
„ les peuples basannés qui voient couler  
„ les sources du Nil reconnoîtroient le  
„ Dieu qu'il adore. „

Ainsi parla le vieillard: le héros attentif  
recueilloit ses discours, & son cœur jouissoit  
en secret des triomphes & de la gloire de  
ses neveux. Cependant l'aurore annonçoit  
le retour du soleil; l'Orient se coloroit de  
ses feux, & déjà on voyoit de loin, sur  
les tentes des Chrétiens, flotter leurs ban-  
nieres,

» Vous voyez , dit le Sage , le soleil qui  
» vous luit , & de ses rayons éclaire le camp ,  
» la plaine , les montagnes & Solime : je  
» vous ai ramenés vainqueurs des obstacles  
» & des dangers , vous pouvez sans guide ,  
» achever votre route : un pouvoir invin-  
» cible arrête ici mes pas. »

Il dit , & laisse les trois guerriers au milieu de la plaine : ils marchent , & bientôt ils ont regagné les tentes. Soudain la renommée publie leur retour. Le pieux Godefroi en est instruit le premier , & s'avance pour les recevoir.







## C H A N T X V I I I.

**R**ENAUD d'un air soumis & respectueux , aborde Godefroi , & lui adresse ce discours : » Seigneur , l'honneur blessé  
» m'arma contre l'infortuné Gernand ; si  
» j'ai violé tes loix , le repentir & le remords  
» m'en ont puni. Je reviens à ta voix ,  
» prêt à tout faire pour expier mon crime. «

Bouillon se penche vers lui & le serrant dans ses bras : » Perdons , lui dit-il , le souvenir d'une triste erreur ; oublions ton  
» malheur & ta faute : pour l'expier , je  
» ne te demande que de te ressembler à toi-même , & de t'illustrer par des exploits  
» nouveaux. Viens combattre pour nous.  
» Viens hâter la perte de nos ennemis , en  
» triomphant des monstres qui défendent la  
» forêt.

» Cette antique forêt qui fournit du bois  
» pour la construction de nos machines premières , est devenue le séjour des enchan-

» temens , un lieu de terreur & d'effroi :  
» personne n'ose y porter la coignée , &  
» cependant , sans machines , l'Infidele rira  
» de nos impuissans efforts. Que cet objet  
» de terreur pour tous nos guerriers ,  
» devienne pour toi la matiere d'un nou-  
» veau triomphe. »

Il dit , & le héros d'un ton modeste ,  
se dévoue aux dangers & aux travaux qu'il  
offre à sa valeur. On lit sur son front la  
certitude d'un succès que ne promettent  
point ses paroles. Guelfe , Tancrede & les  
principaux guerriers autour de lui se rassem-  
blent & se pressent : il leur donne la main  
& les embrasse , les quitte , revient à eux &  
les embrasse encore.

D'un air affable , populaire , il accueille  
la foule empressée ; tout retentit de cris  
d'allégresse ; tout le camp l'environne : on  
croiroit qu'il revient victorieux des peuples  
de l'aurore & du midi.

Suivi de ce nombreux cortége , il rentre  
dans sa tente , & s'y assied au milieu d'un  
cercle d'amis : ils s'entretiennent long-tems

& de la guerre & de la forêt enchantée. Enfin on se sépare. Le Solitaire resté seul , adresse à Renaud ce discours : » Tu as vu , » Seigneur , d'étonnantes merveilles ; un » charme funeste avoit bien loin de nous » égaré tes pas & ta valeur.

» Que ne dois-tu point à l'arbitre du » monde ? il t'arrache à un magique pouvoir ; il te rend à un troupeau , dont une » folle erreur t'avoit séparé : par l'organe » de Bouillon , il te choisit pour être sous » lui l'exécuteur de ses volontés ; mais il » ne faut pas que tu armes pour ces grands » desseins une main impure encore & profane.

» Le bandeau fatal est toujours sur tes » yeux ; ton ame est toujours plongée dans » la fange d'un monde corrompu , & toutes les eaux du Nil , du Gange & de » l'Océan , ne porroient lui rendre sa » pureté. Le ciel seul effacera les traces honteuses de tes faiblesses. Saintement humilié , implore sa clémence , dévoile tes

» fautes secrètes , verse des larmes avec des  
» prières. »

Il dit , & le Héros déplore ses superbes  
dédains & ses folles amours. Le cœur  
déchiré , les yeux baissés , il se prosterne  
aux pieds du Solitaire , & lui découvre les  
erreurs de sa jeunesse. Pierre , au nom du  
Ciel , l'absout & lui pardonne ; » Demain ,  
» lui dit-il , aux premiers rayons du jour ,  
» tu iras offrir ton hommage à l'Eternel ,  
» sur cette montagne que l'aurore naissante  
» éclaire de ses feux.

» Delà , tu iras à cette forêt qu'assiégent  
» tant de vains prestiges , tant de fantômes  
» imposteurs. Ces monstres , ces géants , tu  
» les vaincras , Renaud , si tu fais te défen-  
» dre d'une nouvelle erreur. Que les cris de  
» la douleur , que les chants de la volupté  
» n'amollissent point ton ame. Sois , je  
» t'en conjure , sois insensible au doux sou-  
» rire , aux regards caressans de la beauté :  
» dédaigne un aspect trompeur & de feintes  
» prières. »

Le Guerrier , qu'enflamment ses conseils , brûle de voler à une entreprise , dont le succès flatte ses vœux. Il y rêve tout le jour , il y rêve toute la nuit , & dans son impatience , il accuse la lenteur de l'aurore. Avant qu'elle ait allumé ses feux , il a déjà pris son armure ; il sort de sa tente , & seul , à pied , il marche en silence vers la montagne.

Les ombres luttoient encore avec la lumière ; quelques étoiles encore brilloient sur l'azur des cieux : mais déjà l'Orient étoit couvert d'un manteau d'or & de pourpre. Renaud contemple ces beautés immortelles , incorruptibles , qui ornent la nuit & redoublent l'éclat du jour.

„ Que de clartés , disoit-il , répandues  
„ dans les cieux ! le soleil roule sur son  
„ char majestueux ; des astres d'or étincel-  
„ lent sur le front de la nuit , & tant de  
„ merveilles ne peuvent fixer nos regards ?  
„ ils s'attachent à de fragiles beautés ; ils  
„ sont éblouis par ces feux pâles & som-  
„ bres , qui s'éteignent au moment où ils

„ s'allument : un coup - d'œil , un sourire  
„ qui fuit comme l'éclair , nous charment  
„ & nous enchantent. „

Cependant il atteint le sommet de la montagne : là , il s'incline d'un air respectueux , & les yeux tournés vers l'Orient , il élève ses pensées jusqu'au trône de l'Eternel : „ O mon pere , ô mon souverain  
„ maître , s'écrie-t-il : jette un regard de  
„ pitié sur mes erreurs & mes foiblesses.  
„ Epanche sur moi la rosée de ta grace ;  
„ détruis le levain impur qui infecte mon  
„ ame , & crée en moi un homme nouveau ! „

L'aurore plus vermeille l'éclaircit de ses rayons ; son casque , ses armes , la cime de la montagne étoient dorés de sa lumière : un air plus pur & plus frais portoit le calme dans ses sens , & le zéphir qui agitoit les nuages , en faisoit descendre sur sa tête une douce rosée.

Ces perles liquides répandent sur ses habits une blancheur éclatante. Telle la fleur aride s'embellit des pleurs de l'aurore. Tel

au printemps le serpent rajeuni étale l'or d'une peau nouvelle.

Renaud , à cette vue , sent croître sa confiance & redoubler son courage : d'un pas intrépide , il marche vers la forêt. Il arrive enfin au fatal endroit où regne la terreur , & où se sont arrêtés avant lui les plus audacieux guerriers. Le bois n'offre à ses yeux rien qui l'effraie ou l'étonne ; il n'y voit qu'un délicieux ombrage.

Il avance ; une douce harmonie vient charmer ses oreilles : c'est un ruisseau qui murmure , le zéphyr qui soupire à travers le feuillage , le cigne qui gémit , le rossignol qui se plaint & lui répond : c'est un concert d'instrumens & de voix , & dans un même son , tous les sons mêlés & confondus.

Surpris , il s'arrête ; puis il avance d'un pas tardif & lent , jusqu'à ce qu'il rencontre un fleuve , dont les eaux calmes & transparentes roulent sur le sable le plus pur.

Les bords en sont tapissés d'une riantة verdure que parfument des fleurs ; dans

son cours il embrasse la forêt : ses ondes amoureuses se replient & y forment un canal. Par un heureux échange , le bois s'abreuve de ses eaux & l'embélit de son ombre.

Le Guerrier cherche un passage ; soudain un pont s'élève sur des arches d'or , & lui offre un large chemin : mais à peine il touche à l'autre rive , l'onde s'enfle & mugit , & le pont s'abyme au milieu d'un torrent impétueux.

Renaud se retourne ; il voit les flots débordés qui s'agitent , & sur eux-mêmes roulent avec une étonnante rapidité. Cependant un desir curieux l'entraîne sous ces ombrages épais. Au milieu de cette solitude sauvage , toujours de nouvelles merveilles frappent ses regards & les attirent.

Des sources jaillissent , des fleurs naissent sous ses pas : ici le lys ouvre son sein , plus loin la rose s'épanouit : une fontaine les abreuve de son onde , un ruisseau les réfléchit dans son mobile crystal. Par-tout la forêt reprend une vigueur nouvelle , & se couronne d'une nouvelle verdure.

Sur



Sur les feuilles , une manne céleste brille comme la rosée : le miel le plus pur distille de l'écorce des arbres. Les chants de l'allégresse se mêlent encore aux accens de la douleur. Des voix humaines s'accordent aux sons plaintifs des cygnes , au murmure des airs & des eaux : mais ce concert invisible se cache aux regards du Guerrier.

Pendant que d'un œil inquiet il examine ces lieux , & que son esprit se refuse au rapport de ses sens , il apperçoit un myrthe qui s'élève dans un espace solitaire : il y court. Plus altier que le palmier & le cyprès , ce myrthe domine sur les autres arbres , & semble le souverain de ces bois.

Renaud s'arrête ; un nouveau prodige a frappé ses regards. Un chêne se fend de lui-même , & de son écorce ouverte , sort une nymphe au printemps de l'âge , & revêtue des plus pompeux habits. Cent autres arbres enfantent cent autres nymphes.

Elles ont le bras nud , la robe retroussée ; des brodequins leurs servent de chaussure ;

des tresses d'or flottent sur leurs épaules. Telles , sur la scène , ou dans nos tableaux , on représente les déesses des bois : seulement au lieu d'arc , au lieu de carquois , elles ont des sistres , des luths & des guitares.

Elles commencent à danser , & forment un cercle autour du myrthe & du héros : en dansant , elles chantent toutes ensemble :  
„ Heureux le jour qui t'amène dans nos  
„ bois , ô favori de notre Reine , ô  
„ tendre objet de son amour & de son  
„ inquiétude !

„ Viens éteindre le feu qui la dévore ,  
„ viens lui rendre la vie , & guérir ses  
„ profondes blessures ! Cette forêt jadis si  
„ sombre , asyle convenable à sa douleur ,  
„ tu la vois se ranimer à ton aspect , &  
„ reprendre pour toi les formes les plus  
„ belles. „ Des sons plus touchans encore  
sortent du myrthe , qui s'entrouvre à son tour.

Jamais de ses bois fabuleux l'antiquité ne vit sortir une si rare merveille : c'est une nymphe , c'est une déesse. Renaud la

voit , Renaud reconnoît les traits d'Armide  
& son visage enchanteur.

Elle fixe sur lui des regards , où la douleur , la joie , mille autres sentimens encore sont mêlés & confondus. ,, Enfin je te  
,, revois , lui dit-elle , enfin tu reviens au-  
,, près de l'amante que tu as abandonnée !  
,, Quel dessein te ramene ? Viens-tu , par  
,, ta présence , consoler mes tristes nuits  
,, & mes déplorables jours ? Viens-tu me  
,, persécuter & me bannir de cet asyle ?  
,, Cruel ! tu me caches tes beaux yeux , &  
,, tu ne me montres que des armes.

,, Est-ce mon amant , est-ce mon en-  
,, nemi que je retrouve ? Ce n'est pas pour  
,, un ennemi que j'avois élevé ce pont qui  
,, t'a reçu , que j'ai fait éclore ces fleurs ,  
,, jaillir ces fontaines , & disparoître les  
,, obstacles qui auroient arrêté tes pas. Si  
,, tu m'aimes encore , détache ce casque  
,, odieux , montre-moi ton front ; que  
,, mes levres baissent tes levres , que mon  
,, sein presse ton sein , que ma main du  
,, moins ferre la tienne. ,,

En parlant elle porte sur lui des regards

attendris ; ses joues se décolorent : des sanglots , des soupirs s'échappent de son sein , & ses yeux sont inondés de larmes. La douleur qu'elle fait éclater pourroit , dans un cœur de diamant , exciter une imprudente pitié : mais Renaud toujours en garde contre sa sensibilité , tire son épée.

Il marche droit au myrthe ; le fantôme s'y attache , embrasse ce tronc chéri , & lui crie : „ Non , barbare , non tu ne me „ feras point l'injure de couper l'arbre „ auquel je suis unie : quitte , quitte ce „ fer , ou plonge-le plutôt dans le cœur „ de la malheureuse Armide. Ce n'est „ qu'en perçant mon sein , en déchirant „ mes entrailles , que ton épée atteindra le „ myrthe que je protège. »

Toujours inexorable , Renaud leve le bras : soudain elle prend des formes nouvelles. Tels , dans le délire d'un songe , les fantômes se multiplient & se succèdent. Son corps s'épaissit , les lys & les roses de son teint s'effacent ; les ombres s'étendent sur son front. C'est un géant terrible , un

Briarée qui , avec cent mains , fait mou-  
voir cinquante épées & résonner cinquante  
boucliers.

Il frémit , il menace ; chaque nymphe ,  
à son tour , devient un cyclope , & se  
couvre de fer & d'acier. Le héros redouble  
ses outrages sur l'arbre qui gémit en les  
recevant. Pour le défendre , les monstres ,  
les prodiges se multiplient , & la forêt  
semble être devenue le séjour des enfers.

Le ciel tonne , la terre tremble , les vents  
& les tempêtes grondent & mugissent :  
mais le cœur du guerrier est toujours in-  
trépide , & sa main , toujours sûre , porte  
d'inévitables coups. Le tronc est coupé ; ce  
n'est plus qu'un myrthe , le charme est  
rompu & les fantômes s'évanouissent.

L'air se calme , les cieux se revêtent  
d'azur , la forêt affranchie du magique  
pouvoir , ne conserve plus que cette sombre  
horreur qu'y répandit la nature. Le vain-  
queur , par de nouveaux essais , s'assure de  
son triomphe : il sourit ensuite , & se dit

à lui-même : Vains fantômes , quelle folie de vous redouter !

Bientôt il retourne au camp : cependant le Solitaire s'écrie : déjà le charme est détruit ; déjà Renaud revient triomphant , le voilà. Le héros en effet paroît dans le lointain : sa démarche est imposante & altière. Sa cotte-d'armes a la blancheur de la neige , & son aigle d'argent que le soleil frappe de ses rayons , brille d'un nouvel éclat.

Par des cris d'alégresse le camp célèbre son retour & sa victoire. Bouillon le serre dans ses bras , & lui prodigue des éloges que personne n'ose envier. „ Seigneur , lui „ dit Renaud , j'ai , suivant tes ordres , „ pénétré dans cette forêt redoutée. J'ai „ vu , j'ai vaincu les monstres qui la dé- „ fendoient : tu peux y envoyer tes tra- „ vailleurs , ils n'ont plus d'obstacles à „ craindre. „

On y court aussi-tôt ; & mille arbres tombent sous les coups de la coignée. Un

ouvrier inhabile avoit construit sans art les premières machines ; une main plus savante & plus illustre dirigea cette fois des travailleurs moins grossiers, & leur apprit à former un assemblage plus heureux.

Jadis souverain des mers, Guillaume y avoit fait respecter le pavillon Génois, mais forcé de céder à l'ascendant des Sarrazins, il avoit transformé ses matelots en soldats : nul ne savoit alors mieux que lui suppléer à la force par l'industrie, & son génie créateur étonnoit les esprits par des miracles nouveaux. Deux cents bras que d'un coup-d'œil il faisoit mouvoir, exécutoient les plans qu'il avoit formés.

Des catapultes, des béliers, fléaux des murailles de Solime, s'élèvent sous ses yeux ; bientôt une machine plus terrible vient effrayer les regards : c'est une tour, dont la masse énorme est formée de sapin. Des cuirs encore frais la revêtent, & la mettent en état de braver la flamme ennemie.

Les pièces qui la composent, se dé-

montent & se rassemblent avec une étonnante facilité : à la partie inférieure est attaché un mobile béliet, destiné à battre les remparts. Au milieu est un pont qui s'élance sur les murs ; plus haut est une autre tour , qui , par de secrets ressorts , s'élève ou s'abaisse

Elle roule sur cent roues ; le poids des armes & des soldats qu'elle doit receler dans son sein , ne peut arrêter la rapidité de son mouvement. L'armée attentive admire l'activité des ouvriers , & un art jusqu'alors inconnu. Deux autres tours sont formées sur ce premier modèle.

Du haut de leurs remparts , les Sarrafins observent ces travaux : ils voient rouler des arbres immenses , ils voient s'élever des machines , mais ils en ignorent la structure & la forme.

Eux-mêmes , par de nouveaux ouvrages , signalent leur industrie : ils affermissent leurs tours , réparent leurs murailles , en exhaussent les parties les plus foibles , & déjà ils osent défier tous les efforts des mortels :



Ismén , pour mieux les rassurer encore , prépare des feux d'une nature inconnue.

L'exécrable Enchanteur se promet de venger , par des incendies , les affronts faits à sa forêt & à son art ; il mêle du soufre & du bitume que lui fournit le lac de Sodome , ou peut-être les noirs torrens qui roulent dans les enfers : de ces matieres enflammées s'élance un feu impétueux qui infecte & dévore.

Pendant que les Chrétiens se préparent à l'assaut & les Infideles à la défense , on apperçoit un pigeon qui fend les plaines de l'air , & dirige son vol vers les remparts de Solime : les ailes étendues , il plane sur l'armée Chrétienne. Déjà cet étrange courrier , du sein des nues , s'abaisse vers la cité.

Mais soudain un faucon au bec tranchant , à la serre cruelle , fond sur l'oiseau timide : il le poursuit , il le presse , & déjà il est prêt de le déchirer. Le pigeon tremblant s'abat , & va chercher un asyle sur les genoux de Bouillon.

Le héros le reçoit & le sauve : mais au

bout d'un fil attaché à son col pend un billet qui est caché sous son aile. Godefroi le prend , l'ouvre & y lit ces mots : „ Le „ Général d'Egypte au Roi de la Palestine , „ salut :

„ Ne laisse point , Seigneur , abattre „ ton courage : dans quatre ou cinq jours „ je délivrerai Solime , & tu verras tes „ ennemis expirer au pied de tes murailles. „ Tel étoit le secret que portoit aux assiégés ce messager ailé.

Godefroi rend au pigeon sa liberté ; mais il n'ose revoler vers les remparts , & semble craindre de revoir un maître dont son malheur a trahi la confiance. Le héros fait assembler ses guerriers , & leur révèle cet important mystère : „ Le ciel , leur dit-il , „ veille sur nous , & nous dévoile les „ desseins de nos ennemis.

„ Il n'est plus tems de différer ; il faut , „ du côté du midi , commencer une nou- „ velle attaque : l'accès en est difficile , des „ rochers le défendent ; mais notre courage „ peut triompher des rochers & de la na-

„ ture. L'ennemi , que rassure sa situation ,  
„ nous y opposera moins de soldats &  
„ moins de fortifications.

„ Raymond , c'est-là que tu iras avec  
„ tes machines attaquer Solime : moi ,  
„ avec tout l'appareil de la guerre , je me  
„ porterai contre la porte septentrionale :  
„ l'Infidele abusé attendra , dans ce seul  
„ point , toutes nos forces & tous nos  
„ efforts : ma grande tour plus mobile ,  
„ ira plus loin former une attaque imprévue.

„ Toi , Camille , tu feras , près de moi ,  
„ mouvoir la troisieme tour. „ Il se tait :  
Raymond assis auprès de lui a pesé son  
discours : „ Je ne puis , lui dit-il , qu'ap-  
„ plaudir à tes desseins : je voudrois seu-  
„ lement qu'un espion adroit & fidele  
„ pénétrât dans le camp Egyptien , & nous  
„ éclairât sur leurs projets & sur leurs  
„ forces.

— „ J'ai un écuyer , dit Tancrede ,  
„ que j'ose vous proposer pour ce délicat  
„ emploi : intrépide , intelligent , il unit  
„ la prudence à l'audace , il connoît les

„ mœurs & le langage des peuples divers ,  
 „ & fait à son gré varier son ton , ses  
 „ mouvemens & son geste. „

On l'appelle , on lui confie la mission  
 périlleuse dont on veut le charger ; il l'ac-  
 cepte en souriant : „ Je pars , dit-il ; bien-  
 „ tôt je ferai au milieu des Egyptiens : je  
 „ veux , sans être reconnu , entrer dans  
 „ leur camp , à la clarté du jour , & y  
 „ compter le nombre des chevaux & celui  
 „ des soldats.

„ Je vous promets le détail de leurs  
 „ forces & de leurs projets : je lirai dans  
 „ l'ame du Général , & j'en arracherai les  
 „ pensées les plus secrètes. „ Il dit ; &  
 soudain il revêt une robe longue & flot-  
 tante , & ceint le turban.

Le carquois est sur son épaule , & l'arc  
 dans sa main : sa voix , ses gestes , ses traits  
 annoncent un Syrien. Il étonne les oreilles  
 par des accens étrangers ; on l'eût cru  
 Egyptien à Memphis , & Phénicien à Tyr.  
 Il monte un agile coursier , qui à peine  
 imprime sur le sable la trace de ses pas.

Cependant

Cependant , du côté du midi , on appla-  
nit le terrain ; on dérobe la nuit au repos  
pour l'employer au travail. Dans leur ardeur  
impatiente , les Chrétiens épuisent leur for-  
ces , & n'écoutent que leur courage.

La veille du jour qui doit éclairer l'assaut ,  
le pieux Bouillon se livre à la prière : il  
ordonne que tous ses guerriers se proster-  
nent aux pieds des Prêtres , y fassent  
l'humble aveu de leurs fautes , & que du  
pain céleste ils se nourrissent & se fortifient.  
Il fait ensuite avancer ses machines vers les  
lieux qu'il veut le moins attaquer. L'Infi-  
dele , trompé par ce stratagème , se console  
& se promet la victoire.

Dans l'ombre de la nuit , la redoutable  
tour roule vers l'endroit où le mur oppose  
moins d'angles & moins d'ouvrages avan-  
cés. Raymond avec la sienne , est déjà sur  
la colline & menace la cité. Camille , avec  
la troisième , s'est porté entre le nord & le  
couchant.

L'aurore allume ses feux , avant-coureurs  
du jour qui la suit : à sa clarté naissante ,

les Infidèles voient de trois côtés s'élever les trois formidables tours ; par-tout leurs yeux rencontrent des béliers , des catapultes , & mille instrumens funestes. Ils se troublent à cet aspect.

Mais bientôt , avec une ardeur égale , ils travaillent à leur défense , & ramènent aux endroits qui vont être attaqués les machines qu'eux-mêmes ont préparées. Cependant le Héros , qui craint les surprises de l'Egyptien , appelle Guelfe & les deux Roberts : „ Tenez-vous ; leur dit-il , à che-  
„ val , & les armes à la main.

„ Pendant que je vais foudroyer ces rem-  
„ parts , veillez sur nos derrières , & prenez-  
„ garde qu'un ennemi nouveau ne vienne  
„ par une attaque imprévue nous arra-  
„ cher la victoire. „ Il dit ; & déjà de  
trois côtés commence un triple assaut : l'In-  
fidele oppose par-tout une vigoureuse défense.  
Aladin lui-même , a repris en ce jour , les  
armes que depuis long-temps il avoit quit-  
tées.

Foible , chancelant , appesanti sous le

poids des années , il ranime ses forces expirantes , & marche contre Raymond : par ses ordres , Soliman va repousser Godefroi , & Argant combattre contre Camille. Le neveu de Boémond , l'intrépide Tancrede , est avec Camille , & le destin l'amène en cet endroit pour frapper la victime.

Des fleches empoisonnées volent dans les airs ; un nuage immense de traits obscurcit le ciel & dérobe la clarté. Du sein des machines guerrieres partent des coups plus terribles : des globes de marbre , des poutres armées de fer , portent sur les remparts la destruction & la mort.

La foudre est moins meurtriere : les armures sont brisées ; les cadavres disparaissent , il n'en reste que des lambeaux sanglans & déchirés. Les javelots traversent le corps tout entier , fuient encore loin du guerrier blessé & laissent la mort dans la blessure.

Tant de fureur & de carnage n'étonne point les Sarrafins : déjà ils ont tendu des toiles dont la molle résistance trompe les

efforts des Chrétiens & les affoiblit. Ils lancent & des fleches & des pierres au milieu des rangs les plus ferrés.

Les Chrétiens , avec une ardeur toujours égale , poussent leur triple attaque ; les uns à l'abri de leurs machines , se dérobent aux traits qui pleuvent inutilement sur eux. D'autres font rouler auprès des murailles ces redoutables tours , que les assiégés repoussent de toutes leurs forces : le béliet s'élance , & par d'horribles secousses , ébranle le pied des remparts , tandis que les ponts s'abaissent sur le sommet.

Cependant Renaud s'arrête irrésolu , & porte par-tout ses regards incertains ; il dédaigne de vulgaires dangers , & ne veut marcher à la gloire que par des routes inaccessibles aux autres guerriers : sans secours , sans machines , il veut par ses propres efforts , escalader les murs , dans la partie la plus haute & la mieux fortifiée.

Il se tourne vers les Héros que guidoit jadis le généreux Dudon : „ O honte ! leur „ dit-il ; environné de nos armes , ce mur



„ repose en paix : allons , signalons notre  
„ ardeur par des exploits nouveaux ; il n'est  
„ point de dangers pour des cœurs intrépi-  
„ des ; le fort respecte quiconque ose  
„ le braver. Marchons , & pour défendre  
„ nos têtes des coups de l'ennemi , cou-  
„ vrons-nous de nos boucliers. „

Tous , à ces mots , se rapprochent & se  
ferrent ; tous élèvent leurs boucliers : sous  
ce roît de fer ils bravent la tempête qui  
fond sur eux. D'une course impétueuse ,  
irrésistible , ils s'avancent sous les ruines ,  
dont envain l'Infidèle tente de les acca-  
bler.

Déjà ils sont au pied de la muraille.  
Renaud dresse une échelle immense ; elle  
obéit à sa main , comme la plume légère au  
souffle des vents : les traits , les pierres pleu-  
vent sur lui ; mais toujours il monte avec  
une égale ardeur , une égale intrépidité ;  
inébranlable à toutes les secousses , la  
chûte d'une montagne ne pourroit accabler  
son courage.

D'une main , il ébranle la muraille ;

l'autre suspendue en l'air , couvre sa tête de son bouclier. Ses compagnons , qu'enhardit son exemple , appliquent des échelles à leur tour ; mais comme leur valeur , leur sort est inégal.

Les uns expirent , les autres tombent renversés. Cependant le Héros presque vainqueur , rassure les siens & menace les Infidèles : déjà de ses bras étendus , il peut atteindre aux créneaux ; une foule d'ennemis accourt , le presse , le repousse , & tente vainement de le précipiter. O prodige ! un seul homme suspendu dans les airs , résiste à une foule d'ennemis.

Sa valeur , ses forces semblent s'accroître sous les efforts des infidèles. Tel le palmier se souleve sous le poids dont il est oppressé. Il s'élance , ils est sur les remparts ; tout plie , tout recule à son aspect , & sa victoire ouvre à qui ose le suivre , un chemin assuré.

Lui-même , il tend sa main triomphante au jeune Bouillon , & par un utile secours , sauve ce Guerrier prêt à tomber. Cepen-

dant Godefroi éprouve ailleurs des fortunes diverses. On combat de son côté avec toutes les forces de l'homme & toute les ressources de l'art.

Les Infideles , sur leurs remparts , ont planté un tronc d'arbre , qui jadis fut un mât de vaisseau : à ce tronc est attachée une poutre , dont la tête est armée de fer , & qui retirée en arriere par des cables , se reporte en avant avec un mouvement redoublé.

La tour est en butte à ses efforts ; les chocs répétés en relâchent les liens , l'ouvrent & l'ébranlent. Mais tout-à-coup de cette terrible machine sortent des faux tranchantes , qui vont couper les cables auxquels est suspendue la poutre ennemie.

Elle tombe , & dans sa chute , entraîne les hommes , les armes & les créneaux : les murs en tremblent , les collines en retentissent , & la tour elle-même éprouve une double secousse. Tel un vaste rocher qu'arrachent les efforts du tems , ou le courroux des aquilons , traîne après lui de

vaſtes débris , & dans ſa ruine emporte les arbres , les cabanes & les troupeaux.

Bouillon ſ'avance , il ſe flatte d'arborer bientôt ſur la muraille ſa triomphante enſeigne : mais tout-à-coup on lance ſur lui de noirs torrens de flamme & de fumée. Jamais de ſes entrailles brûlantes l'Ethna ne vomit tant de feux. Jamais tant de vapeurs n'embrâſerent le ciel de l'Inde.

Par-tout volent des vafes de feu & des flèches allumées ; par-tout roule une flamme noire & ſanglante : l'air eſt infecté ; on croit voit la foudre , on croit entendre ſes éclats. Une épaiſſe fumée dérobe la lumière du jour : le feu ſ'attache à la machine ; le cuir qui la défend ſe ride , & bientôt ne pourra plus la garantir.

Mais Bouillon , le front toujours ſerein , l'ame toujours intrépide , encourage ſes guerriers , qui , pour ſauver la tour , arroſent le cuir dont elle eſt revêtue : mais déjà l'eau commence à leur manquer. Soudain ſ'élève un vent impétueux qui reporte l'incendie contre ſes auteurs.

Le feu s'élance sur les toiles que l'Infidèle a rendues & les dévore ; les remparts sont couverts de flamme. O pieux guerrier ! ô mortel chéri des cieux ! l'Eternel combat pour toi ; les vents obéissent au son de tes trompettes , & la nature s'arme pour te défendre.

Cependant l'impie Isinen , qui voit revenir contre lui-même les feux qu'il avoit allumés , veut forcer la nature , & par le pouvoir de son art , triompher des vents ennemis. Escorté de deux Magiciennes , il se présente sur la muraille ; ses yeux louches sont cachés sous une noire paupière , une barbe épaisse & hérissée rend son aspect plus affreux. Tel jadis on eût peint Caron ou le Roi des enfers entre deux furies.

Déjà on entend murmurer ces sons qui font trembler les noirs abîmes : déjà l'air se trouble , & le soleil s'enveloppe d'un nuage ténébreux. Mais soudain un vaste rocher : du sein de la terrible machine , vole sur ces trois monstres , & les écrase à la fois.

Leurs corps sont dispersés en lambeaux,

Tel le grain dispaçoit sous la meule pesante qui le broie. Leurs ames criminelles quittent en gémissant le séjour de la lumière , & s'abîment dans les gouffres infernaux. Mortels, apprenez à respecter la Divinité !

Cependant la tour défendue par la rempète s'approche du rempart , & déjà le pont dont elle est armée peut s'abattre sur la muraille. L'intrépide Soliman accourt & tente de couper cet étroit passage. Il redouble ses efforts , & peut-être il eût triomphé , mais tout-à-coup une seconde tour s'élève sur la première.

Elle s'allonge dans les airs étonnés de sa hauteur , & domine les édifices les plus superbes : les Sarrafins , à cet aspect , sont faillis d'étonnement & de terreur : mais Soliman , quoiqu'assailli d'une grêle de pierres , n'abandonne point son poste ; il se flatte encore de couper le pont , & par ses cris il encourage ses soldats qui n'osent l'imiter.

Alors s'offre aux regards de Bouillon le céleste guerrier qui veille sur sa destinée : il est couvert d'une divine armure , & son

éclat efface l'éclat du soleil qu'aucun nuage n'obscurcit : „ Godefroi , lui dit-il , l'heure „ est arrivée où Sion doit voir briser ses „ fers ; leve les yeux , contemple le secours „ que le ciel t'envoie.

„ Je vais soulever le bandeau qui dérobe „ à ta vue l'immortelle milice ; tu verras „ les esprits lumineux & du moins , un „ moment , ta foible prunelle soutiendra „ l'éclat de leurs rayons.

„ Là sont ces guerriers , jadis , comme „ toi , vengeurs de ta croyance : habitans „ aujourd'hui de la céleste Jérusalem , ils „ viennent seconder tes efforts & partager „ ta victoire. Parmi ces ruines & ces débris , „ au milieu de ces tourbillons de poussière „ & de fumée , c'est Hugues , ton ami , „ qui combat & qui sappe les tours enne- „ mies jusques dans leurs fondemens.

„ Plus loin , Dudon , la flamme & le „ fer à la main , foudroie la porte septen- „ trionale ; il fournit des armes à tes sol- „ dats , il les encourage , lui-même il dresse „ les échelles & les assure. Cet autre que

„ tu vois sur la colline revêtu d'habits  
 „ pontificaux , c'est Adhémar : il étend  
 „ encore sa main pour bénir votre entre-  
 „ prise.

„ Porte plus haut tes regards ; vois toute  
 „ l'armée céleste réunie contre les Infî-  
 „ deles. „ Godefroi regarde ; une innom-  
 brable milice se découvre à sa vue : trois  
 escadrons se divisent chacun en trois cercles ,  
 & les cercles s'aggrandissent en s'éloignant  
 du centre.

Godefroi ébloui abaisse un moment sa  
 paupière ; . . . . il rouvre les yeux ; mais tout  
 a disparu. Cependant il voit de tous côtés  
 les siens triomphans & couronnés par la  
 victoire. Renaud maître des remparts , mas-  
 sacre les Infideles ; nombre de Héros y  
 montent sur ses traces : Bouillon plein d'une  
 noble impatience , prend des mains de  
 celui qui la porte , la redoutable enseigne.

Lui-même le premier il s'avance sur le  
 pont ; le Sultan s'oppose à son passage :  
 cet espace étroit devient le théâtre des plus  
 nobles exploits : „ Amis , s'écrie Soliman ,

„ je



„ je m'immoie à vos yeux : coupez ce pont  
„ derrière-moi, je vendrai cher encore les  
„ momens qui me restent.

Mais Renaud accourt , & la terreur vole  
devant lui : „ Que ferai-je , dit le Sultan ?  
„ si je perds ici la vie , je la perds inu-  
„ tilement : „ Résolu de tenter une autre  
défense , il abandonne le pont au Héros  
qui le suit d'un air menaçant , & qui arbore  
sur les murs l'étendard de la Croix.

L'étendard triomphant se déploie dans les  
airs ; les vents respectueux soufflent plus  
mollement ; le soleil plus ferein le dore de  
ses rayons : les traits & les fleches se détour-  
nent ou reculent à son aspect. Sion & la  
colline semblent s'incliner & lui offrir l'hon-  
mage de leur joie.

Tous les Chrétiens à la fois poussent  
des cris d'âlegresse & de victoire : les mon-  
tagnes en retentissent & répètent leurs der-  
niers accens. Tancrede , au même instant ,  
triomphe d'Argant & de tous ses efforts :  
il est maître du rempart , & y arbore aussi la  
Croix victorieuse,

Du côté du midi , où combattent le vieux Raymond & le tyran de la Palestine , la fortune flotte encore incertaine. Avec ses plus intrépides guerriers , avec de nombreuses machines , Aladin défend des murs plus foibles par eux-mêmes , & repousse la tour qui sur un terrain rude & inégal , roule avec difficulté. Mais le signal de la retraite se fait entendre , & annonce que les Chrétiens sont dans Solime.

» Compagnons , s'écrie le Comte de  
» Toulouse, Solime est prise, & Solime nous  
» résiste encore? ferons-nous les seuls qui  
» ne partagerons point la gloire de cette  
» noble conquête? », Enfin Aladin abandonne une défense inutile & va chercher un autre asyle où il se flatte de soutenir un nouvel assaut.

Tous les vainqueurs entrent & par les breches & par les portes : tout est livré au fer & à la flamme. La vengeance , le deuil , l'horreur , compagnons de la mort , errent dans la triste Jérusalem ; le sang ruissele & tout est couvert de morts & de mourans.



## C H A N T X I X.

D E J A les ordres d'Aladin , la terreur ou la mort avoient loin des remparts repoussé les Infideles ; Argant seul s'obstine à défendre le mur abandonné : il montre aux Chrétiens un front toujours intrépide , & soutient tous leurs efforts réunis contre lui. La honte de céder l'emporte dans son cœur sur la crainte du trépas ; en pétissant , il veut encore ne point paroître vaincu.

Une foule de Chrétiens le presse & l'environne ; plus terrible qu'eux tous , Tancrede se précipite sur lui. A sa démarche , à ses armes , le Circassien a bientôt reconnu le guerrier , qui déjà s'est mesuré avec lui , qui avoit juré de recommencer le combat , & qui a trompé son attente : » Tancrede ,  
,, lui crie-t-il , est-ce ainsi que tu tiens ta  
,, promesse ? étoit-ce aujourd'hui que je  
,, devois te revoir ?

» Je t'attendois plutôt , je t'attendois

„ seul : je croyois avoir à combattre un  
 „ guerrier ; mais tu n'es qu'un vil fabrica-  
 „ teur de machines. N'importe ; fais-toi  
 „ un rempart de tes soldats, invente de  
 „ nouvelles armes , de nouveaux strata-  
 „ gèmes ; mets l'adresse à la place de la  
 „ valeur : brave assassin de femmes , ma  
 „ main te prépare la mort , tu ne pourras  
 „ l'éviter. »

Tancrede lui répond avec le sourire du  
 dédain : » Mon retour est tardif , mais  
 „ peut-être il te paroîtra trop prompt.  
 „ Bientôt tu désireras que la mer & les  
 „ Alpes fussent encore entre nous. Mon  
 „ bras va te prouver que mes lenteurs ne  
 „ furent point l'effet de la crainte ni de  
 „ la foiblesse ,

„ Viens , terrible destructeur des géants  
 „ & des héros , l'assassin des femmes te  
 „ défie. » Il dit , & ordonne aux siens de  
 s'éloigner : » Respectez Argant , c'est mon  
 „ ennemi plus que le vôtre , sa vie m'ap-  
 „ partient ; le ciel & mes sermens le livrent  
 „ à mes coups.

» Allons , dit le Circassien ; seul ou  
,, accompagné , au milieu de Solime ou  
,, dans un désert , tu me verras toujours  
,, prêt à te combattre. » A ces mots , tous  
deux avec une égale intrépidité partent pour  
décider leur grande querelle. La haine  
marche avec eux , mais jaloux de frapper  
seul sa victime , Tancrede défend & pro-  
tège son ennemi.

Dans la fureur qui le dévore , il croiroit  
sa vengeance trahie , si une seule goutte du  
sang de l'infidèle couloit sous une autre  
main que la sienne. » Eloignez-vous , ne  
,, frappez pas , crie-t-il de loin à tous ceux  
,, qu'il rencontre : enfin il arrache sa proie  
,, aux coups des Chrétiens irrités & vic-  
,, torieux. »

Ils sortent de la ville , & par d'obliques  
détours , ils s'enfoncent dans un vallon.  
Là , sous un ombrage épais , au pied d'une  
colline , ils trouvent un lieu solitaire , qui  
semble destiné à être le théâtre d'un  
combat.

Tous deux ils s'arrêtent : Argant n'a

point de bouclier ; Tancrede s'en apperçoit ,  
 & lui-même il jette le sien. L'Infidele tourne  
 sur Solime des regards inquiets & attendris :  
 „ Quelle pensée t'a saisi , lui dit le héros ?  
 „ Songes-tu que ton heure est venue ? Si  
 „ cette idée cause ta foiblesse , ta foiblesse  
 „ est trop tardive.

— „ Je songe à cette déplorable ville ,  
 „ jadis reine des cités de la Palestine ; au-  
 „ jourd'hui captive , anéantie , & dont  
 „ envain j'ai tenté de reculer la chute : je  
 „ songe que ta vie , que le ciel m'aban-  
 „ donne , ne suffit pas à sa vengeance ni  
 „ à la mienne. » A ces mots , ils s'avancent  
 l'un contre l'autre , avec les précautions  
 qu'inspire à chacun d'eux la valeur connue  
 de son ennemi.

L'un est agile , impétueux , souple dans  
 ses mouvemens : l'autre a la taille & la  
 vaste épaisseur d'un géant. Tancrede vol-  
 tige , se plie , se ramasse , épie les jours  
 que lui livre le Circaïen , & de son épée  
 écarte toujours l'épée ennemie.

Immobile & déployé , Argant , avec

moins de mouvemens , montre une égale adresse. Le bras alongé il ne cherche que le corps de Tancrede : d'un œil menaçant , il le suit , trompe ses ruses , & lui présente par-tout le fer & la mort.

Ainsi sur une mer tranquille luttent avec un égal avantage deux vaisseaux d'inégale grandeur : l'un plus léger se retourne , & vole en un instant de la poupe à la proue ; l'autre reste immobile , & de sa masse énorme menace d'accabler son adversaire.

Tandis que par une feinte heureuse Tancrede se flatte de surprendre son ennemi , Argant lui présente la pointe au visage ; il veut parer , mais l'Infidèle trompe son adresse , & l'atteint dans le flanc ; à la vue de la blessure qu'il lui a faite : » Grand , Maître d'escrime , s'écrie-t-il , tu es vaincu dans ton art même. »

Dévoré de honte & de dépit , le héros se livre à toute sa fureur : il brûle de se venger , & une victoire tardive n'est plus à ses yeux qu'une défaite. Il ne répond à

l'outrage que par le fer ; il en dirige la pointe à la visière. Argant rabat le coup , Tancrede fait un pas en avant , saisit le bras droit de l'Infidèle , & lui porte dans le flanc des blessures profondes & répétées.

„ Tiens , lui dit-il , voilà la réponse que „ le vaincu fait à son vainqueur. „ Le Circassien frémit & s'agite ; mais il ne peut dégager son bras du lien qui le serre.

Enfin il abandonne son épée , & se précipite sur Tancrede ; ils s'attachent l'un à l'autre , & de leurs bras nerveux ils se pressent , s'embrassent & s'ébranlent tour-à-tour. Tel jadis on vit lutter le vaillant Alcide & le redoutable fils de la Terre.

Après mille secousses , après mille efforts , tous deux tombent ensemble : soit adresse , soit hasard , le bras droit d'Argant est libre , pendant que de tout son poids il presse celui de Tancrede. A la vue du péril qui le menace , le héros Chrétien s'agite , se dégage & se relève.

Le Sarrafin plus pesant se redresse plus lentement ; déjà frappé d'un coup affreux ,



il chancelle & va retomber ; mais son courage & sa vigueur le soutiennent. Tel, battu par les aquilons, le pin superbe plie & se relève au même instant. Le combat recommence , & avec moins d'art & d'adresse , il n'est que plus cruel.

Le sang de Tancrede coule par plus d'une blessure ; mais l'Infidele perd des flots du sien. Déjà ses forces s'épuisent , & sa fureur languit. Telle , sans aliment , la flamme se consume & s'éteint. Tancrede , qui le voit d'un bras affoibli porter des coups toujours plus lents , sent expirer sa colere : il s'éloigne , & lui adresse ce tranquille discours.

„ Rends-moi les atmes , généreux Guer  
„ rier ; reconnois-moi pour ton vainqueur ,  
„ ou du moins cede à la fortune. Je ne  
„ demande point tes dépouilles , je ne  
„ veux point , par un vain triomphe , in-  
„ sultar à ton malheur : je ne me réserve  
„ aucun droit sur toi. „ Le Circassien plus  
terrible réveille toute sa fureur , & ranime  
toute sa rage : „ Tu oses donc te vanter

„ de ma défaite ? Tu m'oses à moi pro-  
„ poser une bassesse ?

„ Va , jouis de ton triomphe : mon  
„ cœur ne connoît point la crainte , &  
„ je saurai punir ta témérité „ La colere  
enflamme les restes de son sang , & ranime  
ses forces défaillantes. Il veut , par un gé-  
néreux effort , illustrer ses derniers momens.  
Tel un flambeau prêt à s'éteindre jette en  
mourant une plus vive clarté.

Des deux mains il saisit son épée , fond  
sur Tancrede , qui lui oppose inutilement  
la sienne , l'atteint d'abord à l'épaule , &  
puis dans le flanc où son fer laisse plus  
d'une blessure. O Tancrede ! si tu n'éprouves  
pas la crainte , la nature te fit un cœur  
incapable de ce lâche sentiment.

L'Infidele redouble ; mais ses efforts  
inutiles se perdent dans les airs. Tancrede  
a prévu le coup , & s'est dérobé à la mort  
qui le menaçoit. Victime de ta fureur ,  
ô généreux Argant ! tu es entraîné par ton  
propre poids , & tu vas mesurer la terre :

heureux du moins de ne céder qu'à toi-même , & de ne pas tomber sous les coups de ton ennemi !

Dans sa chute , ses plaies se dilatent , & le sang coule à gros bouillons : de sa main droite il s'appuie sur la terre , se relève sur ses genoux , & se défend encore. „ Rends-  
„ toi, lui crie Tancrede ; „ en lui offrant la liberté & la vie : mais le perfide d'un coup imprévu le blesse au talon & le menace encore.

Le héros furieux : „ Traître , lui dit-il ,  
„ est-ce ainsi que tu abuses de ma pitié ? „  
A ces mots , il lui plonge son épée dans la visière , l'en retire & l'y replonge encore. Argant expire comme il a vécu , sans langueur , sans foiblesse , & toujours la menace à la bouche. L'audace , l'orgueil & la fureur respirent dans ses derniers mots & dans ses derniers accens.

Tancrede remet dans le fourreau son fer victorieux : il offre à l'Eternel sa gloire & son triomphe. Mais épuisé lui-même , il est prêt à tomber sur des lauriers arrosés de

son sang. Il craint que sa vigueur expirante ne puisse résister aux fatigues du retour. Cependant il reprend sa route ; & foible , chancelant , il se traîne pas à pas.

Déjà il ne peut plus se soutenir , & un dernier effort achève d'accabler sa langueur : il s'assied sur la terre , sa tête se penche & s'appuie sur sa main défaillante. Tout semble tourner autour de lui ; un voile s'épaissit sur ses yeux , enfin il s'évanouit , & dans cet état , on peut à peine distinguer le vainqueur & le vaincu.

Pendant que ces deux rivaux décieloient leur funeste querelle , les Chrétiens furieux désoloient Solime , & la vengeance devoit un peuple criminel : qui pourroit retracer le douloureux tableau de cette ville infortunée ? Quelle langue pourroit rendre un spectacle si cruel & si déplorable ?

Tout regorge de sang , tout est plein de carnage : on voit par-tout des monceaux de cadavres , de morts & de mourans , mêlés & confondus. Les meres éplorées , les cheveux épars , fuient avec leurs enfans, qu'elles  
présentent

pressent contre leur sein. Le soldat, chargé de richesses & de dépouilles, d'une main forcenée, saisit les filles tremblantes.

Du côté du couchant, vers la colline qui conduit au temple, Renaud couvert de sang & de poussière, se précipite sur les Infidèles, les pousse & les égorge. Sa redoutable épée s'enivre de carnage & sème partout le trépas. Les casques, les boucliers se brisent sous ses coups. La meilleure défense contre lui, est de n'en point avoir.

Le fer du Héros ne fait agir que contre le fer ; son courroux dédaigne des victimes désarmées. De sa voix, de ses regards, il met en fuite un peuple lâche & timide. Tout périt sous ses coups, on tremble de ses menaces.

Déjà une foule éperdue, & nombre de guerriers, avoient trouvé un asyle dans ce temple, qui souvent détruit & souvent relevé, conserve le nom de son premier fondateur. Jadis l'or, le cédre & le marbre embéllissoient ce superbe édifice ;

dépouillé aujourd'hui de ses ornemens , il ne lui reste plus que sa force & sa solidité : des tours l'environnent , & des portes de fer en défendent l'entrée.

Le Héros arrive & trouve l'accès du temple fermé & le faite couvert d'un appareil menaçant. Deux fois d'un regard terrible il en mesure la hauteur ; deux fois pour y chercher un étroit passage il en parcourt la circonférence.

Tel , sur le déclin du jour , un loup avide de carnage , plein d'une fureur qu'irrite encore la faim dont il est dévoré , fait le tour d'une bergerie. Enfin Renaud s'arrête ; l'Infidèle , tremblant à son aspect , attend avec effroi l'assaut dont il est menacé.

Non-loin delà étoit une poutre immense : d'un bras que le fardeau le plus pesant ne sauroit étonner , le Héros la fait mouvoir contre la porte , & par des chocs redoubles tente de l'enfoncer.

Le marbre , les métaux les plus durs , ne peuvent résister à ses efforts. Les gonds sont attachés , les serrures sont rompues &

la porte tombe. Ainsi frappe le bélier ; ainsi tonnent les machines redoutées , qui portent la foudre & la mort. Le vainqueur s'élance dans le temple , & des flots de Chrétiens se précipitent sur ses pas.

Ce temple , jadis auguste , & tout plein de l'Etre-suprême , est inondé de sang & souillé de carnage. O céleste justice ! tes vengeances , pour être lentes & tardives , n'en font que plus terribles. C'est toi qui dans des cœurs sensibles allumes le feu de la colere ; c'est toi qui fais mouvoir les bras & le fer des Chrétiens. L'impie lave de son sang le temple qu'il a profané.

Cependant Soliman marche vers la tour de David , y entraîne avec lui le reste de ses guerriers , & ferme les accès qui y conduisent. Aladin y accourt lui-même :  
„ Viens , généreux Monarque , viens lui  
„ dit le Sultan , retirons-nous dans ce der-  
„ nier asyle.

„ Tu peux y sauver de la fureur de tes  
„ ennemis , ta vie & ton empire. — Hélas !  
„ hélas ! s'écrie le malheureux vieillard ,

„ la rage des barbares anéantit & ma ville  
 „ & mon trône : j'ai vécu , j'ai régné , tout  
 „ est fini pour moi. Nous ne sommes plus ;  
 „ un jour dernier , un jour inévitable est  
 „ arrivé pour nous.

— „ Qu'est devenue ton antique valeur ,  
 „ lui répond le Sultan , qu'attriste ce dis-  
 „ cours ? le sort peut à son gré nous enle-  
 „ ver une couronne ; mais la gloire , mais  
 „ l'honneur est en nous , & survit à nos  
 „ pertes. Allons Seigneur , viens ici répa-  
 „ rer tes forces & goûter le repos. „ Il  
 dit : & docile à ses conseils , le vieux Mo-  
 narque se retire avec lui dans la tour.

Soliman quitte son épée , saisit à deux  
 mains une lourde massue ; d'un air intré-  
 pide il se poste à l'entrée & la défend  
 contre les Chrétiens ; tous les coups qui  
 partent de sa main sont affreux & mor-  
 tels. Il tue , il renverse. A l'aspect de  
 cette arme redoutable , tout plie , tout  
 recule épouvanté.

Raymond s'avance , suivi d'une troupe  
 audacieuse. Le généreux vieillard court au



périlleux passage , & brave les coups meurtriers : il frappe le premier , mais il frappe envain. Soliman plus heureux , lui laisse tomber sur le front sa pesante massue. Le Héros renversé , tremblant , les bras étendus , va mesurer la terre.

La valeur renaît dans le cœur des vaincus. Les vainqueurs sont repoussés à leur tour , ou périssent à cette fatale entrée :  
,, Amis , s'écrie Soliman , saisissez ce Guer-  
,, tier qui vient de tomber sous mes coups ,  
,, & faites-le prisonnier. ,,

Les Infidèles s'avancent pour exécuter ses ordres ; les Chrétiens s'ébranlent pour défendre leur chef : d'un côté combat la fureur , de l'autre un tendre intérêt. Tous à l'envi redoublent des efforts dont la vie & la liberté d'un héros si fameux doivent être le prix.

Cependant Soliman obstiné dans sa vengeance , eût enfin triomphé ; les boucliers , les casques , tout plioit sous le poids de sa massue. Mais un secours formidable vint soutenir les Chrétiens : Bouillon & Renaud ,

de deux côtés opposés , accourent & se réunissent dans le même point.

A la vue de la tempête qui le menace , au bruit affreux qui la devance , le Sultan rappelle ses guerriers dans la tour : lui-même il y rentre , mais il n'y rentre que le dernier. A travers la prudence qui le fait céder au péril , on voit encore percer l'audace de le braver.

Ainsi quand les vents mugissent , quand le tonnerre gronde au sein d'une nue fillonnée d'éclairs , le berger attentif ramene ses troupeaux sous un abri tranquille : sa voix & sa houlette dirigent leurs pas , & lui-même toujours derrière eux , il les suit & les presse.

A peine Soliman a réuni ses soldats dans la tour ; Renaud arrive , renversant toutes les barrières , & brûlant de cueillir de nouveaux lauriers. Il demande sa victime , la victime que le ciel & ses sermens ont promise à l'ombre de Suénon.

Son invincible bras alloit attaquer le dernier boulevard des infideles ; le Sultan

peut être alloit être accablé dans son dernier asyle : mais déjà l'horison est enveloppé d'un voile obscur. Bouillon fait sonner la retraite , & veut que le lendemain on recommence l'assaut.

La joie sur le front , il dit à ses guerriers : „ L'Eternel a protégé nos armes ;  
„ nous avons vaincu , il ne nous reste plus  
„ qu'à consommer notre victoire. Demain  
„ nous triompherons de cette tour , seul &  
„ dernier espoir des Infideles. Allons cepen-  
„ dant , par de tendres soins , consoler les  
„ blessés , & les rappeler à la vie.

„ Sauvons , sauvons ces héros dont le  
„ sang nous donne une nouvelle patrie :  
„ ces pieux devoirs conviennent mieux à  
„ des Chrétiens que le pillage & la ven-  
„ geance. Hélas ! cette journée a vu trop ,  
„ beaucoup trop de carnage & d'horreur ;  
„ elle a trop éclairé l'avarice & la haine.  
„ Arrêtons le cours d'un odieux brigandage & d'une fureur qui nous déshonorent. Je le veux. Que la trompette proclame mes défenses. „

Il dit , & se retire dans le lieu où Raymond gémit encore du coup qu'il a reçu. Soliman avec une égale audace , rassuroit ses guerriers , relevoit leur courage abattu & cachoit au fond de son cœur sa triste inquiétude : „ Braves compagnons ,  
„ leur disoit-il , soyons invincibles en dépit  
„ de la fortune. L'espoir vit encore pour  
„ nous , & malgré les vaines apparences  
„ qui vos effraient , nos pertes sont légères.

„ L'ennemi n'a conquis que des pierres  
„ & des ruines ; il ne tient dans ses fers  
„ qu'une vile populace : Solime nous reste.  
„ Elle est toute entiere dans votre Roi ,  
„ dans vos cœurs , dans vos mains. Votre  
„ Monarque vit toujours ; ses plus généreux  
„ guerriers sont autour de lui : une tour  
„ imprenable nous défend. Laissons triom-  
„ pher les Chrétiens dans une terre déserte ,  
„ pourvu qu'enfin la guerre leur soit funeste.

„ Elle le fera. Insolens dans la prospé-  
„ rité , ils vont s'enivrer de carnage & se  
„ plonger dans une affreuse débauche. Sur-  
„ pris au milieu du pillage & des volup-

„ tés , ils feront accablés sous les débris des  
„ murs détruits par leurs mains. J'en ai  
„ pour garans le ciel qui nous protège ,  
„ votre valeur & les promesses de l'Egyp-  
„ tien , qui en ce moment s'approche &  
„ vient seconder nos efforts.

„ De cette tour , nous dominons les  
„ édifices les plus élevés ; nous en ferons  
„ pleuvoir des pierres sur nos ennemis.  
„ Nos machines leur fermeront tous les  
„ passages qui conduisent au tombeau du  
„ Dieu qu'ils adorent. „ Par ce discours  
il ranime leur courage , & fait renaître  
dans les cœurs une douce espérance.

Cependant Vaftrin étoit au milieu des  
Egyptiens : au déclin du jour , il étoit parti  
pour le camp dont il devoit épier les secrets.  
Au milieu des ombres de la nuit , sous un  
habit inconnu , il parcourut des routes  
solitaires. L'aurore n'avoit point encore  
éclairé l'orient de ses premiers feux que  
déjà il avoit laissé derrière lui les murs  
d'Ascalon : l'astre du jour avoit mesuré la

moitié de sa carrière quand il découvrit la formidable armée.

Il voit des tentes sans nombre , & mille étendards flottans dans les airs. Mille accens confus se font entendre ; des cors , des rambours , cent autre instrumens barbares effraient les airs de leur discordante harmonie. Les cris des chameaux & des éléphans se mêlent au hennissement des chevaux. Sans doute , dit Vafrin , toute l'Afrique , toute l'Asie sont rassemblées en ces lieux.

Il contemple d'abord le camp & les retranchemens : bientôt sans tenter des sentiers inconnus & de tortueux détours , il entre par la porte la plus spacieuse , & affronte les regards de toute l'armée. Il fait des questions , il fait des réponses , & toujours à la finesse il unit le maintien le plus hardi & le sang froid le plus décidé.

Rien n'échappe à son œil curieux. Il compte les guerriers & les chevaux , il apprend le nom des chefs , & observe l'ordre & la discipline du camp. Bientôt

il porte plus loin ses vœux & son espoir : il entreprend , & vient à bout de pénétrer les desseins les plus secrets. Son heureuse adresse déguisée en simplicité lui ménage un accès jusqu'à la tente du Général.

La toile qui le couvre offre un passage aux regards & à la voix. Une ouverture qui répond à la partie la plus intérieure , trahit les secrets du Général , & le livre à la vue du spectateur curieux : Vafrin s'en approche de l'air d'un homme chargé de la réparer.

Emiren étoit debout , la tête nue , la cuirasse sur le dos , enveloppé d'un manteau de pourpre & la main appuyée sur sa javeline. Un peu plus loin , deux pages soutenoient son casque & son bouclier. Il fixoit un guerrier d'une taille gigantesque , dont le regard étoit farouche & l'aspect menaçant. Vafrin prête l'oreille ; il entend prononcer le nom de Godefroi , & son attention redouble.

» Tu es donc bien sûr , disoit Emiren ,  
,, de donner la mort à Godefroi ? — Je

„ le suis , & je jure de ne revenir jamais  
 „ si je ne reviens vainqueur. Je frapperai  
 „ le premier coup. La seule récompense  
 „ que je demande , c'est de pouvoir , au  
 „ milieu du Caire , dresser un trophée ,  
 „ & y suspendre ses armes avec cette  
 „ inscription. „

*Ces armes sont celles du brigand François ,  
 du destructeur de l'Orient : Ormond les lui  
 ravit en lui ravissant la vie , & il éleva ce  
 trophée pour immortaliser le souvenir de cet  
 événement. »* Non , répond Emiren , le  
 „ Calife doit un autre prix à un exploit  
 „ si rare : à la grâce que tu demandes , i  
 „ ajoutera tout ce que tu as droit d'at-  
 „ tendre de sa générosité.

„ Prépare ton déguisement & tes armes ;  
 „ le jour du combat approche. „ — Tout  
 est prêt. A ces mots ils se taisent tous  
 deux. Vafrin demeure interdit & troublé :  
 il songe quel peut être ce complot , quel  
 peut être ce fatal déguisement , & son esprit  
 se perd dans les plus sinistres idées.

Il se retire plein d'une affreuse inquié-  
 tude ,



rude , & passe toute la nuit sans fermer la paupiere. Au retour de l'aurore , tout le camp déploie ses drapeaux & se met en marche. Vaftrin marche , & s'arrête avec eux ; il erre encore d'une tente à l'autre , & tâche de surprendre quelque nouvelle lumiere.

Enfin sous un superbe pavillon , au milieu de ses femmes & d'une foule de guerriers , ses yeux rencontrent Armide , qui , l'air morne & le cœur gros de soupirs , semble s'entretenir avec elle-même : sa tête est appuyée sur sa main , ses regards sont attachés à la terre ; on ne fait si elle pleure , mais ses prunelles sont mouillées , & des perles liquides nagent dans ses yeux.

Vis-à-vis d'elle , Adrafte est assis , le regard fixe , sans mouvement & presque sans haleine. Ses yeux , interpretes de ses desirs , couvrent la Princesse & la dévorent : Tisapherne est auprès d'eux , les fixe tour-à-tour , & brûle d'amour & de rage : son teint mobile & changeant se colore tantôt

du feu de la tendresse , tantôt du feu de la jalousie.

Plus loin Altamor est entouré d'un cercle de femmes ; il ne s'abandonne point à l'ardeur d'un impétueux desir : son œil discret erre mollement sur les divers attraits d'Armide : quelquefois il s'arrête sur une main charmante , quelquefois sur sa bouche vermeille. Souvent il épie des appas plus cachés , & sous un voile infidèle enfonce des regards curieux.

Armide enfin leve les yeux : la sérénité renaît sur son front ; un sourire céleste vient , comme l'éclair , percer le nuage de sa douleur : » Généreux Adraste , quand  
,, je songe à votre valeur , je respire , &  
,, mon ame se soulève sous le poids qui  
,, l'accable. Mon cœur favoure une douce  
,, vengeance , & ma colere flatte ma  
,, sensibilité.

» — Madame , éclaircissez ce front  
,, chargé d'ennuis , & calmez votre dou-  
,, leur : bientôt vous verrez à vos pieds

„ la tête de votre ennemi ; bientôt , si  
„ vous l'aimez mieux , cette main ven-  
„ gereffe vous l'amenera prisonnier. Je  
„ l'ai promis , je le jure , encore. » Tyfa-  
pherne qui l'entend garde le silence , mais  
il est rongé de colere & de dépit.

Armide reporte sur Tyfapherne un doux  
regard : » Et vous , Seigneur , lui dit-elle ?  
„ — Moi , d'un pas timide , je marche-  
„ rai de loin sur les traces de votre héros ,  
„ de votre incomparable vengeur. — Il  
„ a raison , réplique l'Indien furieux , il  
„ suivra de loin mes traces , & craindra  
„ de se mesurer avec moi.

„ Que ne puis-je , s'écrie Tyfapherne ,  
„ me livrer au transport qui m'agite ? que  
„ ne m'est-il permis de tirer ce fer ? Bien-  
„ tôt on verroit qui des deux doit marcher  
„ le premier. Barbare ! je ne crains ni ta  
„ valeur , ni tes vaines prouesses. Je ne  
„ crains que le ciel & le funeste amour  
„ qui me consume. » Il se tait : Adraste  
se leve pour l'attaquer ; mais Armide lés  
arrête.

» Généreux Guerriers , leur dit - elle ,  
», vous m'avez promis vos bras , pourquoi  
», me ravir vos bienfaits ? Vous êtes mes  
», vengeurs ; ce titre devoit vous unir.  
», Votre courroux m'offense , & vos ou-  
», trages retombent sur moi. » Ainsi parle  
Armide ; & ces rivaux furieux plient sous  
le joug de fer qu'elle leur impose.

Vafrin a tout vu , tout entendu. Il va  
chercher ailleurs le secret affreux qu'un  
voile épais lui dérobe toujours. Il tente  
envain de l'arracher par des questions faites  
avec art : les difficultés irritent encore ses  
desirs. Il veut ou l'emporter ou périr dans  
son entreprise.

Il invente mille moyens nouveaux , mille  
ruses inconnues. Rien ne succede à ses  
vœux ; enfin la fortune tranche le nœud  
qui l'embarrasse , & dévoile à ses yeux le  
noir tissu du crime qui menace Bouillon.

Il revient dans les lieux où Armide est  
assise au milieu de ses vengeurs & d'une  
foule tumultueuse. C'est là qu'il se flatte  
encore de trouver quelque lumière. Il aborde

une jeune beauté avec un air qui annonce une liaison ancienne.

„ Moi aussi , lui dit-il , je voudrois être  
„ le Chevalier de quelque belle : je pour-  
„ rois comme un autre , lui offrir la tête  
„ de Bouillon ou de Renaud. Demandez-  
„ moi celle de quelqu'un de ces barbares ,  
„ je vous la promets. . . „ Il espere que  
la plaisanterie amenera bientôt des discours  
plus sérieux.

Mais il sourit , & son sourire le trahit.  
Soudain une autre beauté le fixe & s'ap-  
proche de lui : „ Je veux , lui dit-elle , te  
„ dérober à toute autre : tu ne te repenti-  
„ ras point de m'avoir voué ton amour.  
„ Je te choisis pour mon Chevalier , & je  
„ veux dès-à-présent t'entretenir à l'écart. „

Tous deux ils s'éloignent : „ — Je t'ai  
„ reconnu , Vafrin , & tu dois aussi me  
„ reconnoître. „ A ces mots il se trouble ;  
mais bientôt rappelant ses esprits : „ Je ne  
„ me ressouviens pas , lui dit-il en souriant ,  
„ de vous avoir jamais vue ; & pourtant  
„ ces traits ne sont pas faits pour être

„ oubliés ; tout ce que je fais , c'est que  
„ mon nom ne ressemble point à celui que  
„ vous avez prononcé.

„ Je suis né sur les sables brûlans de  
„ Biferte ; Lesbin est mon pere , & je m'appelle  
„ Almanfor. — Je fais qui tu es &  
„ quel pays t'a vu naître : ne dissimule  
„ plus : je suis ton amie ; j'exposerois mes  
„ jours pour sauver les tiens : tu vois Her-  
„ minie , la fille des Rois , l'esclave de  
„ Tancrede ton maître & le mien.

„ Deux mois entiers j'ai été confiée à ta  
„ garde ; mon cœur conserve avec recon-  
„ noissance le souvenir de ton zele & de  
„ tes soins. C'est-moi ; regarde bien , c'est  
„ moi-même. „ Vafirin la fixe encore &  
„ l'a bientôt reconnue : „ Ne crains rien ,  
„ lui dit-elle ; je te jure par le soleil qui nous  
„ éclaire , que je n'abuserai point de ta  
„ confiance.

„ Moi-même j'implore ta pitié : il faut  
„ que tu me rendes à mes premiers fers :  
„ depuis que ma chaîne est rompue , mal-  
„ heureuse au sein d'une affreuse liberté ,

„ je n'ai coulé que de tristes nuits & des  
„ jours déplorables. Si tu viens en ces  
„ lieux pour observer ce qui s'y passe , la  
„ fortune jamais ne put être plus propice à  
„ tes desirs. Je te révélerai d'importans  
„ mysteres & une trame odieuse , qu'au-  
„ cune autre ne pourroit te découvrir. „

Inquiet & rêveur , Vafrin garde un morne silence : il se rappelle Armide & ses perfidies. Que fait-il ? une femme est volage , indiscrette , elle veut , elle ne veut plus. Insensé qui s'endort sur la foi de ses promesses ! enfin il lui répond : „ Madame ,  
„ si vous voulez me suivre , je guiderai vos  
„ pas : parrons , & ne perdons plus en  
„ discours inutiles de précieux instans. „

Ils conviennent de partir aussi-tôt. Vafrin se retire : Herminie se mêle parmi les femmes , y demeure quelques momens , affecte un air de gaieté , parle de son Chevalier , & bientôt elle s'éclipse. Elle arrive au rendez-vous , & tous deux à cheval ils fuient loin du camp.

Déjà ils étoient dans un lieu solitaire ,

& les tentes des Sarrafins dispaſſoient derrière eux : „ Quel eſt , dit Vaſſrin , ce noir „ complot qui menace les jours de Gode- „ froi ? „ Herminie déploie à ſes yeux la funeſte trame : „ Huit guerriers , dit-elle , „ Ormond à leur tête , ont conſpiré contre „ la vie de ce Héros.

„ Le jour qui décidera de l'empire de „ l'Aſie , ils ſe jetteront dans la mêlée , „ déguiſés en François , la croix ſur leurs „ armes , & vêtus comme les gardes qui „ veillent autour de Bouillon.

„ A leurs caſques ſeront attachées quel- „ ques marques diſtinctives qui les feront „ reconnoître pour Egyptiens. Sous ce „ déguiſement , au milieu du combat , les „ traîtres enfonceront dans le ſein de Gode- „ froi un fer empoisonné.

„ Moi-même , hélas ! j'ai ſervi leurs bar- „ bates projets : ces mains , ces tristes „ mains ont été forcées de tracer le modele „ de leur armure & de leurs habits. Je ſuis „ un camp ſouillé par le crime ; je ſuis „ des tyrans qui me font une loi de par-



„tager leurs forfaits. Voilà , Vafrin , la  
„raison qui m'oblige à m'éloigner de ces  
„lieux.

„Hélas ! ce n'est pas la seule. . . . , A  
ces mots , une rougeur involontaire couvre  
ses joues : elle baisse les yeux , & ces der-  
niers sons , à demi articulés , expirent sur  
ses lèvres. Vafrin veut lui arracher le secret  
que lui cache sa pudeur : „Ah ! Madame ,  
„lui dit-il , vous avez des secrets que  
„vous n'osez confier à ma foi ? „

Un soupir s'échappe de son sein ; d'une  
voix tremblante & mal-assurée : „Fuis ,  
„dit-elle , impuissante pudeur ! je ne  
„reconnois plus tes loix. Eh pourquoi ten-  
„terois-je encore de cacher un feu qui se  
„trahit de lui-même ? il fut un temps où  
„je me devois ces égards ; mais aujourd'hui  
„d'hui , errante , fugitive , quel respect  
„dois-je encore à des liens que j'ai brisés ? „

Ensuite elle ajoute : „ Dans cette nuit  
„funeste à moi-même , funeste à ma patrie ,  
„je perdis bien plus que je ne parus per-  
„dre : la ruine de mes états , la chute de

„ mon trône furent les premiers , mais ne  
 „ furent pas les plus grands de mes mal-  
 „ heurs. Cette nuit affreuse me ravit à  
 „ moi-même ; elle me ravit sans retour ,  
 „ mon cœur , ma raison & mes sens.

„ Vafrin , tu t'en souviens , tremblante ,  
 „ éperdue , au milieu de tant de carnage &  
 „ d'horreur , je courus à ton maître , au  
 „ moment où il entroit dans mon palais ;  
 „ je me jettai à ses genoux : vainqueur  
 „ indompté , lui dis-je , j'implore ta clé-  
 „ mence. Je ne te demande point la vie ,  
 „ mais sauve du moins mon honneur &  
 „ ma vertu.

„ Il me présente sa main victorieuse :  
 „ Princesse , me dit-il , votre espoir ne  
 „ sera point trompé. Je ferai votre défen-  
 „ seur & votre appui. Je sentis alors , ...  
 „ je ne fais ce que je sentis : mais mon  
 „ cœur fut pénétré d'une céleste douceur ,  
 „ & bientôt mon ame toute entière fut en  
 „ proie à un feu dévorant.

„ Tancrede , par des soins assidus , con-  
 „ soloit mes ennuis : il mêloit ses larmes

„ avec les miennes. Enfin un jour : je  
„ vous rends , me dit-il , vòtre liberté ,  
„ vos trésors. Hélas ! ce bienfait , Vafrin ,  
„ n'en eut que l'apparence. En rompant  
„ mes fers , il me ravit à moi-même. Il  
„ me rendit de vaines richesses , mais il  
„ usurpa sur mon cœur un pouvoir des-  
„ potique.

„ Que l'amour a de peine à se cacher !  
„ souvent je te parlois de mon vainqueur :  
„ instruit malgré moi d'une foiblesse que  
„ je n'osois t'avouer : Herminie , me  
„ disois-tu , vous brûlez d'une flamme  
„ secrète. Je m'en défendois toujours ,  
„ mais des soupirs trahissoient mon cœur ,  
„ & peut-être mes regards te révélèrent le  
„ feu dont j'étois consumée.

„ Malheureux silence ! ah ! que ne cher-  
„ chai-je alors un remède à mes peines ,  
„ puisque je devois un jour , pour les  
„ guérir , rompre inutilement le frein qui  
„ arrêtoit mes desirs. Enfin je partis : j'em-  
„ portai dans mon cœur le trait qui l'avoit  
„ blessé. Je mourois , quand l'amour , pour

„ prolonger ma triste existence , brisa tous  
 „ les liens de la pudeur.

„ J'allai chercher ce vainqueur qui fit  
 „ mes tourmens , & qui seul pouvoit les  
 „ finir : des cruels , des barbares , arrête-  
 „ rent mes pas ; je pensai devenir leur  
 „ proie : pour me dérober à leur fureur ,  
 „ je me sauvai dans un désert lointain :  
 „ là , dans une cabane solitaire , la hou-  
 „ lette à la main , je vécus au milieu des  
 „ bergers & des bois.

„ Mais bientôt ce feu que la crainte  
 „ avoit assoupi se ralluma dans mon cœur.  
 „ Je tenrai encore de me réunir à Tan-  
 „ crede : un nouveau malheur que je ne  
 „ pus éviter , me rendit à tous mes ennuis :  
 „ des Egyptiens me prirent & m'emmenè-  
 „ rent à Gaza. „

„ Ils me présentèrent à Emiren ; je lui  
 „ révélai ma naissance & mes disgraces !  
 „ il me plaignit. Je trouvai auprès de lui &  
 „ auprès d'Arnade un asyle respecté. Voilà ,  
 „ Vafirin , ma déplorable histoire. Tant  
 „ de fois captive , tant de fois affranchie ,  
 „ je

„ je conserve , je chéris encore mes premiers fers.

„ O ciel ! si le héros qui m'a chargé d'une chaîne que jamais rien ne pourra briser , alloit me dire : Esclave vagabonde , va chercher un autre asyle. . . . s'il me repouffoit loin de lui ! . . . Ah ! puisse-t-il agréer mon retour & me rendre à mes premiers liens ! „ Ainsi parloit Herminie. Ils marcherent toute la nuit & tout le jour , soulageant par leurs entretiens les ennuis de la route.

Vafrin la conduisoit par des sentiers détournés , & par la voie la plus courte & la plus sûre. Au moment où le soleil alloit éteindre ses feux dans l'Océan , ils arrivent dans un lieu voisin de Solime : ils apperçoivent des traces sanglantes ; bientôt ils voient un guerrier étendu sur la poussière , le visage tourné vers le ciel , & qui , tout mort qu'il est , semble menacer encore.

A ses armes , ils le reconnoissent pour un Infidele : Vafrin s'éloigne. Plus loin , ses yeux en rencontrent un autre : ah ! c'est

un Chrétien , dit-il , il s'approche , il détache le casque : „ Ciel , c'est Tancrede ! „ c'est mon maître ! „

A ces cris douloureux , au nom de Tancrede , l'infortunée Princesse sent déchirer son cœur : éperdue , forcenée , elle accourt. A la vue de cette tête pâle , décolorée , mais belle encore , elle s'élance & se précipite.

Un torrent de larmes coule de ses yeux ; des paroles entrecoupées de sanglots s'échappent de sa bouche : » Malheureuse ! où m'a „ conduit ma triste destinée ? fatale vue ! „ spectacle à jamais funeste ! Tancrede , „ enfin tu m'es rendu ; mais hélas ! je te „ revois , & tu ne me revois plus ! je suis „ présente à tes yeux , & tes yeux sont „ fermés pour moi ! en te retrouvant je te „ perds pour toujours.

„ Infortunée ! l'eu-ssai-je cru que ta vue „ dût jamais être un supplice pour moi ? „ Que ne suis-je privée de la lumière du „ jour ! hélas ! où est cette flamme qui „ animoit ces yeux , jadis si cruels , &

„ si doux ? un voile éternel est étendu sur  
„ eux. . . . les roses de son teint , la sérénité  
„ de son front , que sont-elles devenues ?

„ Mais quoi ? cette sombre pâleur me  
„ plaît encore. Ombre chérie ! si tu entends  
„ mes cris , pardonne à mon audace , par-  
„ donne à l'ardeur de mes desirs : je vais  
„ cueillir sur ces levres éteintes , des baisers  
„ qu'amour m'avoit promis plus brûlans.  
„ Oui, je veux, en dépit de la mort , rendre  
„ à ces levres froides & glacées une partie  
„ des feux qui devoient les embrâser.

„ O bouche qui tant de fois par tes dis-  
„ cours soulageas mes ennuis , souffre  
„ qu'un dernier baiser mêle encore quelques  
„ douceurs à mes derniers momens ! autre-  
„ fois , peut-être , si j'eusse encouragé tes  
„ desirs , tu me l'autois donné ce baiser  
„ qu'il faut maintenant que je dérobe. Per-  
„ mets que mes levres pressent tes levres ,  
„ & qu'en les pressant j'exhale mon dernier  
„ soupir.

„ Cher Tancrede , reçois mon ame toute  
„ entière , & qu'elle passe où repose la

„ tienne . . . ! „ Ses gémissemens étouffent  
„ ses paroles & ses yeux se fondent en  
larmes. Le visage du Héros en est inondé. Il  
revient à lui-même , il entr'ouvre ses lèvres  
languissantes ; un soupir échappé de son sein  
se confond avec les soupirs de la Princesse.

Elle s'en apperçoit ; un rayon d'espérance  
luit au fond de son cœur. — „ Tancrede !  
„ mon cher Tancrede ! ouvre les yeux ,  
„ & reçois les larmes que je donne à ton  
„ trépas. Regarde Herminie mourante à  
„ côté de toi ! attends ; mon ame va rejoin-  
„ dre la tienne ! attends ; c'est la dernière  
„ faveur que je te demande. „

Tancrede ouvre ses yeux foibles & appé-  
fantis , & les referme soudain. Herminie  
continue ses plaintes : „ Il n'est pas mort ,  
„ s'écrie Vafrin , donnons-lui des secours ;  
„ nous lui donnerons ensuite des larmes. „  
Il lui ôte son armure ; d'une main foible  
& tremblante , la Princesse seconde la sienne.  
Elle examine & sonde ses plaies. Son expé-  
rience & son art lui promettent de le rappel-  
ler à la vie.



Mais dans ce lieu solitaire elle n'a que son voile pour envelopper ses blessures. Amour fournir à sa pitié une ressource nouvelle. De ses cheveux elle étanche le sang : de ses cheveux encore elle fait un lien pour bander ses plaies.

Le dyctame & les plantes salutaires lui manquent, mais elle connoît des mots mystérieux qui peuvent charmer la douleur & la mort. Aux sons que sa bouche prononce, le Héros sort du mortel assoupissement : il promene autour de lui un regard curieux : il voit son fidele Vafrin ; il voit Herminie que ses yeux ne reconnoissent point encore.

„ Vafrin ! dit-il, comment, & depuis  
„ quand dans ces lieux ? Et toi, qui es-tu,  
„ beauté, dont la main daigne me se-  
„ courir ? „ Partagée entre l'inquiétude &  
la joie, Herminie soupire & rougit : „ Tu  
„ le sauras, lui dit-elle ; mais en ce mo-  
ment, ton état demande le silence & le  
„ repos. Je te promets la vie, prépare à  
„ mes soins la récompense qui leur est

„ due. „ A ces mots elle s'affied , & sur ses genoux reçoit la tête de Tancrede.

Cependant Vafrin songe aux moyens de reconduire son maître dans le camp avant que la nuit plus sombre ait enveloppé la terre. Mais soudain une troupe de guerriers s'avance ; ce sont les soldats de Tancrede : ils étoient avec lui quand il défia le Circassien ; mais dociles à ses ordres , ils n'osèrent suivre ses pas. Leur zele , qu'alarme son retard , les ramene sur ses traces.

D'autres encore viennent après eux : sur leurs bras mollement entrelacés ils le reçoivent & le soutiennent : „ & le généreux Argant , „ dit Tancrede ! il restera donc la proie des „ corbeaux & des vautours ? non , de grace „ ne le laissez pas en ces lieux ; rendons „ à ses tristes restes les honneurs suprêmes, & „ à sa valeur le tribut d'éloges qui lui est dû.

„ Ma haine ne survit point à son trépas. „ Il est mort en Héros ; & nous lui devons „ bien ces foibles hommages qu'on paie à la „ vertu qui n'est plus. „ Des soldats , à ces mots , prennent entre leurs bras le corps

d'Argant , & suivent Tancrede chargés de ce pesant fardeau. Vafrin , en gardien fidele , marche à côté d'Herminie.

„ C'est à Jérusalem que je veux aller ,  
„ dit le guerrier ; s'il faut que le flambeau  
„ de mes jours s'éteigne , j'expirerai du  
„ moins plus près du tombeau de mon  
„ Dieu. Il me semble que delà , mon ame ,  
„ avec moins d'efforts , s'envolera dans le  
„ ciel. Heureux en mourant de voir ces  
„ lieux où m'appelloient mes vœux & mes  
„ sermens ! „

Il dit : on le porte à Solime ; on l'y dépose sur un lit où il s'endort d'un sommeil tranquille. Non loin de lui Vafrin donne à la Princesse un asyle secret & inconnu , lui-même , il va trouver Godefroi , & sans obstacle pénétre jusqu'à lui , quoique dans ce moment le Héros profondément occupé de son entreprise , pese dans la balance ses espérances & ses craintes.

Il est assis sur le bord du lit où repose Raymond. Un cercle de guerriers les plus puissans & les plus sages sont autour de

lui. Vafrin parle , & tous se taisent pour l'entendre : ,, J'ai pénétré , Seigneur , dans  
,, le camp des Infideles.

,, N'attends pas que je te dise le nombre  
,, de leurs soldats ; les plaines , les mon-  
,, tagnes , les vallées en sont couvertes.  
,, J'ai vu la terre au loin dépouillée de  
,, ses moissons : j'ai vu tarir les fleuves &  
,, les fontaines : la Syrie n'a point assez  
,, d'eaux pour éteindre leur soif , ni de  
,, bled pour les nourrir.

,, Mais cette innombrable armée n'est  
,, presque toute qu'un ramas inutile , sans  
,, discipline & sans ordre : ils ne savent  
,, point manier le fer , & lancent de loin  
,, des fleches impuissantes. On y voit ce-  
,, pendant quelques guerriers d'élite qui mar-  
,, chent sous les drapeaux Persans. On y  
,, voit une troupe peut-être encore plus  
,, formidable , c'est la troupe immortelle  
,, du Calife.

,, Immortelle , en effet , puisque toujours  
,, le même nombre la compose , & que  
,, toujours un nouveau soldat remplace le

„ soldat qui vient de périr. Emiren com-  
„ mande l'armée , Emiren qui en prudence ,  
„ en valeur , n'a peut-être point d'égal. Son  
„ maître lui ordonne de tout tenter pour  
„ engager un combat.

„ Après demain , peut-être , l'ennemi  
„ fera dans ces lieux : . . . Renaud , songe  
„ à défendre ta vie , on brûle de te l'ar-  
„ racher : Armide a promis sa main à qui  
„ lui apportera ta tête , & les plus fameux  
„ guerriers ont juré de l'abbattre.

„ On compte parmi eux le Roi de Sa-  
„ marcande , le vaillant Altamor : on y  
„ compte Adraсте , le gigantesque Adraсте ,  
„ dont les états touchent aux portes de  
„ l'aurore ; guerrier barbare , inhumain ,  
„ qui au lieu de coursier monte un superbe  
„ éléphant ; & Tisapherne encore , que la  
„ renommée place au rang des Héros les  
„ plus redoutés. „

Il dit : Renaud s'enflamme , ses yeux  
étincellent : déjà il voudroit être au milieu  
des ennemis : il ne peut plus se contenir ni  
captiver l'ardeur qui le transporte : „ Sei-

„ gneur , ajoute Vafrin , en se retournant  
„ vers Bouillon , je ne t'ai rien dit encore :  
„ un secret plus affreux me reste à dévoiler :  
„ on aiguise contre toi le poignard de  
„ la trahison. „

Il lui revele le complot qui menace ses jours , les armes , le poison , le fatal déguisement & la récompense promise au crime. Tous l'interrogent ; il leur répond à tous. Le silence succede : enfin Bouillon s'adressant à Raymond : „ Comte , lui dit-  
„ il , quel est ton avis ?

„ — Je ne crois plus qu'il faille demain  
„ recommencer l'affair : investissons la tour ,  
„ & fermons-en la sortie à l'ennemi. Cependant  
„ faisons reposer nos troupes &  
„ préparons-nous à un combat qui doit  
„ décider du sort de l'Asie : songe toi-même  
„ s'il vaut mieux aller chercher l'Egyptien  
„ ou l'attendre.

„ L'objet le plus important pour nous ,  
„ c'est ta vie : par toi nous sommes sûrs de  
„ vaincre , par toi nous sommes sûrs de  
„ régner : sans toi , qui fera notre guide ?

„ quel sera notre appui ? Pour reconnoître  
„ les perfides qui menacent tes jours , fais  
„ changer à tes gardes d'habillement &  
„ d'armure ; le crime se trahira de lui-  
„ même.

„ — Je retrouve dans tes conseils toute  
„ ta sagesse & toute ton amitié. Je pro-  
„ nonce ce que tu n'oses décider ; nous  
„ marcherons à l'ennemi : les vainqueurs de  
„ l'Orient ne doivent point se cacher der-  
„ rière un rempart ou dans des retran-  
„ chemens : c'est dans la plaine , c'est à la  
„ clarté du jour que nous devons mon-  
„ trer à ces impies notre valeur & notre  
„ audace.

„ Ils trembleront au seul souvenir de nos  
„ triomphes : notre aspect , l'éclat de nos  
„ armes , acheveront leur défaite. Sur leurs  
„ débris , nous assieoirons les fondemens de  
„ notre empire. Bientôt la tour se rendra  
„ d'elle-même , ou cédera sans peine à nos  
„ efforts. „ A ces mots , Bouillon se tait ;  
& tous vont goûter le repos qu'amènent  
le silence & la nuit.



## C H A N T X X.

DÉJÀ le soleil avoit rappelé les mortels à leurs travaux ; déjà son char , conduit par les heures , avoit mesuré une partie de sa carrière. Soudain , du haut de la tour où ils se sont réfugiés , les Infideles apperçoivent un nuage lointain qui s'avance & roule vers Solime. Bientôt ils reconnoissent les Egyptiens , & le secours qui leur est promis. Sous les pas de cette immense armée vole un tourbillon de poussière ; la plaine & les collines disparoissent.

A cet aspect , les assiégés poussent des cris d'âlegresse. Tels , aux rives de la Thrace , à l'approche des hivers , des bataillons de grues s'agitent , & par leurs cris saluent la chaleur qu'ils vont chercher dans de plus heureux climats. L'espérance ranime leur courage & leur vigueur : ils lancent des fleches , ils vomissent des outrages & des blasphèmes.

Les



Les Chrétiens ont bientôt compris d'où naissent ces nouveaux transports & cette subite audace. Ils portent leurs regards dans la plaine ; ils voient l'ennemi qui s'avance : soudain une généreuse ardeur les enflamme ; ils crient : Aux armes , aux armes. La jeunesse impétueuse se presse autour de Bouillon , & frémissant de rage : » Donne ,  
,, Seigneur , donne-nous , s'écrie-t-elle , le  
,, signal du combat. ,,

Mais le héros résiste à leur impatience , & met un frein à leur audace : il ne permet pas même que par de légers combats on essaie la fortune. ,, Après tant de fatigues ,  
,, leur dit-il , donnons du moins un jour  
,, au repos. ,, Peut-être aussi veut-il nourrir dans ses ennemis une confiance imprudente.

Chacun prépare ses armes , en attendant que l'aurore trop lente ait enfin rallumé ses feux. Jamais l'air ne fut si pur , jamais le ciel ne fut si brillant. Tout rioit dans la nature : le soleil plus majestueux répandoit toutes ses clartés ; il sembloit qu'il voulût

contempler sans voile les exploits qui devoient illustrer cette journée.

Aux premiers rayons du jour , Godefroi fait marcher son armée en ordre de bataille. Raymond doit veiller sur la tour & contenir les assiégés. Sous lui sont ses Gascons & une foule de Chrétiens , qui du fond de la Syrie sont venus rendre hommage à leurs libérateurs.

On lit sur le front de Godefroi le présage assuré de la victoire : un céleste éclat brille dans tous ses traits ; jamais il ne parut si auguste & si grand : la fleur de la jeunesse renaît sur son visage ; son regard , son maintien , tout annonce qu'il est au-dessus des vulgaires mortels.

Bientôt l'Egyptien est en présence ; Godefroi fait occuper une colline qui s'étend à sa gauche & se prolonge derrière lui. Dans la plaine , il forme un front large & menaçant : l'infanterie est au milieu , & la cavalerie sur les ailes.

A sa gauche , il place les deux Robert ;

son frere est au centre ; lui-même il commande la droite. C'est dans ce poste que les plus grands dangers doivent se réunir ; c'est-là que l'ennemi doit porter ses plus terribles efforts : c'est par -là qu'il peut tenter d'envelopper les Chrétiens.

Sous lui sont les Lorrains & l'élite de ses soldats. Entre les cavaliers , il place des fantassins , accoutumés à combattre au milieu des chevaux. Non loin delà est un escadron d'aventuriers & d'autres guerriers fameux , sous les ordres de Renaud.

„ La victoire , lui dit Godefroi , est  
„ dans tes mains ; c'est de toi que dépend  
„ notre sort : tiens ta troupe cachée à  
„ l'ombre de ces ailes. Au moment où  
„ l'ennemi s'approchera , fonce tout-à-  
„ coup sur lui , & fais évanouir ses projets.  
„ Sans doute il voudra nous envelopper. „

Delà sur un coursier rapide il vole de rang en rang : son visage est découvert ; la terreur est sur son front , & l'éclair dans ses yeux : il rassure les courages ébranlés ; il affermit ceux qui espèrent : il rappelle

au brave ses exploits , à l'audacieux ses prouesses : aux uns il promet des récompenses ; aux autres des honneurs.

Enfin il s'arrête sur une éminence à la tête de son armée , & adresse à ses guerriers ce discours qui les enflamme. Sa rapide éloquence roule comme un torrent , qui , grossi par la fonte des neiges , se précipite du sommet d'une montagne.

„ Illustres vainqueurs de l'Orient , fléaux  
„ de l'impiété , voici enfin le dernier de  
„ nos combats , voici le jour désiré si  
„ long-tems : le ciel rassemble aujourd'hui  
„ tous vos ennemis , pour les livrer tous  
„ à la fois à vos coups.

„ Que de victoires réunies dans une  
„ seule ! que de travaux , que de fatigues  
„ nous épargne l'Eternel ! Que l'aspect de  
„ cette immense multitude ne vous inspire  
„ aucune terreur. Divisée sans harmonie ,  
„ sans discipline , elle s'embarassera elle-  
„ même. A tant de bras , il manquera le  
„ courage qui les fait mouvoir , & cet  
„ ordre qui les dirige & les rend utiles.

„ La plupart sans vigueur , sans adresse ,  
„ arrachés à l'oisiveté ou à de vils emplois ,  
„ n'apportent que leur lâcheté & leur  
„ inexpérience. Déjà de leurs mains trem-  
„ blantes , je vois tomber les épées , les  
„ boucliers & les enseignes. Dans leurs  
„ sons incertains , dans leurs mouvemens  
„ équivoques , je vois leur perte & notre  
„ triomphe.

„ Ce guerrier couvert d'or & de pourpre  
„ qui les commande , & dont le regard  
„ est si fier , a vaincu peut-être des Arabes  
„ & des Maures : mais sa valeur ne résistera  
„ point à la nôtre. Au milieu du trouble  
„ & de la confusion , que peut-il attendre  
„ de son courage & de son habileté ? Il  
„ ne connoît point ses soldats , il leur est  
„ inconnu ; il en est peu d'entre eux aux-  
„ quels il puisse dire : Tu étois-là , j'y étois  
„ avec toi.

„ Moi je commande à une troupe chois-  
„ sie : jadis votre compagnon , aujourd-  
„ d'hui votre chef , j'ai combattu , j'ai  
„ triomphé avec vous. En est-il parmi

„ vous dont je ne connoisse la patrie &  
„ la naissance ? Quand vos fleches volent  
„ dans les airs , en est-il une dont je ne  
„ puisse dire : C'est un François , c'est un  
„ Irlandois qui l'a lancée ?

„ Je ne vous demande point des exploits  
„ nouveaux ; soyez tels que je vous ai vus :  
„ ayez votre zele accoutumé , souvenez-  
„ vous de votre gloire , de la mienne , de  
„ celle de Jésus-Christ. Allez , frappez ces  
„ impies , foulez aux pieds leurs cadavres  
„ sanglans , & sur leurs débris affermissiez  
„ notre conquête. Pourquoi vous arrêter  
„ encore ? Je le lis dans vos yeux ; la  
„ victoire est à nous. „

A ces mots , un rayon de lumiere vient former un cercle autour de sa tête. Tel brille un éclair ; ou telle encore une étoile détachée du front de la nuit se plonge dans le sein des eaux. Ce rayon parut aux Chrétiens le présage assuré du diadème que devoit un jour ceindre Bouillon.

Peut-être , s'il est permis à un mortel de sonder les célestes mysteres , peut-être ce

fut l'ange tutélaire du héros qui descendit du séjour des immortels, & le couvrit de ses ailes. Cependant l'Egyptien, avec non moins d'ardeur, ordonnoit son armée & encourageoit ses soldats.

Il avoit, comme Godefroi, placé son infanterie au milieu & sa cavalerie sur les ailes. Il commande à la droite; Altamore à la gauche; Muléassém est au centre, & derrière lui Armide & son brillant cortège.

Sous Emiren se rangent le farouche Adraсте & Tisapherne, & la troupe immortelle. A la gauche, avec Altamore, sont les Rois de Perse & d'Afrique, & les deux Monarques Ethiopiens. Leurs nombreux escadrons peuvent se déployer dans un plus vaste espace; c'est delà que la fronde doit lancer les pierres & l'arc décocher les fleches.

Le Général court de rang en rang; il parle à ses soldats par lui-même, ou par ses interpretes: il mêle les reproches & les louanges, les promesses & les menaces: „ Pourquoi, dit-il à l'un, ce visage conf-

„ terné ? que crains-tu ? que peut un seul  
 „ contre cent ? Notre ombre , nos cris  
 „ seuls mettront en fuite cette poignée de  
 „ soldats.

„ J'aime ton audace , dit-il à l'autre ;  
 „ généreux guerrier , va reprendre la proie  
 „ que des barbares nous ont enlevée. „  
 Quelquefois il évoque la patrie ; il présente  
 à leurs yeux son image pâle , défigurée , &  
 le tableau de leurs familles suppliantes ,  
 éperdues : „ Ta patrie te parle & t'implore  
 „ par ma voix.

„ Sauve mes loix , te dit-elle , sauve mes  
 „ temples. Ne permets pas qu'ils soient  
 „ fouillés de mon sang. Arrache les filles  
 „ tremblantes aux outrages d'un soldat  
 „ effréné : défends les cendres & les tom-  
 „ beaux de tes ayeux de l'impiété qui va  
 „ les profaner ; vois les vieillards appé-  
 „ lantis par l'âge qui déplorent leur foi-  
 „ ble , & te montrent leurs cheveux  
 „ blancs. Vois ton épouse en larmes , qui  
 „ te montre son sein , tes enfans , & ce  
 „ lit confident de vos chastes amours ! „



Il dit à d'autres : „ L'Asie remet dans  
„ vos mains sa gloire & sa vengeance ;  
„ c'est de vous qu'elle attend le sévère ,  
„ mais juste châtiment de ces barbares qui  
„ l'ont ravagée. „ Ainsi, en diverses langues & par divers motifs , il allume dans ses guerriers l'ardeur du combat. Mais déjà les deux chefs se taisent , & les deux armées ne sont plus séparées que par un espace étroit.

Quel étonnant spectacle ! le signal est donné ; tout s'ébranle : les enseignes & les drapeaux flottent dans les airs. Les vents agitent les mobiles panaches : l'or & l'acier frappés des rayons du soleil , portent au loin les éclairs & la terreur.

Tout est hérissé de piques & de javelots : les arcs sont tendus , les lances sont en arrêt , les traits sifflent , les frondes résonnent , les coursiers écument & s'enflamment de la haine & de la fureur dont leurs maîtres sont animés. Ils bondissent , ils frappent la terre , & leurs naseaux brûlans vomissent la flamme & la fumée.

La beauté de ce spectacle en égale l'horreur. Malgré les alarmes qu'il inspire, un charme secret y fixe les yeux. Le son terrible de mille instrumens flatte encore les oreilles qu'il étonne. Cependant l'armée Chrétienne , moins nombreuse , offre un aspect plus imposant : leurs armes ont plus d'éclat ; un souffle plus guerrier anime leurs trompettes.

Bouillon le premier fait sonner la charge ; l'Egyptien répond & accepte le combat : les Chrétiens à genoux invoquent l'Eternel , & baissent la poussière. Bientôt la plaine disparoît : on se presse , on se mêle , & de tous côtés volent la fureur & la mort.

Quel guerrier parmi les Chrétiens frappa les premiers coups ? Quelle main cueillit les premiers lauriers ? ce fut la tienne, ô Gildippe ! le ciel livre au bras d'une femme le grand Hircan , le souverain d'Ormus : tu lui perces le cœur ; il tombe, & en tombant il entend les ennemis vanter le coup qui lui ravit la vie.

La lance de l'amazone est brisée : d'une

main vigoureuse , elle saisit son épée , se précipite au milieu des Persans , ouvre & renverse les rangs les plus ferrés. Elle atteint Zopire à la ceinture , & partagé en deux elle l'étend sur la poussière. Elle frappe Alarcon à la gorge & lui coupe le canal des alimens & de la voix.

Artaxerxe roule sans connoissance ; Argée expire : Ismaël voit trancher les nerfs qui attachent sa main à son bras. Les rênes de son coursier flottent sur son col ; l'animal libre du frein qui le captivoit , fuit au milieu des rangs & y porte le désordre.

Ces guerriers , cent autres encore dont les noms sont ensevelis dans l'oubli , tombent sous le fer de l'amazone. Les Persans l'entourent , la pressent & la menacent : déjà ils se disputent l'honneur de sa défaite , mais le fidele Odeard , dont la tendresse est alarmée , accourt pour la soutenir & la défendre. Tous deux réunis , ils sentent redoubler leurs forces & leur courage.

Généreux époux ! vous donnâtes un spectacle nouveau dans les combats. Chacun de

vous oublie ses propres dangers , pour sauver , pour venger une vie qui lui est plus précieuse que la sienne ! Gildippe repousse les coups qui menacent le tendre Odoard. Odoard couvre Gildippe de son bouclier : il présenteroit , s'il le falloit , son sein tout nud aux armes dirigées contre une tête si chère.

Sous les coups du guerrier tombent & l'audacieux Roi du Bécane & Alvante qui osa frapper Gildippe. Gildippe fend la tête au brave Arimont , qui menaçoit les jours de son époux.

Cependant le Roi de Samarcande faisoit parmi les Chrétiens un ravage encore plus affreux : autour de lui tout tombe , tout périt ; ce qui échappe à son épée expire sous les pieds de son coursier : heureux qui meurt tout entier d'un seul coup , & ne gémit pas encore sous le poids du fougueux animal.

Altamore moissonne & le vigoureux Brunellon & le gigantesque Hardouin. Le premier a la tête fendue , & les morceaux sanglans en retombent sur l'une & l'autre épaule.

épaule. Le second, par un bizarre effet de sa blessure, est forcé de rire en expirant.

Une foule d'autres guerriers tombe sous les coups de l'homicide épée. Genton , Gaston , Guy , le généreux Rosemond confondent ensemble leurs derniers soupirs. Qui pourroit compter les victimes d'Altamore ? Qui pourroit dire tous ceux que son courfier écrase sous ses pieds ? combien de blessures diverses ? combien de morts différentes ?

Personne n'ose affronter ses regards ; personne n'ose le menacer : Gildippe seule revient sur lui : seule , elle ose braver ce dangereux rival. Jamais Amazone sur les rives du Thermodon ne soutint un bouclier avec tant de vigueur , & ne mania la hache meurtrière avec tant d'audace.

La première elle frappe l'Infidèle , & du coup elle brise l'or & l'émail qui ornent son diadème. Le superbe Altamore est forcé de baisser la tête. La honte & le dépit l'enflamment , & sa rapide vengeance efface aussi-tôt l'affront qu'il a reçu.

Il porte à Gildippe un coup affreux qui lui ôte le sentiment & presque la vie. Elle tombe ; mais son fidele époux accourt & la soutient. Soit hasard , soit courage , l'Infidèle abandonne sa victime. Tel un lion généreux dédaigne un ennemi terrassé , le regarde & s'éloigne.

Cependant Ormond , dont la main s'est consacrée aux forfaits , Ormond , sous l'habit qui le cache , s'est mêlé parmi les Chrétiens , & avec lui les complices de sa perfidie. Tels au déclin du jour , des loups avides de carnage tentent de surprendre un timide troupeau sous la ressemblance des gardiens fideles qui veillent pour le défendre.

Ils s'approchent , & déjà le barbare a pénétré non-loin de Bouillon. Mais à la vue de sa cotte-d'armes : » Voilà , s'écrie » le Héros , voilà le traître qui a conjuré » contre mes jours ! voilà ses complices ! » Il dit ; & marche au parricide.

Il lui fait une mortelle blessure ; le scélérat immobile ne fait ni reculer , ni frapper , ni se défendre. Son audace est glacée ; un regard de Godefroi l'a pétrifié. Toutes les

épées sont tournées contre ces assassins; toutes les fleches pleuvent sur eux. Sanglans, percés de coups, il ne reste de leurs corps que des lambeaux déchirés.

Couvert de ce sang odieux, Bouillon se jette dans la mêlée, & va chercher Altamore. Ce fier Persan enfonce & renverse les escadrons les plus ferrés. Devant lui les Chrétiens dispaioissent, comme on voit sur les bords de l'Afrique le sable voler épars au gré des vents. Godefroi, par ses cris, par ses menaces, arrête ses soldats, & fond sur le vainqueur qui les poursuit.

Tout se mêle à la fois: jamais le Sinoïs ni le Xanthe ne virent sur leurs bords un carnage plus affreux. Baudouin & Muléassem se heurtent avec leur infanterie. A l'aile gauche, près de cette colline où combat Emiren, tout est en feu.

Le Général Infidele & l'un des Rois se mesurent ensemble, le Grand, l'autre Romain. Le Grand voit son casque brisé & son armure en pieces. Tisapherne n'a point encore

trouvé de rival digne de lui ; il court , il se précipite au milieu des rangs les plus ferrés , & laisse par-tout le ravage & la mort.

La fortune balance encore les craintes & les espérances. Le champ de bataille est couvert de débris d'épées , de lances & de boucliers. Tout est jonché de cadavres : les uns mordent la poussière , d'autres tournés vers le ciel semblent menacer encore. Presque tous sont percés de l'arme meurtrière qui leur ravit la vie.

Le coursier fidèle est étendu auprès de son maître : l'ami est couché auprès de son ami : le Chrétien , le Sarrafîn , les vaincus , les vainqueurs , les morts & les mourans sont entassés & confondus. Les cris de la fureur , les murmures de la colère , les gémissemens , les sanglots se mêlent & forment des sons confus , inarticulés , qui portent dans l'ame la terreur

l'effroi.

Ces âmes  
 aspect sombre & funèbre n'offrent plus qu'un  
 plus , l'or a perdu son éclat ; les couleurs



sont éteintes ; les cimiers sont brisés , les cottes-d'armes déchirées , sanglantes , ou couvertes de poussière.

Cependant les Arabes , les Echiopiens & les Maures se déploient & s'étendent pour envelopper l'aile droite des Chrétiens. Déjà leurs archers & leurs frondeurs les inquiètent de loin. Mais soudain Renaud marche avec ses guerriers. Les tonnerres , les volcans inspirent moins de terreur & portent moins de ravage.

Affmir , le brave Affmir se présente le premier à la tête de ses soldats basannés. Renaud l'atteint au col & le renverse mort sur la poussière. A la vue du sang qu'il vient de répandre , il sent redoubler sa fureur , & brûle de s'enivrer de carnage. Quels prodiges de valeur ! que d'incroyables exploits !

La mort se multiplie sous ses coups & dévore plusieurs victimes à la fois. Les Infidèles consternés croient voir briller dans ses mains une triple épée. Tel à nos yeux abusés par la rapidité du mouvement , le serpent paroît armé d'une triple langue. La

terreur est dans tous leurs sens & leur montre par-tout le trépas.

Les tyrans de la Lybie confondent avec les deux Monarques Ethiopiens leur sang & leurs derniers soupirs. Enflammés par l'exemple de Renaud , ses illustres guerriers immolent une foule éperdue qui tombe à leur aspect : c'est moins un combat qu'un carnage. Au fer qui les frappe , les Sarrafins n'opposent que leur désespoir & leurs cris.

Bientôt la frayeur les chasse & les disperse : tout est en désordre , tout fuit. Le vainqueur attaché à leurs pas les poursuit encore & achève leur déroute. Enfin , las d'égorger une troupe fugitive & sans défense , le Héros s'arrête & sent amollir son courage.

Tels ces vents fougueux qui ébranlent les collines & renversent les forêts , soufflent plus doucement dans la plaine : ou telles encore les vagues qui grondent & mugissent contre les écueils , reviennent expirer mollement sur la surface des ondes. La

fureur de Renaud terrible à l'ennemi qui lui résiste , est désarmée par sa fuite.

Sa valeur qui dédaigne des victimes tremblantes & fugitives le ramene sur l'infanterie : soutenue jusqu'alors par les Arabes & par les Africains , leur désastre l'a laissée sans défense. Renaud & ses impétueux guerriers se précipitent sur elle , l'enfoncent & la renversent.

La tempête , avec moins de rapidité , abbat les épis qui cedent & plient sous ses efforts. Tout nage dans le sang , tout est couvert d'armes brisées , de cadavres déchirés & palpitans. Ce qui échappe au fer , expire sous les pieds des chevaux.

Renaud pénètre jusqu'au lieu où assise sur son char doré , les armes à la main , Armide étoit entourée de la foule de ses amans. Ses yeux ont bientôt reconnu son fatal ennemi. Elle arrête sur lui des regards où regnent la tendresse & la haine. Elle se glace , elle s'enflamme tour-à-tour.

Le Héros reste un moment interdit à sa vue : il veut s'éloigner , mais les rivaux

conjurés fondent sur lui , les uns l'épée à la main , les autres la lance en arrêt. Elle-même a déjà une fleche toute prête : le dépit hâte ses mains trop lentes , l'amour les retient & les arrête.

L'amour révolté dans son sein , y rallume le feu qu'elle y tenoit caché. Trois fois elle essaie de rendre son arc , trois fois ses mains tremblantes se refusent à ce cruel emploi. Enfin le dépit l'emporte : l'arc est rendu , le trait vole , mais le repentir vole après lui.

Elle voudroit qu'il reculât ; elle voudroit qu'il revînt percer son propre cœur. Etrange effet de l'amour dédaigné ! que seroit - ce s'il étoit vainqueur ? mais bientôt elle gémit de sa foiblesse , & la fureur à son tour triomphe dans son cœur déchiré. Elle flotte partagée entre le desir & la crainte , & suit son trait des yeux.

Il va frapper la cuirasse du Héros , s'y enfonce & s'y arrête. Renaud s'éloigne : Armide croit qu'il la méprise ; furieuse , elle lui lance des fleches toujours impuissantes.

Amour cependant rouvre ses blessures & les rend plus profondes.

» Il fera donc , dit-elle , toujours im-  
» pénétrable à mes coups ? Sans doute ,  
» comme son cœur , son corps est ceint  
» d'un rempart de diamant. Ni mes fleches ,  
» ni mes regards ne sauroient l'atteindre  
» & le blesser. Sans armes je suis vaincue ;  
» les armes à la main je la suis ; encore  
» amante , ennemie , je suis également l'ob-  
» jet de ses dédains.

„ Vaines ressources ! charmes impuis-  
„ sans ! malheureuse ! ah ! tout cede à son  
„ pouvoir , & les forces des mortels & les  
„ secrets de la magie. Déjà tous les héros  
„ armés pour ma vengeance ont plié sous  
„ ses efforts ou expiré sous ses coups. „

Seule , sans défense , elle se croit déjà captive & chargée de fers honteux. Dans sa frayeur , elle oublie & son arc & ses fleches , & l'art des enchantemens. Tel à la vue de l'aigle , prêt à le déchirer , le cygne timide tremble & se tapit contre terre.

Mais Altamore voit le danger qui la

menace : pour voler à son secours , il abandonne ses Persans , qui déjà plient , & que sa présence arrête à peine. Il oublie sa gloire ; il oublieroit l'univers entier , pour sauver l'objet qu'il adore.

Il protège le char mal-défendu , & son fer lui ouvre un large passage. Cependant ses soldats sont égorgés & mis en fuite par Renaud & par Bouillon. Il le voit , il en gémit ; mais plus amant que guerrier , il assure la retraite d'Armide , & revient donner aux siens un tardif & inutile secours.

Il ne retrouve par-tout que la terreur & la mort : mais la droite des Infidèles triomphe , & les Chrétiens fuient vaincus & dispersés. L'un des Roberts , sanglant , percé de coups , sauve à peine sa vie : l'autre est dans les fers d'Adraсте. Ainsi la fortune partageoit les succès & les revers.

Godefroi rallie ses soldats & les ramène au combat : les deux ailes victorieuses se rencontrent & se heurtent ; toutes deux teintes de sang , toutes deux enivrées d'un premier triomphe , elles ont à défendre leur

gloire & leurs lauriers : le sort entre elles balance incertain.

Cependant Soliman , du haut de la tour , contemploit cette scene de carnage & d'horreur : d'un œil inquiet il suivoit les mouvemens des deux armées , les jeux de la fortune & ses retours soudains.

Il demeure un moment interdit , immobile : bientôt son courage s'enflamme : il veut aussi partager les dangers & cueillir les lauriers que cette plaine sanglante offre à sa valeur. Soudain il s'arme : „ Allons , „ allons , s'écrie-t-il , partons sans différer , „ c'est aujourd'hui qu'il faut ou vaincre „ ou mourir. „

Peut-être le ciel , qui veut briser les derniers appuis des Infidèles , & livrer aux Chrétiens leurs dernières victimes , lui inspire lui-même cette fureur : peut-être un secret pressentiment le pousse à braver la mort qui le menace. Ardent , impétueux , il ouvre la porte , & présente aux Chrétiens la foudre & le trépas.

Seul il s'élance , seul il défie mille bras

qui s'arment contre lui : déjà il est au milieu des ennemis. Entraînés par son ardeur , tous les siens , & Aladin lui-même , se précipitent sur ses pas. Le lâche oublie ses craintes , le prudent s'abandonne , tout est animé , moins d'espérance que de rage.

Que de Chrétiens expirent sous les coups du Sultan ! Plus rapide que l'éclair son bras donne une mort inattendue. La terreur vole devant lui , & déjà les Fideles de Syrie tremblans , désespérés , vont passer du désordre à la fuite.

Avec moins d'épouvante & d'effroi , les soldats de Raymond gardent encore leurs rangs. Surpris , accablés , ils voient le danger sans le braver ni le fuir. L'épée de Soliman s'enivre de sang , elle dévore les Chrétiens. L'aigle avec moins de fureur s'acharne sur sa proie ; un loup furieux fait moins de carnage dans une bergerie.

Aladin & ses guerriers marchent sur ses traces , & comme lui portent la terreur & la mort. Mais le généreux Raymond vient soutenir ses soldats : il voit Soliman , il reconnoît



reconnoît son vainqueur , il le reconnoît , & le brave.

O fatale vieillesse ! il retombe encore une fois sous la main qui l'a terrassé. Au même moment , cent boucliers se levent pour le défendre , cent bras se levent pour l'accabler. Mais le Sultan s'éloigne , & abandonne un ennemi qu'il croit mort , & qu'il dédaigne.

Il porte ailleurs son fer meurtrier ; il frappe , il égorge , & se signale par d'incroyables exploits ; mais les victimes manquent à sa rage : toujours altérée de sang , elle l'entraîne à d'autres combats.

Il se précipite à travers les ruines des remparts , & vole au champ de bataille. Mais ses soldats sont toujours animés de sa fureur , & les Chrétiens toujours pleins de la terreur qu'il leur a inspirée. L'Infidèle veut achever son triomphe ; le Chrétien ne songe qu'à reculer sa défaite.

Déjà les Gascons plient ; déjà les Fideles Syriens sont dispersés. En fuyant , ils passent non loin de l'asyle où repose le généreux

Tancrede : leurs cris parviennent jusqu'à lui ; tout foible qu'il est , il se leve & promene ses regards sur Solime. Il voit le Comte de Toulouse étendu sur l'arène , ses troupes éperdues & fugitives.

La valeur ranime ses forces languissantes , & enflamme le reste de son sang. D'une main il saisit son bouclier , dont l'énorme poids ne surcharge point sa foiblesse ; de l'autre il prend son épée , & court au combat.

» Où fuyez-vous , s'écrie-t-il ? malheux ! Vous laissez votre maître aux fers  
» du Sarrafin ! les armes de Raymond suspendues dans ses temples y seront donc  
» les monumens de sa gloire & de votre honte ! Allez , retournez en Gascogne ;  
» dites au fils de votre Comte que son pere est mort , & que votre fuite a trahi sa  
» vieillesse. » Il dit , & tout foible qu'il est , & sans cuirasse , il sert de rempart à mille guerriers armés & pleins de vigueur.

De son immense bouclier il couvre Raymond ; là , viennent expirer tous les traits

qu'on lui lance , & tous les coups qu'on lui porte. De son épée , le héros écarte les Infidèles , & le vieillard respire sous son ombre.

Bientôt il se relève tout brûlant de colère & de honte : il promène autour de lui des regards étincelans , & cherche le barbare qui l'a frappé. Il le cherche envain ; il frémit , & tourne contre les autres sa vengeance & sa rage.

Tous les siens revolent sur ses pas , & s'enflamment du courroux qui l'anime. L'audace renaît au cœur des Chrétiens ; la terreur passe aux Infidèles , & avec elle la fuite & le trépas. Raymond poursuit le cours de ses vengeances , & cent victimes expient l'affront qu'il a reçu.

Pendant qu'il abat les plus nobles têtes , le sort offre à ses yeux l'usurpateur de Solime : il lui décharge sur le front un coup terrible , & redouble vingt fois. Le vieux Monarque tombe , & mord en expirant la terre sur laquelle il a régné.

Privés de leur double appui , les barbares

s'abandonnent à leur terreur ou à leur désespoir : les uns furieux se livrent eux-mêmes au fer des Chrétiens ; les autres vont chercher dans la tour un refuge inutile. Le vainqueur y entre avec le vaincu , & achève sa glorieuse conquête.

La tour est prise ; ses défenseurs expirent sur les degrés. Le Comte de Toulouse monte au sommet , & à la vue des deux armées , il y arbore la Croix triomphante. Cependant Soliman est déjà loin des remparts , & bientôt au milieu de la mêlée.

Il foule une plaine ensanglantée & des monceaux de cadavres. Tout présente à ses yeux l'empire de la mort & ses funestes triomphes. Il voit un coursier qui erre sans maître & sans guide : il saisit les rênes , s'élance sur son dos & vole au combat.

Sa présence rend aux Sarrafins effrayés le courage & la vigueur : il ne brille qu'un moment , mais il brille comme la foudre qui laisse sur les débris des plus superbes édifices l'empreinte éternelle de son passage. Que de victimes expirent sous ses coups !

Il en est deux dont le souvenir doit vivre au-delà des tems.

Gildippe ! Odoard ! si mes vers peuvent aller aux siècles futurs , vos exploits , vos malheurs iront avec eux : tous les âges vanteront votre tendresse & vos vertus ; & les fideles amans arroseront mes vers de larmes qu'ils donneront à votre trépas.

Gildippe se précipite au milieu du carnage ; de deux coups , elle atteint Soliman dans le flanc , & perce son bouclier. Le cruel qui la reconnoît : » Voilà , s'écrie-t-il , ce couple sans pudeur & sans vertu ! » malheureuse ! ton aiguille & ton fuscau » te serviroient mieux que ton épée & ton » vil amant. »

Il dit : & plus furieux il lui porte un coup désespéré : son fer déchire ce sein qu'amour seul devoit blesser de ses traits. Soudain elle laisse tomber les rênes de son coursier , languit & chancelle. Odoard , le malheureux Odoard accourt pour la défendre , & n'arrive que pour la venger.

Que fera-t-il dans son infortune ? la fu-

reur , la tendresse le partagent & le déchirent. Il veut soutenir son épouse expirante , il veut punir son meurtrier. L'amour accorde la tendresse & la vengeance : d'une main , il embrasse sa chere Gildippe ; de l'autre , il cherche à percer Soliman.

Mais trop foible pour remplir ces deux devoirs à la fois , il voit tromper également , son amour & sa haine. Le Sultan lui coupe ce bras sur lequel s'appuie sa fidele compagne : elle tombe & lui-même tombe avec elle.

Tel , sous les coups de la coignée , ou sous les efforts de la tempête , l'orme expire avec la vigne qui lui est unie , & semble gémit sur ces pampres qui couronnoient sa tête & sur les raisins qu'écrase sa chûte.

Tel périt Odoard : il ne sent , il ne plaint que le malheur de la tendre Gildippe. Ils voudroient se dire un dernier adieu ; les paroles expirent sur leurs levres & ils ne peuvent s'adresser que de tristes soupirs. Tous deux ils se regardent , tous deux ils se pressent encore & s'embrassent. Un même instant voit fermer leurs paupietes , &

leurs ames s'envolent ensemble au céleste séjour.

Soudain la renommée déploie son vol , & va semer cette funeste nouvelle. Renaud en est instruit , & par les cris , & par un messager trop sûr. Le courroux , le devoir , la douleur , l'attachement , tout allume dans son cœur l'ardeur de les venger. Mais le fier Adraсте vient s'offrir à lui & présente à sa valeur un autre ennemi à combattre.

» Voilà , s'écrie le barbare , la victime  
» que demande mon bras ! je te reconnois  
» à tes armes ; je t'ai cherché tout le jour ;  
» cent fois je t'ai vainement appelé par  
» ton nom : je vais porter ta tête aux pieds  
» de ma Divinité , & remplir mes vœux &  
» sa vengeance. Viens , ennemi d'Armide ,  
» viens faire avec son défenseur assaut de  
» fureur & de courage ! »

Il dit : & décharge un coup meurtrier sur la tête du Héros. Le casque résiste ; mais Renaud chancelle : lui-même à son tour , il enfonce dans le flanc du barbare

une mortelle blessure. Il tombe , ce géant formidable , ce Monarque indompté , & un seul coup a l'honneur de sa chute.

A cet aspect , tous les cœurs sont glacés d'horreur , d'épouvante & d'effroi. Soliman , Soliman lui-même se trouble & pâlit. Trop sûr de sa perte , il balance , il hésite , & pour la première fois son cœur est étonné. O ciel ! tout reconnoît tes loix , tout obéit à ton invisible bras.

Il voudroit combattre , il voudroit se précipiter sur Renaud ; mais il ne retrouve plus son ardeur première ; il ne retrouve plus ses forces & sa vigueur : une terreur secrète éteint sa fureur & amortit son audace.

Tel un malade , dans le délire d'un sommeil agité , croit faire pour courir de pénibles efforts : mais ses mains & ses pieds se refusent à ses vœux : il voudroit parler , mais sa langue reste immobile & glacée. Mille pensées roulent dans le cœur de Soliman : aucune cependant n'est pour la retraite ni pour la fuite.

Renaud fond sur lui avec la rapidité de



l'éclair , & paroît à ses yeux , plus grand , plus terrible qu'un mortel. Soliman résiste à peine , mais il conserve en mourant tout son courage & toute sa fermeté. Il ne tente point de se dérober aux coups qui le menacent ; il ne lui échappe pas un gémissement : tout en lui respire encore la grandeur & la fierté.

Ainsi ce nouvel Antée , qui , dans le cours d'une longue guerre , tomba souvent & se releva toujours plus terrible , tombe pour ne se relever jamais. Tout retentit du bruit de sa chute. La fortune , d'une main incertaine , ne balance plus la victoire : elle-même se fixe au milieu des Chrétiens , & combat sous leurs drapeaux.

La troupe immortelle , la dernière espérance de l'Orient , suit elle-même & dément l'orgueil de son nom. Emiren arrête dans sa fuite celui qui porte l'étendard du Calife :  
» Malheureux ! s'écrie-t-il , n'est-ce pas toi  
» qu'entre mille j'avois choisi pour porter  
» l'enseigne de mon maître ?

» Rimédon ! je ne te l'avois pas confiée

» cette enseigne , pour la faire reculer.  
 » Lâche ! tu vois ton Général , seul au  
 » milieu des ennemis , & tu l'abandonnes !  
 » que veux-tu ? la vie , reviens avec moi ;  
 » la route que tu prends conduit à la mort.  
 » Combattre est ta seule ressource , & le  
 » chemin de l'honneur est le chemin de la  
 » vie. »

Rimédon revient la rage dans le cœur & la honte sur le front : la menace à la bouche , le fer à la main , Emiren ramène les autres , & la crainte de la mort leur fait braver la mort même. A la vue de ses troupes qui se raillaient , sur-tout à la vue de Tisapherne , qui combat toujours , le Général sent renaître son espoir.

Ce jour a été pour Tisapherne un jour à jamais glorieux : les Normands ont été abattus , renversés sous ses coups. Garnier , Roger , Gerard ont expiré de sa main. Sûr d'une immortalité que lui ont acquis ses exploits , il dédaigne la vie , & se précipite au milieu des plus grands dangers.

Il voit Renaud , il le reconnoît , quoique

sa cotte-d'armes ait perdu sa couleur ,  
quoique son aigle soit tout ensanglanté :  
» Voici , dit-il , le moment le plus redou-  
» table : ô ciel ! seconde mon audace.  
» — Armide ! sois témoin de mes efforts.  
» O Mahomet ! si je triomphe , je fais vœu  
» de suspendre les armes de l'impie dans ta  
» Mosquée. »

Ses vœux inutiles se perdent dans les airs ,  
& le sourd Mahomet n'entend point sa  
prière. Cependant il réveille son courroux  
& l'allume du feu de l'amour. Tel le lion  
farouche se bat les flancs & s'excite au car-  
nage. Plein d'une force & d'une fureur nou-  
velles , il fond sur Renaud.

Renaud fond sur lui : Chrétiens , Sarra-  
fins , tous reculent , tous oublient le com-  
bat pour contempler un combat plus ter-  
rible.

Tisapherne ne fait que frapper , mais Re-  
naud frappe & fait des blessures. Le sang de  
l'Infidèle coule , son casque est brisé , son  
bouclier l'abandonne : Armide voit son  
vengeur presque abattu : par-tout regnent

la crainte & la terreur. Un moment va rompre le nœud fragile qui rassemble le reste de ses défenseurs.

Déjà la solitude est autour de son char : sa vengeance est trahie. Elle craint les fers , elle abhorre le jour : éperdue , furieuse , elle descend , monte sur un coursier & fuit ; mais elle emporte avec elle son courroux & son amour.

Telle fuyoit la Reine d'Egypte laissant son Antoine lutter contre le trop heureux Octave. Injuste à lui-même , mais fidele à l'amour , Antoine abandonnoit la victoire pour suivre l'objet de sa flamme. Tisapherne aussi voudroit suivre la fugitive Armide , mais Renaud l'arrête.

En perdant la vue de la beauté qu'il adore , l'Infidele croit avoir perdu la clarté du jour : désespéré , il se tourne contre son ennemi & lui décharge un coup affreux sur le front. Le Héros chancelle & plie. Ainsi , dans les flancs de l'Etna , l'enclume tremble sous le lourd marteau du Cyclope.

Mais bientôt il se redresse , & de son  
épée

épée il perce la cuirasse de Tifapherne & lui enfonce la pointe dans le cœur : elle ressort entre ses épaules & ouvre à son ame fugitive une double issue.

Le vainqueur s'arrête & cherche encore des Chrétiens à défendre , ou des Sarrafins à combattre. Mais tout a fui , tout est en désordre , & les étendards roulent sur la poussière. Il suspend le carnage ; le feu qui l'animoit semble s'éteindre : calme & tranquille , il se rappelle cette beauté qui fuit seule & désespérée.

La pitié , la générosité l'intéressent à son sort : il se souvient qu'en la quittant il promit d'être encore son Chevalier , & soudain il vole sur ses pas. Cependant Armide s'est enfoncée dans un lieu solitaire où tout paroît favorable aux sinistres desseins que lui a inspiré son désespoir.

Elle rend graces au hasard qui a conduit ses pas errans dans cet asyle funeste & sombre. Elle descend , jette son arc , son carquois & ses traits : „ Armes malheureuses ! dit-elle , armes impuissantes ! qui

„ avez trahi ma vengeance , je vous abandonne ; restez ensévelies dans ces dé-  
 „ ferts. ....

„ Ah ! parmi tant de fleches , n'en sera-  
 „ t-il point une qui puisse se baigner dans  
 „ le sang ? ... le cœur du barbare a été pour  
 „ vous impénétrable ; osez du moins percer  
 „ la sein d'une femme. ... je vous livre  
 „ le mien nu & sans défense ; qu'il expie  
 „ votre foiblesse & votre honte. ... hélas !  
 „ il n'est que trop tendre. .... amour le  
 „ fait , jamais il ne put résister à ses coups.

„ Donnez-moi la mort & je vous par-  
 „ donne. .... malheureuse Armide , quel  
 „ sort est le mien s'il ne me reste que vous &  
 „ mon désespoir ! .. puisse du moins la mort  
 „ guérir les blessures de mon cœur , & ma  
 „ flamme s'éteindre avec ma vie ! ...

„ Heureuse ! si ce poison funeste ne vient  
 „ point avec moi infecter les enfers ! ...  
 „ amour ! amour ! abandonne enfin ta  
 „ proie ! que ma vengeance , que ma fureur  
 „ seules me restent & soient les compagnes  
 „ éternelles de mon ombre ! , . . . ou plutôt

„ que des sombres royaumes elles reviennent  
„ tourmenter le cruel qui m'a dédaignée !  
„ que dans l'horreur des nuits elles troublent  
„ son sommeil & répandent autour de lui  
„ la terreur & l'effroi ! „

Elle se taît : & résolue de mourir, elle choisit le trait le plus perçant. Renaud arrive , Renaud la voit prête à finir sa cruelle destinée , déjà le fer à la main , déjà le visage couvert de la pâleur du trépas : il s'élance , il saisit ce bras qui va enfoncer la pointe mortelle.

Armide se retourne ; elle voit Renaud. Elle pousse un cri : ses regards , avec dédain , fuient un visage qu'elle adore. Elle tombe & s'évanouit. Tel un lys à demi-coupé , penche languissamment sa tête. Renaud la soutient d'une main , de l'autre il dénoue les nœuds de sa robe.

Des larmes de la pitié , il mouille & les joues & la gorge de cette beauté infortunée : elle revient à elle-même , & souleve une paupière toute humide des pleurs de son amant. Telle une rose flétrie se ranim

humectée des larmes de l'aurore. Trois fois ses yeux s'ouvrirent , trois fois ils se ferment pour ne pas voir cet objet de haine & de tendresse.

D'une main languissante , elle essaie de repousser le bras vigoureux qui la soutient. Ses efforts redoublés ne font que serrer encore le nœud qui l'embrasse. Enfin arrêtée dans ces liens qui jadis lui furent si chers , qui peut-être le sont encore , elle verse un torrent de larmes , & toujours obstinée à ne pas regarder le Héros , elle lui adresse ce discours.

„ Barbare ! qui t'amène en ces lieux ?  
 „ toujours également cruel , & dans ta fuite  
 „ & dans ton retour , tu me donnes la  
 „ mort . & tu veux prolonger ma vie !  
 „ c'est toi qui cherches à sauver mes jours !..  
 „ à quels affronts , hélas ! à quels supplices  
 „ réserves-tu la malheureuse Armide ?....  
 „ je connois des secrets que le traître  
 „ ignore.... mais que peut une infortunée  
 „ qui ne peut pas même mourir ?  
 „ Sans doute ta gloire seroit offensée ,



„ si on ne voyoit pas enchaînée à ton  
„ char une femme qu'ont trahi tes ser-  
„ mens & que ta force accable ? Sans  
„ doute le titre de son vainqueur sera le  
„ plus beau de tes titres ?.... il fut un tems  
„ où je te demandai la paix & la vie.... la  
„ mort seule aujourd'hui peut flatter ma  
„ douleur.... mais ce n'est pas à toi que je  
„ la demande. Barbare ! la mort même me  
„ feroit affreuse, s'il falloit la tenir de ta  
„ main !

„ Va ! je saurai moi seule me sauver de  
„ tes fureurs. Captive & chargée de fers ,  
„ les armes , le poison , les précipices , le  
„ lacet funeste , manqueront à mon déses-  
„ poir : mais pour mourir , il me reste des  
„ moyens que tu ne pourras m'ôter. J'en  
„ rends graces au Ciel qui me les inspire.  
„ Garde tes vaines caresses.... le perfide !  
„ comme il se joue encore ! comme il  
„ tente de surprendre ma crédulité ! ,

Renaud mêle les pleurs de la pitié aux  
larmes que l'amour & le dépit font couler  
de ses beaux yeux. „ Armide , lui dit - il ,

„ calme ton cœur agité. Ce ne sont point  
 „ des dédains , c'est le trône que je te  
 „ réserve. Moi ton ennemi ! . . . . je suis  
 „ toujours ton Chevalier & ton esclave.

„ Lis dans mes yeux , si tu refuses d'en  
 „ croire mes paroles , tu y verras la pureté  
 „ de mon zèle. Je jure de te replacer au  
 „ trône où regnerent tes ayeux : ou plu-  
 „ tôt , si le Ciel daignoit répandre dans  
 „ ton ame ses divines clartés , & t'arra-  
 „ cher le bandeau de l'erreur , il ne seroit  
 „ point dans l'Orient de puissance égale à  
 „ la tienne. „

A ces prières , à ces tendres discours , il  
 mêle des larmes & des soupirs. La colere  
 s'éteint dans le cœur d'Armide ; il n'y reste  
 que les feux de l'amour. Telle la neige se  
 fond aux rayons du soleil ou au souffle des  
 zéphirs : » Commande à ton esclave , lui  
 » dit-elle , décide de son sort ; tes desirs  
 » feront ses loix. »

Cependant Emiren voit l'enseigne de  
 son maître étendue sur la poussière : il voit le  
 brave Rimédon expirant sous les coups de

Godefroi , & tous les guerriers renversés ou fugitifs. Le désespoir ranima encore sa valeur : il va chercher la mort , mais il ne veut la recevoir que d'une main qui puisse illustrer sa défaite.

Il voit dans Godefroi seul un rival digne de lui. Soudain il se précipite & marche à lui sur des monceaux de victimes qu'il immole à sa vengeance : „ Je viens ,  
„ lui crie-t-il de loin , je viens mourir sous  
„ tes coups : mais en tombant je tâcherai  
„ du moins de t'écraser sous ma chute. „

Il dit : & tous deux ils fondent l'un sur l'autre. Godefroi a son bouclier percé , & reçoit une blessure dans le bras gauche ; mais soudain il atteint Emiren à la joue : le Sarrafin chancelle , se redresse & retombe ensuite frappé du coup mortel.

La plaine n'offre plus que de tristes restes de cette immense armée : Bouillon poursuit sa victoire ; mais bientôt il s'arrête à la vue d'Altamore sanglant , & qui se défend avec les débris de ses armes rompues & fracassées. Cent bras le menacent , cent lances le

frappent à la fois : „ Arrêtez Chrétiens ,  
 „ s'écrie Bouillon , & toi rends-moi tes  
 „ armes , je suis Godefroi. „

Ce Guerrier , qui jamais n'avoit avili son  
 grand cœur par une bassesse , au seul nom  
 d'un Héros si fameux & si redouté : „ Je  
 „ me rends , lui dit-il : je dois cet hom-  
 „ mage à ta valeur. Mais la défaite d'Alta-  
 „ more augmentera tes richesses en aug-  
 „ mentant ta gloire.

„ Une tendre épouse t'offrira , pour prix  
 „ de ma liberté , toutes ses pierreries &  
 „ tout l'or de mes états. Le Ciel , lui  
 „ répond Godefroi , ne me fit point un  
 „ cœur avare. Garde les trésors de l'Inde &  
 „ de la Perse ; je ne fais point mettre un  
 „ prix à la vie de mes ennemis. Je suis venu  
 „ conquérir & non pas trafiquer dans  
 „ l'Asie. „

Il dit ; & confie Altamore à ses Gardes.  
 Lui-même il poursuit les infidèles : ils fuient  
 dans leurs retranchemens , qui ne peuvent  
 plus les défendre. Bientôt ils sont inondés  
 de carnage : la mort erre dans toutes les

tentes , & ce pompeux amas d'inutiles richesses que traînoit après lui l'Egyptien , nage dans les flots de son sang.

Godefroi triomphe ; le jour luit encore : il marche vers la cité dont il a brisé les fers , pour y offrir à l'Eternel l'hommage de sa victoire. Les mains toutes teintes du sang qu'il vient de répandre , il entre dans le temple avec ses guerriers , il y suspend ses armes ; & prosterné sur la tombe sacrée , il y acquitte sa reconnoissance & ses vœux.

*F I N.*















